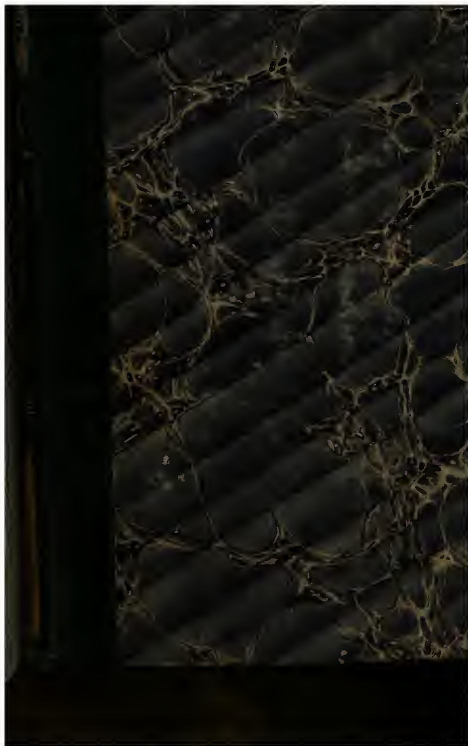






HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE,

SOUS LE RÈGNE DE CATHERINE II, et à la fin du dix-huitième siècle;

Par le Révérend M. TOOKE, Membre de la Société royale de Londres, de l'Académie impériale des Sciences, et de la Société libre d'Economie de Saint-Pétersbourg:

Traduite de l'anglais, sur la deuxième édition, par M. S..... avec les corrections de M. IMIRNOVE, Aumônier et Secrétaire de l'Ambassade de Russie à Londres; et revue par M. LECLERC, ancien Capitaine au service de France.

TOME SECOND.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée-S.-André-des-Arcs, n° 16.

AN X — 1801.



HISTOIRE
DE RUSSIE.

LIVRE SECOND.

Historique des Nations de l'Empire de Russie.

La nature ne s'est pas contentée de placer la Russie dans une position qui lui procure de très-grands avantages, elle lui a prodigué encore les ressources inépuisables de tous les genres de productions. Comme l'examen détaillé de ces objets nous entraîneroit au-delà des bornes de notre plan, et qu'une description concise et soignée ne seroit même qu'une nomenclature sèche, nous remarquerons seulement que l'empire de Russie produit toutes les choses nécessaires à la vie. Un grand nombre de ces objets y viennent en si grande abondance, qu'avec sa population et son industrie, il peut non-

seulement se fournir des objets de première nécessité, mais encore espérer de tenir presque toutes les nations commerçantes dans une dépendance continuelle. Nous ferons connoître les avantages que les arts et le commerce tirent de l'emploi de ces productions naturelles et manufacturées, après avoir donné une description sommaire de la division politique de cet Empire.

La Russie est actuellement partagée (en 1799) en cinquante provinces également organisées. On les appelle gouvernemens ou vice-royautés. On a eu plus d'égard à la population qu'au territoire, dans la distribution politique de ce vaste Empire. Il en résulte que l'étendue de ces gouvernemens varie beaucoup, tandis que leur population est à-peu-près égale. Chaque gouvernement est partagé en plusieurs cercles, et quelques-uns des plus grands sont subdivisés en districts. L'administration du cercle siége dans la ville principale. Celle où résident le gouverneur général et les principaux officiers, donne son nom au gouvernement, et en est la capitale.

Les Kozaks du Don et ceux de l'Euxin ont conservé une constitution civile-mili-

taire, et leur territoire forme deux provinces particulières. Ainsi l'empire de Russie est composé de cinquante-deux gouvernemens ou provinces. Les Etats de Kartouélie et de Kakhétie dans la Géorgie, plusieurs petites peuplades du Caucase, et les Kirghis-Kaïzaks, sont sous la protection et la dépendance de la Russie.

Une grande partie de l'empire de Russie étoit habitée dans la plus haute antiquité, vers le nord-est et le nord, par un peuple d'origine finoise, descendu peut-être des anciens Scythes. Des tribus formées de races mêlées de Sauromates et de colons grecs, habitoient le nord-ouest. Les Lithuaniens modernes, les Lettoviens ou Lettons, les Lives ou Livoniens, les Courlandois et les anciens Prussiens en descendent. Toute la partie méridionale de la Russie, et même la Krimée, furent pendant quelque temps habitées par les Goths. Une nation issue des Mèdes, appelée Sauromates (qui sont les Mèdes du Nord), habitoit entre le Volga, le Don et le mont Caucase. Lorsque les nations barbares (sorties en foule les unes après les autres vers le milieu du 3e siècle), et les différentes tribus des Goths, pené-

trèrent dans la partie occidentale de l'Empire Romain, une partie des Sauromates fut obligée de se retirer vers le nord et la partie occidentale. Ils avoient, dans le principe, la même constitution politique. Chaque individu de la nation étoit maître ou esclave. Les Sauromates de distinction s'appeloient *Tribes*, *Slaf* et *Slavianè*, ou Nobles. Lorsqu'un Sauromate s'étoit rendu célèbre par quelques exploits, ou qu'il étoit seulement reconnu capable de le devenir, il étoit aussitôt appelé *Slavianè*. Ils ont été connus sous cette dénomination par les Européens, qui ne communiquoient que depuis très-peu de temps avec les tribus particulières de ces nations. Ces peuples tiroient ordinairement leurs noms de quelques rivières, de quelques villes ou de quelque district.

Les Polabes doivent leur nom au *Laba* ou Elbe. *Po*, dans les langues slave et russe, signifie *près*. Les Poméraniens demeuroient *Po morou*, ou près la mer. Les Havellaniens habitoint près la rivière de Havel; Maroaro ou Moraviens, ou Marahani, sur les bords de la Morava. Les Varnabi occupoient anciennement les rives du Varnof, et les Polotchzanè celles de la Polota. Les

Krobates vivoient sur les montagnes, *Khrebet.* La rivière de Tollensea donna son nom aux Tollensians. Cette rivière arrose la Poméranie citérieure, et tombe dans la Peenne, près Demmin. Une peuplade nommée Sedinians, tira son nom de *Sidin* ou *Sedin*, la Stettin des modernes. Les Britzaniens prirent le leur de Britzen (Treunbritzen). La ville de Koussin, qui subsistoit dans ces temps anciens, donna le sien aux Kissinians; et un village nommé Kessin ou Kissin, qui existe encore auprès de Rostock, en conserve la mémoire. Enfin les Loutitzians furent ainsi nommés de Loïtz sur la rivière de Peine.

Plusieurs de ces tribus ont eu leurs noms propres : tels sont les *Sorbs* ou *Serbs*, les *Tschechs* ou Bohémiens; les *Liachs, Lechs*, ou *Poliachs*, les *Poles* ou Polonais. Les Russes ont pris leur nom moderne de *Varagian Rossi*, vers 862. La terreur et les ravages d'Attila durèrent de 435 à 456. Les Turcs parurent alors. Ils avoient habité jusqu'à cette époque la grande Turquie (la petite Boukharie), et le Tourkestan (où existe encore, sur le Taras, la ville de Tourkestan); ils établirent de nouveaux empi-

res. Celui de *Vlagi*, *Volochie*, *Vologars*, *Volgars* ou *Bulgars*, aussi appelé grande Bulgarie, étoit situé au-delà du Volga, sur les bords de la Kama, de la Biélaia et de la Samara. L'empire de Borkah ou d'Ardou, des Turcs Asconians, s'étendoit de ce côté-ci du Volga, depuis Ouviek près Saratof jusqu'au Caucase. Une partie de ces peuples s'appeloit Koumani ou Komani, et devoit ce nom à la rivière de Kouma. La ville se nommoit Koumager (1).

SECTION PREMIÈRE.

I. *Les Slaves ou Slavons.* II. *Les Nations Finoises.*

L'EMPIRE de Russie est le seul qui renferme dans son sein un aussi grand nombre de peuples différens. Russes et Tatars, Germains et Mongols, Finois et Toungouses,

---

(1) Les lecteurs qui desireront connoître à fond cet objet, peuvent recourir à l'*Histoire des découvertes faites dans le Nord, par le docteur Jean Reinhold Forster.* Cet ouvrage a été traduit de l'allemand en anglais; et en français par M. *Broussonet.*

quoiqu'à une très-grande distance les uns des autres, et sous des climats très-différens, vivent réunis sous la même constitution politique, quoique leur langage, leur religion, leurs mœurs, leur manière de vivre forment le contraste le plus étonnant. Nous trouvons cependant en Europe plus d'une nation soumise à la même constitution civile; mais nous appercevons toujours quelques traits qui caractérisent les anciens et les nouveaux habitans. Dans la plupart de ces pays, la nation dominante a presque absorbé le peuple conquis.

Les individus qui le composent se sont insensiblement perdus dans l'espace de quelques siècles. Ce ne sont pas seulement plusieurs peuples qui habitent la Russie, mais une multitude de nations différentes. Chacune d'elles a sa langue particulière, qui, souvent quoiqu'un peu altérée et corrompue, sert encore à faire connoître l'origine différente.

Chacun de ces peuples conserve sa religion et ses mœurs, quoique les réglemens politiques et l'extension du commerce produisent chez quelques-uns plus d'uniformité. En un mot, tous ces peuples, tant par

leur stature que par les traits de leurs visages, prouvent leur différente origine. Ils ne se sont jamais assez mêlés avec les autres nations, pour que les caractères distinctifs des peuples se soient effacés.

Cette variété extraordinaire d'habitans, si propre à exciter les recherches des écrivains, en augmente aussi les difficultés.

Quelque instructif, quelque intéressant qu'il soit d'observer l'espèce humaine dans ses différens degrés de civilisation, dans la variété des mœurs, et dans toutes les formes de la société civile, il faut se livrer à un travail sec et pénible avant d'éprouver quelque satisfaction. Quelle peine ne faut-il pas se donner pour découvrir la souche d'où les nations tirent leur origine, pour distinguer leurs progrès graduels dans l'agrandissement de leurs sociétés et de leurs états, au milieu du chaos et des ténèbres des temps fabuleux? Les efforts réunis d'un grand nombre d'historiens exacts, tant étrangers que nationaux, n'ont pu, jusqu'à présent, nous procurer que de foibles lumières sur l'origine de la plus grande partie des nations de l'empire de Russie. Les recherches de plu-

sieurs savans se sont perdues dans des traditions dont l'obscurité romanesque ne nous laisse aucune espérance de découvrir la vérité. Sans prétendre surmonter les difficultés sur lesquelles l'Histoire s'est exercée jusqu'à présent, sans aucun avantage pour l'instruction des nations; et sans nous écarter de notre plan, nous nous contenterons de rapprocher ce que disent les meilleurs critiques pour nous guider dans le labyrinthe de rapports embrouillés du moyen âge, et nous conduire aux époques authentiques de l'histoire. En parlant de chacune des nations établies sur le territoire russe, nous remonterons aux époques où elles commencent à être connues. Nous donnerons ainsi le système généalogique des peuples qui habitent la Russie. Lorsque nous n'aurons plus l'histoire pour guide, nous chercherons dans l'analogie des langues, les moyens de classer les tribus collatérales; nous espérons procurer par-là une vue complète de toutes les nations du nord de la Russie. Elle sera relative à leur généalogie réelle, ou du moins probable; à leurs événemens heureux ou malheureux les plus remarquables, à leur population et à leur

résidence actuelle (1). Outre les Slaves qui sont la nation dominante, il y a eu en Russie trois races principales de nations, dont l'histoire donne véritablement l'identité originelle. Les autres tribus qui leur appartiennent, ou qui en sont des branches collatérales, sont les Finois, les Mongols et les Tatars. Nous pouvons y ajouter les Toun-

(1) Nous croyons devoir citer ici les sources où nous avons puisé notre histoire abrégée des nations. Outre plusieurs essais répandus dans de grands ouvrages et des feuilles périodiques, nous pouvons nommer principalement les suivans: *Plan topographique, et Description physique de l'Empire de Russie, entrepris par l'Académie impériale des Sciences, Journal de Saint-Pétersbourg*, vol. VI, pag. 332. — *Description de toutes les nations de l'Empire de Russie*, par *Georgi*. — *Histoire générale du Nord, par Schlœtzer*, ou le 31ᵉ volume de l'*Histoire universelle*, en allemand. — *Pièces relatives à l'Histoire de l'Empire de Russie*, par *S. M. l'Impératrice Catherine II*. — *Schlœtzer*, dans ses *Dissertations sur les Annales de la Russie*, traduit en anglais dans les pièces choisies des journaux étrangers, &c., imprimées par de Brett, 1797, p. 293 et suivantes. — *Kratkoie Wedeniyé V. Bytopissaniyé use. ross. imp.* Courte Description de tout ce qui existoit autrefois dans l'Empire de Russie, par le professeur *Bésack*. — *Thunmann's undersuch ungen neber die alte*

gouses, qui, quoique n'étant pas une des premières branches, sont une de leur race en Russie. Une sixième classe est formée par les nations dont le langage et l'histoire fournissent trop peu de lumières, pour pouvoir leur donner avec certitude une place dans le système national. Cette classification des peuples de la Russie se termine par une multitude de nations européennes

---

geschichte einiger Nordischen Vœlker. Essai sur l'ancienne Histoire de quelques pays du Nord de l'Europe, par *Thounman. — Yannaus pragmatische Geschichte von Liv. und Estland. Histoire pragmatique de Livonie et d'Esthonie, par Yannaus. — Mullers Sammlung Russischer Geschichte. Recueils historiques sur la Russie de Muller. — Gattcrer's versuch einer allge meinen Veltgeschichte. Essai d'une Histoire générale universelle, par Gatterer. — Thunmann's untorsuch, un gen ueberdie Geschichte der œstlichen Europæischen Vœlker. Essai sur l'Histoire des Peuples de l'Esthonie Européenne, par Thounman. — Traité sur le Commerce de la Mer Noire, par Peyssonel.— Pallas samm lung historischer nachrichten ueber die Mongolischen Vœlkerschaften. Recueil historique sur les Peuples de Race Mongole, par Pallas. — Fischer's Sibirische Geschiete. Histoire de Sibérie, par Fischer. — Dissertation sur les anciens Russes, par Strube de Pirmont. — Les Voyages des Académiciens de Saint-Pétersbourg*, &c.

et asiatiques dispersées dans les gouvernemens. Les unes y sont entrées par conquêtes; les autres avec un esprit pacifique et sur l'invitation des habitans. Leur nombre est trop considérable, pour parler de chacune d'elles en particulier, comme formant une nation.

I. Les Slaves sont un des peuples les plus remarquables, et le plus généralement répandus. Depuis les Arabes qui se sont établis de Malacca jusqu'à Lisbonne, il n'est point de peuple sur le globe qui ait étendu son langage, sa domination et ses colonies, d'une manière aussi surprenante. Nous trouvons par-tout des nations slaves, dominantes ou soumises, des bords de la mer Glaciale à ceux du golfe de Venise, des rives de la mer Baltique jusqu'à l'Amérique, et près du Japon, en longeant l'Europe et l'Asie.

L'origine de cette puissante et nombreuse nation s'est perdue dans l'obscurité des temps. Les Grecs et les Romains l'ont peut-être comprise sous le nom indéfini de Scythes et de Sarmates (1). La Pologne, la

(1) En 495, les Hérules, ayant été vaincus par les

Prusse, la Lithuanie et la partie méridionale de la Russie, sont peut-être l'ancienne demeure des Slaves: De-là, ils se sont répandus dans la Dacie, la Germanie et sur les bords du Danube. Ces contrées ont été le berceau de cette quantité innombrable de peuples qui ont occupé la moitié de l'Europe et de l'Asie, ou qui ont été eux-mêmes subjugués.

Vers le milieu du quatrième siècle, toutes les races slaves furent soumises par Ermanaric, et réunies avec les Ostrogoths sous un même gouvernement. Peu après, ces deux peuples furent vaincus par les Huns. Un siècle étoit à peine écoulé, que ces perturbateurs de la terre furent exterminés par

---

Longobards, traversèrent le territoire des Slaves; c'est le premier événement où cette nation est distinguée sous le nom de Slaves, dans l'Histoire. La dénomination de Slaves se trouve encore dans *Moses de Chorena*, historien arménien (que l'on croit avoir vécu au milieu du 5[e] siècle), dans l'Abrégé de Strabon, et probablement aussi dans *Ptolémée*. Les passages de ces historiens, qui ont rapport à notre sujet, méritent d'être recherchés soigneusement. — *Jornandes* et *Procope*, auteurs contemporains du 6[e] siècle, sont les premiers qui les nomment distinctement. *Schlœtzer*.

les Goths Gépides, d'un côté; et furent transportés au-delà du Danube de l'autre, par les Oungres-Finois et les Bulgares. Les Slaves, resserrés par les Oungres et les Gépides, se montrèrent d'abord dans la Dacie, et s'emparèrent d'une partie des rives septentrionales du Danube. Ici, ils s'incorporèrent aux barbares du Nord qui menaçoient l'Empire Romain dans sa décadence (1): ils pillèrent les provinces ro-

(1) Nous observerons ici, pour satisfaire la curiosité des lecteurs, que les Slaves qui ont habité les bords du Danube pendant plusieurs siècles, ne restèrent pas dans l'inaction au milieu des barbares qui accélérèrent la chute de l'Empire Grec par leurs incursions. Ils firent leur première attaque sous Justinien I vers 527, et retournèrent peu après sur le Danube. Ils s'établirent au sud de ce fleuve vers l'an 602. M. *Stritter* donne une Histoire complète des Slaves du Danube, de 495 à 1222, dans son célèbre Ouvrage sur le Recueil de la Byzantine : *Memoriæ Populorum olim ad Danubium, Pontum-Euxinum, Paludem Mœotidem, Caucasum, Mare Caspium; et inde magis ad septentriones incolentium scriptoribus Historiæ Byzantinæ erutæ et digestæ.* IV Tom. *in*-4°. Les lecteurs qui desireront un plus grand détail sur les Slaves, doivent recourir à l'ouvrage immortel de M. *Gibbon*. Cet auteur s'est étendu sur l'histoire des Slaves à cette époque, et sur leur commerce avec les Romains.

maines, et se précipitèrent comme un torrent sur le pays des Gépides qui avoit été presque entièrement détruit par les Longobards et les Avars. Ceux-ci s'arrogèrent la suzeraineté sur les différentes races des Slaves, et leur imposèrent un tribut. Les Avars furent enfin détruits par les Bulgares qui, s'étant réunis à plusieurs peuples, occupèrent toute la Dacie. Vexés par leurs oppresseurs, les Slaves abandonnèrent, en plus grande partie, leurs habitations, et se retirèrent (probablement au milieu du septième siècle) vers le nord. Plusieurs tribus se rendirent en Pologne, d'autres en Russie, et quelques-unes restèrent sur le Danube.

Ces contrées furent ainsi peuplées par les colonies slaves qui se dispersèrent, établirent des gouvernemens, et occasionnèrent les révolutions les plus mémorables du nord de l'Europe. Toutes les branches de ce vaste tronc qui ont formé des Etats particuliers, peuvent être actuellement rangées en sept classes, savoir; les Slaves Russes, Polonais, Bohémiens, Germains, Illyriens, Hongrois et Turcs. Nous trouvons trois de ces branches dans l'Empire Russe mo-

derne; les Russes, les Polonais et les Serviens.

Les Finois et les Slaves sont les plus anciens habitans de la Russie. Les premiers possédèrent le pays arrosé par le Volga et la Dvina occidentale; les seconds occupèrent les contrées arrosées par le Dnèpr et le Don. La principale habitation des Slaves fut en Lithuanie et en Pologne; d'autres s'étendirent sur les bords du Dnèpr et du Don. Lorsque les Slaves du Danube, cruellement opprimés par les Bulgares, furent obligés de se retirer vers le nord, ils se répandirent au-delà du Dnèpr, où ils construisirent Kief. Une de leurs colonies pénétra jusqu'au Volkof, et y bâtit Novogorod. L'histoire garde le plus profond silence à leur égard pendant plus d'un siècle. Ce peuple parut alors de nouveau sur la scène au milieu des nations finoises. C'est à cette époque que la nation russe tira son origine des Scandinaves et des Northmans.

Peu après l'établissement de ces deux races slaves sur le Volkof et le Dnèpr, deux nations ennemies se déclarèrent contr'elles et les opprimèrent; les *Chazars* de l'Euxin, et les Varagians, Varengians, ou

Northmans (1), qui habitoient les bords de la Baltique. Après quelques vicissitudes de

(1) Nous croyons devoir parler ici de l'origine des Varagians, qui ont principalement contribué à l'établissement de la Monarchie Russe. — Les Northmans, appelés en langue russe, *Varagians* ou *Varengians*, descendoient des Goths du Nord. Ce peuple guerrier, composé de Danois, de Suédois, de Norvégiens, envahit perpétuellement les Etats voisins, établit des gouvernemens à l'est et à l'ouest de l'Europe. Les révolutions occasionnées par les Varagians, et sur-tout dans le midi, s'étendirent dans toute la partie du globe que nous habitons. Leur première expédition maritime connue, date de 516. Il est probable que leurs excursions ont commencé beaucoup plutôt. Ils n'avoient été connus jusqu'alors que sous le nom de Franks. Ils s'étoient déjà montrés comme marins intrépides, sous l'empereur Probus. Ils parurent pour la première fois en Irlande en 795. Vers 813, ils commencèrent leurs incursions, par l'Elbe, dans le Friesland et la Flandre; et ils s'avancèrent ensuite sur les bords de la Seine et dans l'Aquitaine. Ils ravagèrent la France vers 840; ils firent la conquête de Luna et de Pise en Italie en 857. *Rourik* fonda la Monarchie Russe en 862. Un Northman du même nom, *Rorich*, se rendit célèbre dans l'histoire de la Hollande, à la même époque. *Oskold* et *Dir* fondèrent, peu après, une autre souveraineté à Kief. Dans le 10e siècle, *Ragnvald* régna à Polotsk. Les annales russes font descendre les grands

revers et de succès, les deux peuples slaves recouvrèrent leur indépendance, et la conservèrent jusqu'au neuvième siècle. Ce fut à cette époque que les Varagians enlevèrent aux Russes, peuple allié des Goths du nord (1), les gouvernemens actuels de Re-

ducs de Lithuanie de sa fille *Rogued*. Vers l'an 1000, ils prirent l'Apulie sur les Grecs, et la Sicile sur les Arabes. Ils donnèrent leur nom à la Normandie, lorsque *Rollo* l'eut enlevée aux rois de France. La conquête de l'Angleterre par les Danois forme aussi une partie de leur histoire. *Allgemeine Nord. Gesch.* p. 220.

(1) Ce nom est mentionné, pour la première fois, dans *Bertinian Annals*, vers 839, et par conséquent avant la réception de Rourik à Novogorod. *Dissertation sur les anciens Russes*, p. 1.

Quoique l'opinion des savans sur l'origine des Roussi, Rouotzi, ou Russes, ait différé jusqu'ici, la plupart des historiens actuels, et sur-tout les plus instruits, conviennent qu'ils appartiennent à la race des Varagians; par conséquent, ils sont d'origine normande ou scandinave. *Thounman* assure qu'ils sont Suédois, descendus des Scandinavians, et qu'ils parlent la langue scandinave. *Uuter such. ueberdie Gesch. der œstl. Europ. Vœlk*, *p. 374. Essai sur l'ancienne Histoire de quelques Pays du Nord de l'Europe*, p. 374.

La position de l'ancien Ryssaland ou Roussland est assurée par les faits que rapportent les chronographes sûr quelques villes. Les Russes possédoient *Rotala*

vel, Saint-Pétersbourg et Arkhangel ; et soumirent les Slaves, les Krivitsches, les Tschouds, les Vessénians et les Mérianes (1)

dans le gouvernement actuel de Reval ; *Aldenborg* (le vieux Ladoga) dans celui de Pétersbourg ; *Alaborg*, dans celui d'Olonetz ; et *Holingard* (Kolmogori) dans celui d'Arkhangel. *Bitopissaniye*, &c. p. 2.

(1) Ces tribus étoient slaves et finoises. Les premières étoient :

1°. Les Slaves propres ou Slavianians, qui habitoient les bords du lac Ilmen, dans le gouvernement de Novogorod. De toutes les races slaves qui habitent aujourd'hui la Russie, c'est la seule qui ait conservé sa première dénomination. Les autres ont pris leurs noms des pays où ils ont fixé leur résidence. Parmi celles qui habitent le voisinage du Dnèpr, que nous désignons sous le nom général de Slaves Kiévians, plusieurs s'appellent *Polianians* (de *Polé*, champ, en langue russe) ; d'autres Goranians (de *Gora*, montagnes) ; Drevlanians (de *Dérévo*, arbre, forêt) ; Servians (de *Sever*, le Nord) ; Polotschanians, de la rivière Polota ; Solanians, de celle de Soula ; Bougschanians, du Boug ou Bog, &c.

Les Slaves des environs de Novogorod étoient les seuls qui fussent connus en Russie sous le nom de Slaves ou de Solvianians.

2°. Les Krivitsches, branche des Slaves, demeurèrent d'abord entre le Pripet et la Dvina ou Düna. Ils reçurent le nom de Krivitsches (qui dérive de *Krivi*,

à un tribut. Les Russes se retirèrent en Finlande et en Karélie. Mais les Slaves, réunis aux différentes nations que nous venons de nommer, chassèrent les Varagians, et formèrent eux-mêmes une république démocratique sur le lac Ilmen, près de Novogorod. Les vices de cette constitution occasionnèrent beaucoup de troubles intérieurs. Les cinq nations réunies résolurent d'appeler les Russes, pour rétablir la tran-

---

la partie supérieure), lorsqu'ils furent répandus au-delà du Dnèpr, de l'Oka et du Volga.

Le pays habité par les Krivitsches (aujourd'hui les gouvernemens de Polotzk, Smolensk et Minsk), a été soumis depuis aux Lithuaniens, et a été appelé Lithuanie Russe, *Rouss Litofska*. Lors des partages de la Pologne, en 1773, 1793 et 1795, l'empire de Russie a recouvré les provinces qu'il avoit perdues anciennement.

Les peuples suivans appartiennent aux nations finoises. 1°. Les Tschouds. Les Russes ont toujours donné ce nom aux Finois et aux Esthoniens, qui ont occupé et habitent encore plusieurs districts des gouvernemens actuels de Pskof et de Rével. 2°. Les Vessénians, sur le Biélo-Ozéro, dans le district de Novogorod. 3°. Les Mères ou Mérianians peuploient les gouvernemens de Vladimir, Iarostaf et Kostroma. Ce sont probablement les Mordva ou Mordouans actuels.

quillité; de se mettre sous leur protection, et de se soumettre à leur souveraineté. Le prince russe Rourik, et ses deux frères Sinaf et Trouvor, acceptèrent cette invitation. Rourik réunit son peuple, se rendit à l'embouchure du Volkof en 862, et prit les rênes du gouvernement. Ce nouvel Etat comprenoit donc, dans son origine, six races de Slaves, de Finois et de Varagians. Il s'étendoit sur les gouvernemens actuels de Riga, Réval, Polotsk, Pskof, Vibourg, Saint-Pétersbourg, Novogorod, Smolensk, Olonetz, Arkhangel, Vladimir, Iarostaf, Kostroma et Vologda.

Quoique les Varagians soumis à Rourik fussent les Slaves prédominans (selon l'histoire de ce temps, qui ne les nomme que Varagians), ils furent bientôt confondus avec les Russes. La langue et les mœurs slaves conservèrent cependant la supériorité, parce que ce peuple étoit plus nombreux et plus civilisé.

Rourik, premier fondateur de la souveraineté des Slaves, établit aussi-tôt sa résidence à Staraïa-Ladoga. Il prit le titre de grand-prince, pour marquer sa suprématie sur les princes qui lui étoient subordonnés.

Le grand-prince avoit le droit, par une coutume patrimoniale, d'accorder à ses enfans ou à ses frères, des principautés en apanage. Rourik usa de ce droit en faveur de ses frères. Biélo-Ozéro et Isborsk furent données pour résidence à Sinaf et à Trouvor, parce qu'elles étoient les chefs-lieux des pays dépendans. Ces deux princes moururent peu de temps après, sans laisser de postérité. Rourik réunit leurs territoires. La quatrième année de son règne, il transporta sa résidence à Novogorod, qui devint alors la capitale de la Monarchie Russe.

A cette époque, les Slaves qui habitoient les bords du Dnèpr, étant opprimés par les Chazars, s'adressèrent à Rourik, et le supplièrent de leur donner pour chef un prince de sa race. Rourik leur envoya Oskold, son beau-fils. Ce prince subjugua les Chazars, fonda à Kief la seconde domination des Slaves Russes, mais sous la dépendance de Novogorod.

Les progrès de la Monarchie Russe, et ses liaisons avec les nations voisines, ne peuvent être décrits dans ce précis historique. La narration des grands événemens qu'ils

renferment, sont du ressort d'une histoire particulière. Nous ne rapporterons ici que les faits les plus remarquables de la nation russe, pour donner le tableau de la formation et de l'agrandissement du vaste et puissant empire de Russie.

Oleg, successeur de Rourik, qui régna en qualité de tuteur d'Igor, son neveu, réunit à la souveraineté de Novogorod la principauté de Kief qui ne vouloit plus reconnoître sa suprématie. La puissance de la Russie s'accrut avec rapidité sous son règne et celui de ses successeurs. Les Russes portèrent leurs armes jusques sous les murs de Constantinople, rendirent tributaires un grand nombre de nations, et commercèrent régulièrement sur les côtes du Pont-Euxin. Ils bâtirent des villes, embellirent et donnèrent des loix à celles qui existoient. Ces progrès rapides se ralentirent à la mort de Vladimir-le-Grand en 1015. Ce prince, qui avoit embrassé le christianisme et l'avoit introduit en Russie, eut la foiblesse de partager l'Empire entre ses douze fils.

Cette pernicieuse politique qui continua sous ses successeurs, occasionna des guerres

affreuses et des troubles horribles (1). Les Russes s'armèrent contre les Russes, les frères contre les frères. Le parti affoibli appela des étrangers à son secours. Ce fut au milieu de ces contestations sanguinaires, que se forma un troisième Etat, la Russie Blanche ou Vladimir, qui devint très-puissant.

La Russie renfermoit alors trois grandes principautés, et plusieurs petites qui s'étoient formées par les différens partages.

(1) Les grands-princes, comme seigneurs patrimoniaux du pays, accordoient à leurs enfans, à leurs frères cadets, et à leurs autres parens, des principautés séparées; et ils les leur laissoient en propre par leurs testamens. Ces princes apanagés étoient obligés de rendre hommage au grand-prince, et étoient les principaux vassaux. Le grand-prince avoit le droit de reprendre les principautés qu'il avoit données, et de transférer ses vassaux, sur-tout s'ils étoient ses enfans, d'une principauté à une autre. A la mort du grand-prince, le prince qui avoit reçu de lui son apanage, en devenoit héritier; et la principauté étoit regardée comme son patrimoine et celui de sa famille. Ainsi chaque prince particulier acquéroit presqu'autant de pouvoir dans son territoire, que le grand-prince en avoit dans la grande-principauté. Après la mort d'Iouri I ou George I en 1157, les princes de Vladi-

Celle de Vladimir étoit la plus puissante: son souverain fut regardé comme le seul grand-prince de Russie pendant tout le cours de l'oppression des Tatars. Sousdal fut d'abord la résidence de cet Etat, ensuite Vladimir; enfin cet honneur devint le partage de Moskou, ville fondée par George I en 1147. — Vladimir, Kief et Novogorod (celle-ci étoit la plus grande principauté, et avoit adopté pour forme de gouvernement une monarchie-républicaine), s'efforçoient de soutenir leur suprématie chancelante, et

---

mir sur la Kliasma, se rendirent indépendans des princes de Kief, et se donnèrent le titre de grands-princes. Cet exemple fut bientôt suivi par les princes de Vladimir sur le Bog, de Galitch sur le Dnestr, de Smolensk et de Tchernigof. Tous les princes particuliers qui avoient reçu les patentes de leurs principautés des khans tatars, l'avoient également pris à l'époque du règne d'Iaroslaf II qui mourut en 1246. — Siméon-le-Superbe obligea ses frères à devenir ses vassaux, et même ses sujets. Ce prince cessa de régner en 1353. Dmitri-Douskoï força tous les princes russes à lui rendre publiquement obéissance sans aucune condition. Son fils Vassili exigea des princes de Sonsdal et de Nijnéi-Novogorod une entière soumission. Enfin Ivan I rétablit l'intégrité et la souveraineté indivisible de l'Empire.

souvent disputée, sur les petites principautés. Les souverains de ces Etats particuliers, indifférens pour la maison de Rourik dont ils descendoient, secouoient le joug de temps en temps, et étoient perpétuellement en guerre.

Ces dissensions intestines devoient faciliter aux ennemis étrangers la conquête de la Russie; et sur-tout à une nation féroce et guerrière, qui, par la multitude et la rapidité de ses conquêtes, s'étoit déjà rendue formidable à toute l'Asie. Les Mongols et les Tatars s'étoient réunis au commencement du treizième siècle sous Tschinghis-Khan, pour ne former qu'un seul Etat; ils avoient déjà soumis la plus grande partie de l'Asie. Batou-Sagin, khan du Kaptchak, attaqua la Russie méridionale en 1237; et après l'avoir ravagée plusieurs fois, il s'en rendit maître en 1240. Le grand-prince de Vladimir rendit hommage au khan du Kaptchak, et les autres princes suivirent son exemple. Les Tatars ralentirent alors leurs conquêtes, pour tirer un plus grand avantage. Ils firent le dénombrement des habitans des différentes principautés, et leur imposèrent d'énormes tributs. Ils aggra-

vèrent donc le joug oppressif que les Russes supportoient depuis plus de deux cents ans.

Pendant cette époque d'avilissement et de dégradation, Alexandre surnommé Nevskoï, grand-prince de Novogorod, se rendit célèbre par la victoire qu'il remporta sur les Suédois sur les bords de la Néva, et par la bataille qu'il gagna en Livonie sur les Chevaliers de l'Ordre Teutonique en 1250. Guédimin, grand-prince de Lithuanie, soumit Kief, et la plus grande partie de la Russie méridionale, en 1320. Ce héros s'étoit déjà emparé de Smolensk, Polotsk, Tver et Vitebsk, et enleva ces belles dépouilles aux Tatars. Quoique Moskva fût devenue la capitale de la principauté de Vladimir en 1328, et la province un fief des Tatars, cette principauté fut toujours la plus considérable. L'Etat libre de Novogorod, que son éloignement avoit garanti de l'oppression des Tatars, accrut ses richesses par son commerce au milieu de la calamité générale, et s'empara de plusieurs contrées voisines.

Les partages de l'empire de Russie, et la confédération générale des nations mongole-tatare, avoient mis la Russie sous le plus

affreux despotisme; une conduite différente délivra les Russes, et brisa le joug qu'ils supportoient; et ils le firent subir à leurs conquérans. L'oppression et le désespoir réunirent enfin les princes russes. Plusieurs hordes tatares s'étoient rendues indépendantes; des troubles intérieurs achevèrent la ruine des autres.

C'est à cette époque qu'Ivan Vassiliévitch I monta sur le trône de Moskou en 1462. Cette grande principauté, sous le joug même des tyrans étrangers, avoit réuni des forces suffisantes pour les leur opposer. Les principautés de Soubdal et de Nijnéi-Novogorod s'étoient déjà réunies à elle. Les princes de Pskof et de Tver la reconnoissoient pour suzeraine. Ivan dut son bonheur à ses succès et à son caractère personnel; il devint le restaurateur de l'indépendance de son pays, et le fondateur de la nouvelle Monarchie Russe.

Ivan Vassiliévitch I régnoit depuis quatorze ans, lorsqu'il refusa d'obéir aux Tatars. Les victoires justifièrent ses démarches hardies. Il conquit le royaume tatar de Kazan, et rendit ses souverains tributaires et vassaux. La république de Novogorod,

qui s'efforçoit de maintenir son indépendance sous la protection de la Lithuanie, fut forcée de se soumettre en 1477. Les principautés de Pskof et de Tver y furent également contraintes. La Lithuanie perdit une partie considérable de son territoire. Les princes de Sévérie se soumirent volontairement. L'Ordre Teutonique résista seul en Livonie à la puissance d'Ivan.

La Monarchie Russe, qui se recréoit, perdit le royaume de Kazan sous Vassili Ivanovitch (fils d'Ivan) : mais elle recouvra Smolensk, qui fut réuni de nouveau. Ivan Vassiliévitch II, son fils, détruisit enfin la souveraineté des Mongols-Tatars. La conquête du royaume de Kazan fut achevée en sept ans. Sa capitale se rendit en 1552. Astrakhan devint une province russe deux ans après. Ivan porta ses conquêtes dans le Caucase, et soumit le Kabarda. Il fut malheureux en Livonie, et forcé d'abandonner cette province après une guerre atroce de vingt ans. Les Turcs Osmanians, réunis aux Tatars de Krimée, tombèrent sur la Russie, ravagèrent ses principales villes, et brûlèrent les fauxbourgs de Moskou. Le commerce avec l'Angleterre par Arkhangel, et

la conquête de la Sibérie, qui datent du règne d'Ivan, réparèrent ces désastres. Celle-ci fut achevée sous ses successeurs.

La Russie fut redevable de ses conquêtes à la tyrannie de ses oppresseurs. Elle établit sa domination sur une immense étendue de pays, riche en productions (les plus intéressantes de la nature), et habité par une multitude de nations inconnues jusqu'alors. Fédor I Ivanovitch, successeur d'Ivan, obtint de la Suède la tranquille possession de l'Ingrie et de la Karélie, en échange de sa renonciation à l'Esthonie.

La dynastie de Rourik s'éteignit à la mort de Fédor I, en 1598. L'empire de Russie fut désolé par la guerre civile et la guerre étrangère jusqu'en 1613, époque de l'élection d'un tzar de la maison de Romanof. Les événemens arrivés sous les imposteurs nommés Dmitri avoient engagé les Suédois et les Polonais à prendre part aux affaires intérieures de la Russie.

Mikaïl Romanof, pour obtenir la paix et rétablir la tranquillité, fut obligé de céder l'Ingrie et la Karélie aux Suédois; Smolensk, Tchernigof et la Sévérie, aux Polonais.

Ce fut le dernier échec de la Russie. Cet Empire a réuni de nouveau ses anciennes possessions. Il a tellement étendu ses conquêtes, que les annales de l'histoire ne fournissent aucun exemple d'un Etat aussi vaste et d'une aussi grande circonférence.

Alexis, successeur de Mikaïl, reprit les provinces données aux Polonais par son père. Ce prince reçut, en 1654, le serment des Kozaks du Borysthènes, qui se donnèrent à la Russie, et soumit, en 1655, Kief et l'Ukraine. Cet Etat, allié de la nation slave, lui fut enfin réuni.

L'immortel Pierre I, son fils, créateur de la Russie moderne, acquit à son Empire en 1721, après une guerre de vingt ans avec la Suède, les provinces situées sur la Baltique. La Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie, le Kexholm et la Karélie avoient occasionné, pendant plusieurs siècles, des guerres sanglantes entre les puissances du Nord. Leur cession procura à l'empire de Russie des avantages inappréciables pour le commerce, et le plaça parmi les principales puissances de l'Europe. Il conquit sur la Perse, le Daghestan, le Schirvan, le Ghilan, le Mazandéran, et Astrabat. Mais ces pro-

vinces furent volontairement abandonnées treize ans après.

Catherine II agrandit la Russie par plusieurs guerres heureuses, et la rendit formidable par la réforme de son gouvernement. La Porte lui céda en 1774, par la paix de Koutschouk-Kaïnardgi, la ville d'Azof et son territoire, le fort de Kinbourn, et les ports de Kertch et d'Iénikalé dans la Krimée, pour assurer la navigation des Russes sur l'Euxin. Ces provinces furent réunies à la Russie par le traité de 1783. La Krimée a repris son ancien nom de Chersonèse Tauride. Le même traité a étendu les limites de l'Empire au sud. Le Kouban forme aujourd'hui ses frontières. La Turquie ayant déclaré de nouveau la guerre à la Russie, a acheté la paix par la cession d'Otchakof, et du pays situé entre le Dnèstr et le Bog.

La Pologne, cet ancien et puissant Etat, par un revers étonnant de la fortune, a payé chèrement les injures qu'elle avoit faites à la Russie. Dans le fameux partage qui réduisit cette république à un état de foiblesse et de nullité politique, Catherine II eut pour sa part, en 1773, les quatre vaivodies

lithuaniennes de Smolensk, Vitepsk, Mstislaf, et la Livonie Polonaise, avec une partie des vaivodies de Pòlostk et de Minsk. La tentative que fit la Pologne de se soustraire à l'influence de la Russie, et de rétablir son indépendance par une constitution nouvelle, l'entraîna dans une guerre malheureuse; elle finit, en 1793, par la perte des belles et fertiles provinces de la Petite-Pologne et de la Lithuanie. Les derniers et désespérés efforts des Polonais amenèrent la destruction de la république, son démembrement total, et sa réunion aux trois Etats voisins.

L'acquisition des duchés de Courlande et de Sémigale fut la conséquence de l'anéantissement de la Pologne. Les Etats du pays, à la dissolution de leur liaison féodale avec la république, se soumirent volontairement et sans condition au sceptre de l'impératrice, en 1795 (1).

Catherine II étendit donc la puissance de son Empire par des conquêtes et des traités, d'une part; et de l'autre, par la douceur de

(1) Le major *Oppermann* a publié, en 1796, une estimation authentique des acquisitions faites

ses loix et les moyens de civilisation. Elle força le plus puissant des princes du Caucase, le tzar de Kartouélie et de Kakhétie, de se mettre sous la protection de l'empire de Russie en 1783. Elle invita les peuples des différens pays à venir se fixer dans ses Etats, et établit ainsi de nombreuses colonies. Les nations tributaires de la Sibérie furent obligées de se soumettre entièrement. Les différentes expéditions maritimes

---

pendant le règne de Catherine II, dont voici le résultat.

	verstes carrées.	habitans des deux sexes.
Premier partage de la Pologne en 1773..	76,558.......	1,226,966
Paix avec la Porte en 1774 et 1783......	113,100.......	171,610
Paix avec la Porte en 1791............	23,053.......	42,708
Second partage de la Pologne en 1793..	202,383.......	3,745,663
Soumission de la Courlande en 1795.....	16,273.......	387,922
Troisième partage de la Pologne en 1795..	94,645.......	1,407,402
Total...	526,012.......	6,982,271
	verstes.	habitans.

qu'elle ordonna, établirent la souveraineté de la Russie sur l'Océan Oriental, et les côtes occidentales de l'Amérique. Cette princesse a procuré à ses peuples une amélioration morale, la prospérité et le bonheur. Elle a transmis, par de bonnes loix, les maisons d'éducation nationale, d'instruction publique, et divers établissemens utiles, l'énergie et la gloire de son règne, aux générations futures.

L'histoire, le langage et les traits de la figure, prouvent que les Russes sont d'origine slave, et par conséquent alliés des Polonais, des Bohémiens, des Slavons et des autres nations du nord. Les Russes, inquiétés par les Bulgares et les Valakhians dans le cinquième siècle, se dispersèrent, comme on l'a vu: les uns se rendirent sur le Dnèpr, où ils bâtirent Kief; et les autres se transportèrent sur le Volkof, où ils fondèrent Novogorod. La dernière colonne fut soumise aux Varagians, qui les appelèrent Russi, et leur pays Russia ou Rossia. Ils adoptèrent eux-mêmes cette dénomination.

Le peuple russe, malgré sa dispersion sur la vaste étendue de l'Empire, la diversité des pays, des climats et du sol, a con-

servé son caractère national et ses mœurs. On trouve chez ce peuple, relativement aux personnes et aux mœurs, beaucoup plus de rapport que chez les nations qui habitent de plus petits Etats. Les Russes de Novogorod, d'Astrakhan, d'Arkhangel, de Tobolsk, d'Iakoutzk, diffèrent moins entr'eux que les Allemands des différens cercles. Leur manière de vivre, simple, uniforme, et naturelle, un esprit exempt d'inquiétude, l'identité de religion et la même nourriture, paroissent être les principales causes de ce peu d'altération.

La langue russe est un dialecte perfectionné de la langue slave. On a conservé l'usage de cette dernière, et ses caractères, dans tout ce qui regarde la religion. L'alphabet russe a quarante-un caractères; plusieurs servent seulement d'accens. La langue russe est riche, douce et expressive; elle exige une grande flexibilité dans les organes de l'élocution. Les séminaires ont été fondés anciennement dans les siéges épiscopaux; les colléges et les universités de Kief et de Moskou sont des établissemens d'une haute antiquité. Le nombre des écoles n'étant pas suffisant, Catherine II l'a aug-

menté. Il existe des établissemens pour l'éducation des militaires et des nobles, et pour les jeunes personnes de qualité et les bourgeois ; une académie des sciences, une académie des arts, dont l'institution a été améliorée par l'impératrice qui l'a fait rebâtir sur un plan magnifique. La Russie doit à la munificence de cette auguste souveraine une société d'agriculture et une académie pour la langue russe. Ces institutions, destinées à l'éducation, sont répandues dans l'Empire. Les jeunes gens y sont élevés aux frais de l'Etat. L'entrée dans ces écoles est regardée comme un service rendu à la patrie. En comptant les années de service pour élever aux places, on y compte toujours les années de séjour aux écoles.

Les Russes sont de différente stature ; les uns sont très-grands ; on en trouve peu au-dessous de la taille commune ; plusieurs sont remarquables par la force de leurs membres. Ils sont en général maigres, mais bien faits. On voit ici rarement les difformités que les raffinemens de la mollesse ont introduites dans les autres parties de l'Europe. Leur bouche et leurs yeux sont petits, leurs lèvres minces, leurs dents unies

et très-belles, leur nez varie comme partout ailleurs ; il n'est ni grand ni trop aquilin ; leur front est communément petit, et leur aspect grave. Ils ont la barbe forte et épaisse, les cheveux droits, bruns, blonds ou rouges : leur vue et leurs oreilles sont rarement bonnes et fines. Les organes du tact, de l'odorat et du goût sont endurcis, ainsi que le reste du corps, par la dureté du climat, et leur manière de vivre. Ils sont communément d'un tempérament sanguin et colère ; ou d'un tempérament opposé, mêlé de plus ou de moins de mélancolie, rarement de phlegme ; plus rarement encore tout-à-fait mélancolique ou phlegmatique. Ils montrent beaucoup d'agilité, de feu et de vivacité dans leurs démarches et dans leurs actions.

Les femmes ont le teint brun et la peau fine ; on en voit de très-belles. Elles ont les seins et les pieds larges, parce que rien ne gêne leur accroissement. Elles ont plus de gorge que les femmes tatares. Les filles deviennent nubiles à douze ou treize ans. Quelques-unes perdent leur beauté après deux ans de mariage. Le fréquent usage des bains chauds les développe de bonne heure;

il contribue à les vieillir, et encore plus la hideuse pratique de se peindre la peau. Les femmes des classes inférieures étant chargées des travaux les plus pénibles, et y étant plus accoutumées que les filles, négligent aussi plus leurs personnes.

Les Russes sont généralement gais, négligens, légers, très-sensuels, vifs à saisir ce qu'on leur propose, et encore plus prompts à l'exécuter. Ils sont, dans la tranquillité, ingénieux à trouver les moyens d'abréger leurs travaux. Violens dans leurs passions, ils sont rarement maîtres d'eux-mêmes; et ils passent fréquemment d'un extrême à l'autre. Ils sont attentifs, résolus, hardis et entreprenans. Ils ont une grande inclination pour le commerce et le négoce. Ils sont hospitaliers, et si confians, qu'ils se ruinent quelquefois. Les inquiètes sollicitudes de l'avenir font ici rarement blanchir les têtes. Les Russes sont complaisans, affectueux, et obligeans dans leurs communications. Ils gardent parfaitement un secret. Ils ne sont point envieux, médisans ni censeurs. Ils mènent une vie très-simple, ont fort peu de besoins, sont facilement satisfaits; ils ont tout le temps de se livrer au

plaisir et au repos. Leur constante gaîté les délivre de toute inquiétude, les satisfait en tout temps, leur conserve la santé et les forces. Contens et enjoués, ils parviennent ainsi à un âge très-avancé.

La nation est principalement composée de la noblesse et des paysans. Nous pouvons aussi y admettre les bourgeois, classe d'habitans que Catherine II a beaucoup élevée et encouragée. Nous devons encore y ajouter les Kosaks.

La noblesse est composée de nobles, *Boyeré* ou *Dvoriané*, gentilshommes destinés aux emplois; et depuis Pierre-le-Grand, de princes de l'Empire Romain, de comtes et de barons; et depuis Paul Ier, de princes et de comtes de l'Empire de Russie. Les nobles peuvent être propriétaires de terres et de paysans. Ils sont chargés des principaux emplois des départemens civils et militaires.

Le tiers-état est composé des *Odnodvortzi*, propriétaires libres de la première classe; des *Possadskii*, et des *Raznotchintzi*, roturiers. Ces bourgeois et paysans propriétaires habitent les villes et les villages, ou commercent et trafiquent; et ils

sont gouvernés par leurs propres magistrats.

Ils sont exclus des charges et des postes d'honneur; ils payent la capitation et fournissent aux recrues; mais ils ne peuvent être vassaux. En vertu de la liberté absolue du commerce, chacun peut à présent prendre l'état qui lui plaît, sans être obligé de le suivre constamment. On voit souvent des marchands et des artisans vivre de l'agriculture, tandis que des paysans commercent et trafiquent. Ces derniers ne servent pas de compagnons ou d'apprentifs, mais seulement d'hommes de journée.

Les marchands, depuis l'oukaz de 1775, payent annuellement, pour leur capitation, un droit d'un pour cent sur leurs capitaux; ils sont aussi tenus de payer en argent les recrues qu'ils sont obligés de fournir. Cet édit a beaucoup élevé cet ordre.

Les paysans qui appartiennent à la couronne et aux monastères, payent des taxes ordonnées par les loix, et sont assujettis aux autres droits imposés par la même autorité; mais ils peuvent être cédés à des particuliers comme présens de la couronne. Les paysans des nobles sont les vassaux de leurs sei-

gneurs, qui peuvent en disposer à volonté, et les traiter durement ou avec humanité.

Les paysans qui appartiennent à des maîtres doux et généreux, vivent généralement d'une manière assez agréable, et quelques-uns d'eux deviennent riches. Ils tirent au sort pour les recrues. Ils ne sont point obligés de se livrer à la culture, à l'éducation des bestiaux, et aux autres travaux de l'agriculture. Ils peuvent faire le commerce seul, ou conjointement avec les autres occupations champêtres, s'ils le jugent plus convenable ou plus avantageux.

Les Kozaks forment une classe particulière : exempts de taxes, ils vivent dans des villages, des forts et des petites villes, du produit de leurs champs et de leurs pâturages, ou de leurs travaux ; ils ne fournissent point de recrues, ne sont point serfs, et jouissent d'autres priviléges ; mais ils servent comme cavalerie légère; ils commencent jeunes, leur service dure aussi long-temps qu'ils le peuvent; ils se fournissent de chevaux, d'habits, d'équipages ; ils ne reçoivent de paye que lorsqu'ils font un service actif. — Je parlerai des Kozaks dans la suite.

Le commerce des Russes ressemble beaucoup à celui qui se fait dans les autres parties de l'Europe.

Le commerce intérieur paroît être peu conséquent; ce sont ordinairement des marchands tenant boutique qui le font, et le principal transport par terre de ces marchandises se fait par caravanes. Il est très-important, parce qu'il occupe une grande quantité de peuple, lui fournit la subsistance, procure la vente d'une grande quantité de productions de la nature et des arts, conserve le numéraire dans le pays, et le fait circuler promptement. Les petits marchands commercent de place en place; c'est pourquoi, dans toutes les occasions, ils font circuler promptement et fréquemment leur argent. Leur frugalité, et l'hospitalité qu'exercent par-tout les paysans, diminuent beaucoup les frais de leurs grands voyages. Il arrive fréquemment qu'un commerce qui paroît insignifiant, soutient, et enrichit même un grand nombre de familles. Le commerce étoit borné autrefois aux foires annuelles. Les négocians s'y rendoient avec leurs marchandises; ils les vendoient ou les échangeoient contre celles du pays. Depuis

long-temps chaque cité, chaque ville, sloboda, et plusieurs grands villages, ont leurs marchés réguliers, et conservent, en même temps, leurs foires annuelles. Les lieux où se tiennent les marchés, sont, par tout l'Empire, construits sur le même plan et uniformes ; ils consistent dans un carré de charpente ou de briques, divisé en boutiques, avec un portique sur le devant pour la commodité des marchands. On les appelle *Gostinnoy-Dvor*, marché. Ce sont, fréquemment, de beaux et vastes édifices. Les marchandises ne peuvent être vendues et échangées que dans ce lieu, et non dans les maisons particulières. Ces bâtimens sont ordinairement construits par le Gouvernement, ou par les magistrats du lieu. Les foires annuelles d'Irbit en Sibérie, et d'Ekatarinbourg, et sur-tout celle de Makarief sur le Volga, près de Nijnéi-Novogorod, peuvent le disputer aux foires les plus célèbres de l'Europe, pour la quantité de marchandises qui s'y vendent ou s'échangent.

Le commerce avec l'étranger fut peu considérable jusqu'à la fin du treizième siècle. Il étoit presqu'entièrement borné à Novogorod, qui faisoit partie de la Ligue

Anséatique. Les Russes ne connoissoient pas la valeur de leurs propres productions; ils vivoient dans la simplicité des enfans de la nature, et ils avoient peu besoin des objets étrangers. Insensiblement, et par degrés, les productions de la Russie furent connues. Un raffinement dans la manière de vivre s'y introduisit, et fit faire des demandes des marchandises étrangères. Pierre-le-Grand établit des manufactures; alors les ouvrages des mines et de tous les objets de commerce tournèrent au profit de l'Etat: les réglemens, les droits, &c. donnèrent au commerce un cours qui assura la balance en sa faveur. Les marchands russes ont l'usage de faire payer d'avance la moitié du prix des marchandises de l'intérieur qu'ils ont achetées, et qu'ils vendent aux étrangers pour l'exportation, avant de les leur livrer, conformément aux contrats; mais ils ne prennent les marchandises étrangères qu'à un an de crédit. Les étrangers ne bénéficient donc que lorsque leur commerce prospère, tandis que les Russes gagnent toujours. C'est la raison qui les engage à laisser aux étrangers le profit du fret; ils n'ont aussi que peu de vaisseaux à la mer. Le commerce maritime

le plus considérable, se fait par la Baltique, à Saint-Pétersbourg et à Riga; à Arkhangel, par l'Océan septentrional; à Tangarok, sur le Pont-Euxin; à Astrakhan, sur la mer Caspienne; et au Kamtschatka, sur l'Océan Oriental. Les principaux endroits du commerce intérieur sont l'Ukraine, d'où les marchands russes vont visiter les marchés de la Pologne et les foires d'Allemagne; Orenbourg, où il se fait un commerce considérable avec plusieurs nations asiatiques; et Kiakhta en Daourie, où se fait le grand commerce avec la Chine.

Les manufactures de laine, de coton, de soie, de chanvre, les forges, &c. les moulins à papier, les blanchisseries de cire, les nitrières, les verreries, les fabriques de tapis et de porcelaine, et plusieurs autres établissemens semblables, appartiennent en partie à la couronne; mais plus ordinairement à des particuliers.

Ils occupent, et sur-tout les mines, une grande quantité de paysans, d'artisans et de commerçans, tant dans les villes que dans les campagnes. Le produit de ces manufactures ne le cède point aux meilleures des autres pays, quoiqu'on ne puisse pas tou-

jours en dire autant des ouvrages des artisans russes.

Les hommes libres de la campagne, payant une taxe pour leurs terres et la capitation, s'adonnent à l'agriculture avec liberté; plusieurs d'entr'eux, négligeant la culture de la terre, se livrent entièrement au commerce et aux affaires. Les seigneurs occupent leurs paysans vassaux, selon leur bon plaisir, aux travaux de la ville ou de la campagne, ou dans les manufactures, les fabriques; soit à des professions mécaniques ou aux mines. L'agriculture n'est donc pas autant l'occupation générale des paysans de la Russie, que dans les autres pays. L'agronomie est poussée à un tel point, qu'elle fournit non-seulement à la consommation de l'Empire, à celle nécessaire à la fabrication des eaux-de-vie, mais encore à une grande exportation dans les pays étrangers. Il y a même en Sibérie, depuis le 55e degré de latitude nord jusqu'au 60e, de grandes étendues de terres labourables, extrêmement fertiles, de bonnes récoltes de foin et de vastes forêts.

L'agriculture essuie de grandes difficultés plus au nord, et les récoltes y manquent

souvent. En Russie, chaque village a son propre territoire, et une terre sujette à corvées, enclose, *tiaglo.* Dans les plaines cultivées de la Sibérie, chaque homme peut prendre du terrein à volonté. Quand cette portion de terre est épuisée, le paysan la laisse en friche pendant une ou deux années, en prend et laboure une autre, et continue ainsi. Souvent ces petites pièces de terre sont éloignées de vingt, cinquante, et même de quatre-vingts verstes du village. La grandeur de ces champs est mesurée par arpens, *déciatini.* Chaque arpent a soixante brasses de long sur quarante de large; mais dans quelques endroits, et sur-tout en Ukraine, ils ont quatre-vingts brasses de long sur quarante de large.

En Russie et en Sibérie, on cultive le seigle d'hiver et le seigle d'été, *roj :* et seulement le froment d'hiver, *pchénitza,* en Russie et jusqu'à la Kama; le froment d'été en Russie et dans la Sibérie; l'orge, *iechmen;* l'épeautre, *polba,* abondamment en Russie; l'avoine, *oves,* en Russie et en Sibérie; peu de pois, très-peu de fèves et de vesces, une grande quantité de sarrazin, *gretcha;* dans la Sibérie Tatare, le millet,

proso et le *polygonum tataricum*, *di kouscha*, le blé noir de Tatarie ; et un panis, *panicum germanicum*, seulement en Russie.

L'engrais des terres dépend beaucoup de la qualité du sol, du climat, de la plus ou moins grande population. Dans les pays bien peuplés, les champs sont fumés, parce que les laboureurs ne peuvent les laisser reposer que peu de temps; dans les cantons fertiles moins peuplés, les bonnes terres labourables ne supportent pas d'engrais; elles ne demandent, après cinq ou dix ans de rapport, qu'un repos de trois, quatre ou cinq ans. Ces terres extrêmement fertiles se trouvent dans les gouvernemens de Simbirsk et de Penza, dans les environs d'Oufa et d'Orenbourg, au sud des landes de la Sibérie, de l'Isset, d'Ichim, de Baraba, aux environs d'Irkoutzk, et dans la Daourie méridionale. Dans les terres fumées, le froment pousse de longue paille, et l'épi est sans solidité. Les terres les plus ingrates sont en Finlande, à Arkhangel, dans le nord de la Russie, dans le nord et le nord-est de la Sibérie, et au Kamtschatka. Elles rapportent rarement au-dessus de trois pour un, et elles manquent souvent entièrement

à cause du froid excessif. Les terres donnent communément de cinq à huit ; et les terres nouvellement défrichées dans les landes dont nous venons de parler, donnent successivement de dix à quinze.

Le peuple de la campagne, dans la Petite-Russie et en Livonie, ne laboure à la charrue, *sokha*, qu'avec un seul cheval. Pour le froment d'hiver, il laboure deux fois ; pour le froment d'été, une fois seulement, et toujours à plat. Dans quelques terres, on sème d'abord le bled ; on laboure ensuite ; et, avec un cheval de plus, on herse. Ainsi un homme, avec deux mauvais chevaux, peut travailler une grande pièce de terre. Dans les cantons couverts de bois, les paysans font une terre neuve à la manière des Suédois, en brûlant les forêts ; si on la laisse seulement trois ou quatre ans sans culture, elle se recouvre par-tout de jeunes arbres.

On scie le bled avec la faucille, *serp*. Les femmes et les enfans prennent part à cette occupation. Ce sont eux qui le lient en petites gerbes, le mettent par tas dans les champs, et le transportent l'hiver sur des traîneaux à la maison. Alors ils le font sécher dans de petits fours de bois, *ovin*, près desquels

est un trou, où l'on fait un feu étouffé, dont la fumée entre dans le four. Le froment ainsi desséché, on l'étend sur la glace de la rivière, ou sur un plancher humecté avec de l'eau, où on le bat avec un fléau léger. On le serre ensuite dans de petits greniers. Le grain destiné aux usages domestiques est transporté à la ville, éloignée quelquefois de cent, deux cents et même quatre cents verstes. On le vend, non à la mesure, mais au poids; le seigle, le froment et la farine, dans des sacs de nattes de huit pouds, *kool*, et sur-tout en Sibérie, à un bas prix étonnant.

A Krasnoyarsk, par exemple, un poud de farine de seigle sera vendu deux ou trois kopeks, ou sous; la farine de froment, cinq kopeks; et ainsi du reste. A Irkoutzk, il est environ trois fois plus cher. Dans plusieurs endroits, chaque paysan a son moulin à eau, *moutofka*, qu'il s'est construit lui-même, dont la roue est horizontale. Dans les parties froides, on donne la paille aux bêtes à cornes; mais dans les parties méridionales où le bétail reste dehors tout l'été, on la fait pourrir.

Les paysans qui ont besoin de fourrages pendant l'hiver, ont des prés sur les bords

des lacs et des rivières, dans le vide et les parties marécageuses des forêts. Pour se débarrasser du vieux foin, des herbes sèches, des jeunes rejetons, ils y mettent le feu et parviennent à échauffer la terre et à la fumer avec les cendres. Ils fertilisent ainsi chaque printemps les prairies dans les steppes. Cette manière d'engraisser est défendue, à cause du danger qui en résulte pour les forêts, dont souvent des parties ont été entièrement consumées.

L'aspect de ces steppes et de ces prés en feu, est effrayant, et sur-tout la nuit. Le feu s'étend de tous côtés, et souvent à perte de vue. L'horizon est si obscurci par la fumée, qu'on peut fixer le soleil pendant un jour entier. On coupe l'herbe avec de petites faux, seulement au mois de juillet, époque où elle est parfaitement mûre, ainsi que la semence.

Les Russes cultivent beaucoup de lin, *len, lénok*, particulièrement sur les bords du Volga, et sur-tout dans le gouvernement d'Iarostaf; on y voit des campagnes entièrement semées de lin. Les autres gouvernemens qui fournissent beaucoup de chanvre, sont ceux de Moskou et de Kazan.

On croit que le lin ne réussit pas en Sibérie. Cependant les Polonais qui habitent les environs de l'Irtich, et en Daourie sur Selinga, cultivent avec beaucoup de succès le lin de Valakie. Le lin vivace, *linum perenne Linnœi*, commun dans le midi de la Sibérie, est entièrement négligé. On pourroit cependant améliorer sa culture avec beaucoup de succès.

Le chanvre, *kanaplia*, est indigène dans les régions centrales et méridionales de la Russie et de la Sibérie. On y en cultive une grande quantité, à cause de son importance, tant pour la fabrication des toiles à voiles, que pour les toiles employées à d'autres usages, &c.

On fabrique une grande quantité d'huile, avec sa graine, dont on fait une forte consommation pendant le carême et les jours de jeûne. On exporte annuellement une très-grande quantité de chanvre.

On recueille aussi de la vouède dans la Russie et la Sibérie méridionales, et en Ukraine. On l'emploie dans la peinture et la teinture. Les Russes ne s'occupent de sa culture que dans le gouvernement de Penza et sur les bords du Don.

Le tabac est très-abondant en Ukraine; c'est le seul pays où on le cultive.

Les habitans des villages ne sèment qu'une petite quantité de houblon dans les gouvernemens de Kazan, de Nijnéi-Novogorod, &c. et en Sibérie, dans la province d'Irkoutzk. Il est amplement remplacé par un houblon sauvage qui réussit bien presque par-tout, parmi les buissons des bords des rivières, dans les places dégarnies et baies des forêts.

On ne fait cas des vergers que dans les principales villes. Cependant on en voit aux environs des villes et des villages sur le Volga, depuis les bords de la Moskova jusqu'à Astrakhan, le long de l'Okka et des autres rivières de la rive droite du Volga, dans les parties inférieures du fleuve Oural et dans toute l'Ukraine ; on y cultive avec beaucoup de soins et de succès, les vergers plantés d'arbres fruitiers. Malgré toutes les tentatives faites en Sibérie, aucun arbre fruitier n'a pu y réussir.

Les vignobles, *tchigir*, sont vers le Don, dans la Petite-Russie, sur le Térek, le Volga près Saratof, et particulièrement autour d'Astrakhan. Chaque paysan a un petit jardin potager autour de sa cabane, où

il cultive sur-tout des choux, des turneps, des bettes, des carottes, *markovi*, des concombres, des radix, des oignons, des porreaux, un peu de patates, une petite quantité d'anet, des citrouilles et des melons. Ces légumes leur sont absolument nécessaires, à cause du grand nombre de jours de jeûnes.

On cultive en plein champ une quantité prodigieuse de melons d'eau, *arbouz*, dans les landes de la partie sud-est de la Russie, depuis le Don jusqu'à l'Oural, et sur-tout sur le Volga. On les mange cruds ou salés, comme les concombres.

Les forêts qui sont très-clair-semées dans la partie la plus méridionale de la Russie, manquent totalement dans la partie septentrionale au-dessus du 60e degré; elles sont très-communes dans la région centrale de la Russie et de la Sibérie. Elles sont alternativement composées de sapins (1), de pins (2), sapins blancs (3), peuplier blanc et

(1) *Tal, pinus picea*, vel *pinus silvestris*.

(2) *Sosna, pinus abies*.

(3) *Pikhta*.

noir (1), trembles (2), frênes (3), aunes (4), bouleaux (5), hêtres (6), chênes (7), tilleuls (8), frênes de montagne (9), ormes (10), saules (11), saules palmiers (12), et plusieurs autres. On voit, dans les montagnes du Caucase, une grande variété d'arbres fruitiers, de noyers, et un bois rouge (13); en Sibérie, et dans les hautes montagnes, des larix (14), des cèdres de Sibérie (15), et le peuplier balsamique (16).

---

(1) *Topolia, ozokor, populus alba et nigra.*

(2) *Osina, populus tremula.*

(3) *Iasen, fraxinus excelsior.*

(4) *Olkha, betula alnus.*

(5) *Bereza, betula.*

(6) *Bouk, fagus.*

(7) *Doub, quercus.*

(8) *Lipa, tilia.*

(9) *Rebina, fraxinus montanus.*

(10) *Viaz, ilem; ulmus campestris et sativa*, Miller; et *ulmus pumila.*

(11) *Iva, salix triandra, pentandra, fragilis, alba, caprea.*

(12) *Salix arenaria.*

(13) Une espèce de *rhamnus.*

(14) *Listvennitza, pinus larix.*

(15) *Kedri, cedrus magna*, sive *Libani conifera.*

(16) *Topolia, populus balsamifera.*

Ces différentes espèces de bois occupent un grand nombre de bras. Parmi les habitans de chaque village, il y a un charpentier qui bâtit les maisons avec de gros soliveaux et des troncs d'arbres ; il construit les quais des rivières navigables, et fait tous les travaux propres à son état. Dans les parties supérieures de l'Okka, et celles des rivières qui sont au-dessus, sur les rives gauches du Volga, et jusqu'à la Kama, la principale occupation des paysans est de dépouiller les tilleuls de leur écorce ; ils font avec l'écorce intérieure, des paniers, des traîneaux, de légères couvertures pour leurs maisons, les hangards où l'on garde le sel ; de petites huttes pour dormir sur les trains et vaisseaux qui descendent les rivières, &c. On fabrique avec ce bois, les vases, les paniers et autres ustensiles de ce genre, dont on se sert ordinairement dans tout l'Empire.

Ces ouvrages que nous appelons nattes de Russie, *ragochi*, les huches, les cuillers à pot, les écumoires, les cuillers de bois de tilleul, font une partie principale de leurs occupations. Un grand nombre de paysans gagnent leur vie uniquement à préparer le

goudron du bouleau, *dogat ;* beaucoup d'autres s'occupent à dépouiller les arbres de leur écorce, pour le service des tanneries, sur-tout des manufactures de cuirs de Roussi, *iouft ;* et à faire le charbon envoyé aux mines et forges, et dans les différens magasins du gouvernement.

Le climat et les pâturages dirigent les paysans dans l'éducation du bétail. Dans les pays où l'on est obligé d'avoir des granges et des fourrages pour loger et nourrir le bétail pendant l'hiver, les paysans n'ont que de petits troupeaux; mais dans les endroits où le bétail peut demeurer tout l'hiver, ou une grande partie de cette saison, dans les landes, comme dans le midi de la Sibérie, un homme possède souvent trois cents chevaux, autant de moutons; dans quelques endroits, il aura la moitié de ce nombre de bêtes à cornes, toujours peu de cochons, une grande quantité de volaille, et quelquefois des oies et des canards.

Les chevaux russes sont de taille moyenne, ont la tête grosse, des oreilles longues et molles : ils ne sont pas très-beaux; mais ils sont courageux, forts et hardis. Les bêtes à cornes sont petites et vigoureuses.

Les vaches donnent un peu de lait, maigre et clair. Dans la Petite-Russie, on se sert des bœufs pour tirer. Le gouvernement d'Arkhangel possède une belle espèce de vaches, venue originairement de Hollande, qui n'ont point dégénéré. Les moutons de la Russie se distinguent facilement de l'espèce commune, par leur petite queue qui n'a que deux ou trois pouces de long. Leur laine est grossière, mais meilleure que celle des moutons à large queue des Kirghis-Kaïzaks. Elle amélioreroit probablement dans les landes sèches. On ne parque point ici les moutons, parce que personne ne s'occupe de les élever et de les engraisser. On n'est pas dans l'usage de traire les brebis. Les cochons, les chiens et les chats sont de l'espèce ordinaire.

Les volailles sont logées pendant tout l'hiver dans des cabanes sous des fourneaux, et sous les bancs qui servent de lit, afin d'avoir des œufs à Pâques. On ne trouve pas par-tout des oies domestiques ordinaires (1). Plusieurs gardent des oies sau-

(1) *Anser domesticus*, Linn.

vages (1). Ils prennent de jeunes oies avant qu'elles puissent voler, les engraissent et les tuent en automne. Au printemps, ils en prennent d'autres, et épargnent ainsi leur nourriture pendant l'hiver. En Sibérie, on voit quelquefois de petites oies franches à têtes blanches (2). Au lieu de canards domestiques (3), quelques habitans gardent des canards de bois (4), des canards rouges (5), des canards de Moskovie (6) et plusieurs autres espèces. Les colombes et les pigeons font leurs nids autour des villages, et n'ont point de propriétaires. Les coqs-d'Inde sont très-communs dans les parties méridionales de la Russie, et on en trouve un bon débit dans les grandes villes.

Le soin des abeilles fait la principale occupation des Baschkirs de l'Oural : au midi de la Russie, les paysans russes s'en occupent aussi, réussissent assez bien, et suivent la méthode des Baschkirs.

---

(1) *Anser ferus*, Linn.

(2) *Kasarna, anser eritropus*, Linn.

(3) *Anas boscas*, Linn.

(4) *Anas cadorna*, Linn.

(5) *Anas rutila*, Pall.

(6) *Anas moschata*, Linn.

Dans les districts du nord de la Russie et de la Sibérie, la chasse est un objet de commerce, particulièrement la chasse des animaux dont les peaux servent à faire des fourrures. Les peaux de zibelines et des écureuils gris servent à l'habillement de la noblesse des villes et des campagnes. Ces animaux voyagent par troupes, sont souvent dehors pendant plusieurs semaines dans des lieux déserts, éloignés de plusieurs centaines de verstes de leur demeure. Pour la pêche, on emploie les moyens usités dans les autres pays.

Les charrois sont d'un grand profit pour les habitans des villes et des villages situés sur les grandes routes. On transporte beaucoup de marchandises par terre d'un bout de l'Empire à l'autre, par exemple les productions de la Chine de Kiakhta à Saint-Pétersbourg: les vins de l'Europe, la bière d'Angleterre, le Porter, les faïences du Staffordshire, de Saint-Pétersbourg, ou d'Arkhangel, à Irkoutzk; et les pelleteries, d'Okhotzk.

Les villes éloignées de cinq cents à mille verstes servent de station pour le changement des voitures et des conducteurs; par

exemple, de Kiakhta à Irkoutzk, Krasnoyarsk, Tomsk, Tara, Ekatarinbourg, &c.

Le gouvernement d'Arkhangel étant peu cultivé, et ne fournissant que peu de productions, et par conséquent peu de numéraire, chaque année, au printemps, les hommes vont vers le Volga pour se procurer du travail sur les vaisseaux et à la pêche ; ou pour gagner de l'argent dans les villes et les villages, comme charpentiers, maçons, plâtriers, serviteurs, laboureurs. Ils retournent ensuite avec leur gain en automne; mais, quelquefois, après deux et trois ans d'absence. Sans cet usage, les taxes enlèveroient tout l'argent de ces provinces. On appelle bourlaks ceux qui travaillent sur l'eau, et qui exercent quelque profession mécanique commune.

Nous avons déjà parlé, en général, des différentes professions de la ville et de la campagne. On exerce par tout l'Empire, en différens villages, les arts mécaniques des villes; mais sur-tout dans les contrées situées près du Volga, et dans les gouvernemens de Moskou, Nijnéi-Novogorod et Kazan. Il est rare de ne pas trouver dans un village, un forgeron, un tailleur, un cor-

donnier, un tanneur, un faiseur de savon, un maçon, un charpentier, un barbouilleur de maisons, &c. Beaucoup de paysans exercent ces professions, et en font leur principale occupation. Dans plusieurs villages, il y a, parmi les paysans, des constructeurs de bateaux et de navires, des tireurs de fil-de-fer, des chaudronniers, des imprimeurs de coton, des faiseurs de peignes, des tonneliers, des teinturiers, des tourneurs, &c. Sur le Vetlouga, rivière de la rive gauche du Volga, tous les paysans de plusieurs villages entiers sont tourneurs et vernisseurs.

Dans quelques parties du gouvernement d'Arkhangel, un grand nombre s'occupe à fondre le fer; et par-tout, parmi les officiers inférieurs de l'église, il y a des peintres.

On est libre d'exercer ces différens arts et professions; ils se transmettent de père en fils. Personne n'a besoin de faire d'apprentissage pour aucun métier, ou de donner des preuves de sa capacité et de son adresse. On n'est point exposé à être puni pour de mauvais ouvrages, à moins qu'on ne découvre une fraude manifeste. On se procure ainsi facilement des ouvriers, et on a leurs

ouvrages à un prix raisonnable. Mais aussi l'agriculture est privée d'un grand nombre de bras, et on ne peut se procurer de bons ouvrages pour son argent. L'ouvrier habile obtiendra rarement un juste salaire ; et probablement aussi beaucoup de bons matériaux sont gâtés. Dans plusieurs villages, sur-tout dans ceux qui appartiennent à la noblesse, il y a des manufactures plus ou moins considérables de marchandises vernissées, de soie, de clincaillerie, &c. qui sont sous l'inspection du collége des manufactures. Pavlova, paroisse qui appartient au comte Schérémetof, située sur l'Okka, contient 2300 paysans sujets à la taxe, qui sont presque tous forgerons. Ils forment tous ensemble une manufacture, quoique chacun d'eux travaille pour son compte. Ils fabriquent des cadenas, de gros ciseaux, des couteaux, des sabres, des fusils à vent, des platines de fusil, des limes, des fers de rabots et d'autres instrumens, des pincettes, des tenailles, &c. La quantité qu'ils en fabriquent, la bonté de leurs ouvrages, le mince prix qu'ils les vendent, est vraiment surprenant. Leurs marchandises se transportent jusques dans la Perse.

Les occupations des personnes du sexe sont peu différentes de celles des pays voisins. Elles veillent à la propreté de la maison, filent, tissent des toiles, et de grosses étoffes d'une qualité peu inférieure à celles d'Allemagne; elles blanchissent, foulent et teignent, nouent les extrémités des fils à un empan de longueur pour les nappes, les cravattes; font des chapeaux, cuisent le pain tous les jours, &c. En général, elles travaillent davantage, et leur travail est plus pénible qu'il n'a coutume de l'être parmi les femmes des pays de l'Europe qui les avoisinent.

Les villes et les villages sont ordinairement découverts; ils sont communément bâtis en rues irrégulières, avec de petits jardins potagers attenant aux maisons et de grandes cours. Ils sont situés sur le bord des rivières, parce qu'on n'a pas l'usage de creuser des puits: comme les pierres manquent souvent dans le pays, les chemins et les rues sont souvent faits de poutres de bois de charpente, bien rapprochées dans la partie supérieure, et unies avec la hache. Ils renferment plusieurs petites jolies églises, ordinairement bâties en briques et en

plâtre. Les monastères, qui sont dans les villes et dans leur voisinage, paroissent être des châteaux, à cause des murailles épaisses qui les entourent, du massif de leurs portes, et de leurs nombreuses tours qui leur servent de clocher. Les forteresses, *krié-post*, dispersées autour du pays, ont rarement des remparts de terre; les batteries, faites de poutres, sont placées les unes sur les autres, dans le même ordre qu'ils bâtissent leurs maisons; et elles sont entourées d'une palissade, *nadolbi*. Les canons sont placés sur des affûts aux portes et dans les angles des remparts ou batteries; elles ont été construites pour maintenir les peuples tributaires et nomades, et les nations voisines des frontières. On bâtit dans les villes des ostrogs ou maisons entourées de palissades de pieux droits, pointus, pour servir de prisons aux criminels; on en a également établi dans des endroits solitaires, qui sont destinés aux mêmes usages que les forteresses.

Les villages, *derevni*, et les paroisses, *selo*, sont situés sur les bords des rivières, des ruisseaux, des lacs, et quelquefois sur ceux des marais et des fontaines. Les pa-

roisses ou villages qui ont des églises, sont quelquefois très-étendus ; ils peuvent renfermer cinq cents ou mille fermes et plus, depuis trois jusqu'à sept églises, dont plusieurs sont de briques ; il y a des marchés et des places de trafic. On appelle ordinairement *slobodes* les grands villages, mais beaucoup de slobodes sont moins considérables que les villages à église. Les maisons sont alignées, et les rues souvent pavées de bois de charpente.

L'architecture russe est la même dans les villes et les campagnes. Toute l'habitation consiste dans le logement, des petits magasins, des étables, un bain chaud, qui renferment toute la cour. Tous ces bâtimens sont faits de poutres non équarries, mises les unes sur les autres, et attachées aux quatre coins : les fondemens de ces habitations sont rarement construits en briques. Ces maisons sont couvertes de planches et de lattes de chêne, lorsque le propriétaire le peut. La plus petite maison est seulement composée d'une petite chambre, dont la porte donne sur la rue. Dans cet appartement, est un four, qui occupe presque un quart de l'espace. Contre le four, et à la même hauteur,

est une large tablette de planches, *polok.* Les lits de la famille sont sur ces planches, et au-dessus du four. La lumière entre dans la maison par deux ou trois trous pratiqués dans le mur, au lieu de petite fenêtre, *okochka*, ou par une petite fenêtre garnie de verre de Moskovie (1), ou seulement d'une vessie, d'une toile, ou de papier huilé. La fumée sort par les ouvertures pratiquées dans le mur. Ces chambres sont aussi noires qu'une cheminée : et comme on fait le ménage, cuit le pain, lave, &c. dans ces chambres, il est absolument impossible de les tenir propres. Aussi les appelle-t-on par excellence, poële noire, *tchornaia izba.* Au-dessous du plancher de la chambre est une cave, *pogreb.* Lorsqu'on veut avoir une cave à la ville ou à la campagne, la maison est élevée d'une brasse au-dessus du niveau, et on y construit une chambre noire et une chambre blanche, *gornitza;* et entre les deux, un petit passage, *siéni.* La chambre noire a souvent une cheminée, son four et une fenêtre en talc; mais la chambre blanche a un four de tuiles ou de briques,

---

(1) *Sliouda, mica membranacea.*

et est revêtue de plâtre. On y entre par un escalier qui est dans le passage ; la porte est dans l'arrière-cour, et non dans la rue.

Les magasins, *ambar*, *anbar*, sont de petites pièces détachées ; on y garde les provisions, le bled, et toutes les denrées nécessaires. Les étables sont des cabanes ou des hangards ouverts sur la cour, garnis quelquefois de claies enduites de mortier ; faites de cette dernière matière, on les appelle *pokléti*. La chambre des bains, *banie*, ressemble à une chambre noire. Elle est seule, a un four semblable aux autres chambres, des trous pour le passage de la fumée, un conduit pour l'eau, des bancs élevés l'un sur l'autre en forme d'échafaud. Les fours pour le froment, *ovini*, sont en dehors des villes et des villages. Des bâtimens ainsi construits doivent être exposés aux ravages du feu ; et dans les incendies, tout ce qu'ils renferment est ordinairement consumé.

Les ameublemens des maisons de ville et de campagne, même chez les riches, sont très-simples : la chambre sert presque toujours de cuisine ; elle contient une table, des bancs et des planches au lieu de lit, *polak* ou *polok* ; une ou plusieurs images de

saints, *obrazi*, sont placées dans un des angles. Les riches en ont une grande quantité, et quelques-unes sont entourées de plaques d'argent. On tient devant ces images, des lampes ou des bougies continuellement allumées, au moins tous les jours de fêtes. Ces chambres d'été ressemblent à de petites chapelles. Les ustensiles de la cuisine et de la table sont peu de chose. Les Russes se servent de petites voitures découvertes, traînées par un seul cheval, *téliéga ;* ou de plus grandes à moitié couvertes par-dessus, comme le berceau d'un enfant, *kibitka*, tirées aussi par un seul cheval. On peut y atteler un second cheval sur le côté, quoiqu'elles n'aient pas de timon. Le mécanisme de ces deux espèces de voitures est si simple, que chaque paysan peut en faire une neuve ou réparer les vieilles, même sur les chemins. Elles sont extrêmement légères et commodes.

Pour éclairer la chambre pendant la nuit, on se sert communément de morceaux de sapin fendu comme des lattes, ou de bois de bouleau très-sec, *loutchinka*, au lieu de chandelles.

Comme les villes de province veulent

imiter par degrés Pétersbourg, on y voit déjà des maisons de bois ou de briques plus élevées et d'un meilleur goût, dont les ameublemens sont à la mode, et avec des jardins symétriquement arrangés.

Les maisons basses sont remplies de vermines domestiques; outre les rats ordinaires, *krissa*, et les souris, *mich*, elles fourmillent de rats d'eau, *krissa vodnaia*; de chauves-souris, *létout-chaia-mich*; de grosses belettes, *tarakan*, *blatta orientalis*, Linn.; de grillons, de punaises, *klopi*; de quantité de puces, *blokha*; de différentes espèces de mouches très-inquiétantes; de cousins, *dermestes lardarius*, Linn.; de teignes, de poux de bois; dans les lieux bas de la partie méridionale, les maisons sont incommodées de grenouilles, de crapauds, de petits crapauds; en Sibérie, par de petites belettes, *proussak*, *blatta asiatica*; et dans les environs de la Tcheremtchan, par les belettes de Laponie, *blatta laponica*, Linn.

La nourriture des Russes est si simple, que les étrangers ne peuvent s'y accoutumer facilement. Ils ont conservé l'ancien usage de préparer leurs mets. Ils consistent dans

de la viande fraîche, avec une sauce à l'eau; des croûtes de pain ordinaire cuites au four avec de la viande hachée, ou du poisson; du poisson cuit à l'eau et au sel; des choux et des racines coupés ensemble; de la soupe aux choux, *tsetschi,* qui ne manque jamais; du poisson sec; de la soupe de viande; des boissons froides, *batvinia*, et du quass, avec des œufs, de la viande émincée et des porreaux; une espèce de beignet, *blin;* de la soupe de graines de chanvre et de lin broyées; de la soupe de millet et de farine moulus; du lait tourné avec de la farine et du lait aigre, &c. Ces mets sont presque tous assaisonnés avec des oignons, des porreaux, de l'ail, et quelquefois du piment; et ils en font leur nourriture ordinaire.

Les Tatars font usage de racines sauvages, et sur-tout du chiendent, *kandik, erythronium, dens canis,* Linnæi, de lys, *sarana, lilium martagon,* Linn. et autres. Les repas du soir consistent dans des noix, des fruits de vergers, beaucoup de fruits sauvages, des mûres de buisson, des fraises, des prunes sauvages, &c. Lorsqu'ils traitent leurs amis et leurs connoissances, ils servent une étonnante variété de ces divers

plats. Le bas peuple vit très-pauvrement en tout temps, mais sur-tout les jours de jeûne. Dans les grandes villes, la table des riches devient de jour en jour plus sensuelle.

La boisson la plus ordinaire est le *kvas*, dont on brasse deux espèces, le rouge et le blanc. On prépare le rouge avec parties égales de malt et de farine d'orge; et le blanc, avec six livres du même malt, et environ soixante de farine d'orge, que l'on fait fermenter. Cette boisson est rafraîchissante et agréable. On boit aussi du *kisleschi*, boisson composée de farine d'orge, de malt de seigle; ou d'orge et d'un peu de menthe. Le kisleschi est aigrelet et salutaire. L'eau-de-vie de grain, *vino goriat chée*, et l'eau-de-vie de grain rectifiée, *vodka*, remplacent le vin. Les bonnes maisons font usage de vins de fruits; le vin de framboise, *malinovka*; de cerises, *vichenovka*; et le vin de mûres de ronces, *tchernovka*, se fabriquent avec du jus de ces fruits, de l'hydromel, et de l'eau-de-vie fermentée. Ils flattent assez le palais. La bière brune et une espèce d'hydromel sont plus en usage que le *braga*, ou bière blanche foncée, brassée avec le millet,

le froment et le houblon; et le *bouza*, ou bière de froment blanche sans houblon.

Le thé est d'un usage général en Russie. Le vrai thé de Russie, *zbiten*, est un mélange de miel, d'eau et de poivre d'Espagne; on le prend chaud. Beaucoup de bourgeois font usage du thé de la Chine, qu'ils prennent avec du miel et du sucre. Les personnes de distinction font servir leurs tables dans le goût étranger. Elles ont des cuisiniers français, comme dans les autres pays. On prend fort peu de tabac.

Les habitans des villes de province et des villages ont conservé aussi fidèlement la manière de s'habiller de leurs pères, que leur nourriture et leur logement. La noblesse, tous les officiers des départemens civils, les troupes légères, les soldats dans tout l'Empire, les marchands des principales villes, et ceux qui commercent avec eux, les propriétaires des mines et presque tous les gens de qualité de l'Empire, sont habillés comme les Allemands. Les dames des lieux même les plus éloignés, suivent les modes plus qu'on ne peut se l'imaginer. Les bourgeois, la classe des marchands, ne sont pas moins attachés à la manière de

s'habiller de la nation, que les paysans. J'en parlerai d'une manière plus particulière.

Les hommes laissent croître leur barbe, qui est communément longue et épaisse. Leurs cheveux sont coupés et peignés; leurs chemises, *roubachka*, sont courtes, sans collet, et faites de toile blanche, bleue, ou rouge. Leurs culottes, *stanni*, sont larges, et attachées sur les genoux. La chemise pend ordinairement sur les culottes, et est attachée autour du corps par un cordon.

Le peuple, au lieu de bas, *tchoulki*, s'enveloppe les jambes avec des étoffes de laine, *onoutchi*, *onouchki*; il les attache de manière à faire paroître les jambes très-grosses. Les riches portent des souliers, *bachmaki*, et le peuple, des pantoufles de nattes, *lapki*; mais. les demi-bottes, *sapojki*, sont d'un usage général. Ils portent, sur la chemise, un pourpoint court, *foufaika*, ou une veste garnie de boutons. L'habit fait avec une étoffe de laine grosse, *zipoun*, est si large, qu'un côté croise sur l'autre; il a de petits boutons, des manches étroites et un collet. L'habit, *kaftan*, est plissé sur les hanches, et descend jusqu'aux gras de jambe; il est lié avec une ceinture, *kouchak*, qui serre

deux fois le tour du corps. A la ceinture, pend ordinairement une longue lame de couteau, dans une gaine. Ils portent un bonnet de fourrure plat, avec un petit bord, qui ressemble beaucoup au bonnet des houlans; et en quelques endroits, un bonnet en forme de sac d'un empan de profondeur. Ils mettent leur mouchoir dans la forme. Ils se servent en été d'un chapeau rabattu à la hollandaise, à haute forme, orné d'un ruban étroit de couleur tranchante. La matière des habits varie selon les rangs et les circonstances. Les riches portent des habits de beau drap, quelquefois bordés de galons d'or, ou de petits boutons d'argent. Le peuple s'habille, en hiver, d'étoffes de laines domestiques, et de toile en été. Un Russe, bien habillé, a très-bonne grace. En hiver, le peuple porte des peaux de moutons. Les personnes de la haute classe ont des fourrures de grand prix.

Le clergé est toujours habillé comme lorsqu'il officie. Ce vêtement tient du goût oriental; mais les habits d'autel sont de différentes couleurs, souvent de brocards très-riches. Les moines sont toujours habillés en noir, et sont aussi distingués par

des bonnets de carton fort élevés, entourés de crépon.

Les femmes portent des bas ou enveloppes de jambes, et des souliers semblables à ceux des hommes, quelquefois des pantoufles pointues. Celles du bas peuple vont souvent pieds nus, ou simplement avec des pantoufles. Leurs chemises sont blanches; mais en Daourie, les paysannes portent, par-dessus, des chemises de couleur, de soie, de gaze ou de coton. Elles ont un colliêr, et portent des ornemens de fantaisie faits à l'aiguille. L'habit des paysannes, *sarafan*, est fermé autour du cou, et serre le corps jusqu'aux hanches : de-là il descend, sans plis, jusques sur les souliers. Le devant est garni d'un rang serré de petits boutons depuis le haut jusqu'en bas : il est en outre attaché avec une ceinture, à laquelle sont suspendues les clefs. La qualité du sarafan diffère selon les circonstances : de toile gommée, de *kitaïka, kitaïke*, ou nanquin de différente couleur; de soie, souvent bordé, et même entièrement doublé de fourrures. L'habillement des femmes du bas peuple est plus complet en hiver; il est d'étoffe grossière, ou de peaux de moutons

avec des manches. L'habit ordinaire est une robe à corset sans manches, *douchagrek ;* il se porte aussi sur le sarafan sans robe.

Dans l'hiver, elles portent des fourrures faites à la polonaise, avec des manches pointues. La plus belle pièce de l'habillement des femmes étant un présent de leurs maris lors de leur mariage, celles du peuple se parent avec leurs pelisses, même en été, lorsqu'elles vont à l'église, et font des visites. Elles se parent avec des colliers de corail, de perles ; des chaînes d'or, des pendans d'oreilles de pierres précieuses ; et elles s'ornent les doigts et les poignets de bagues et de bracelets.

La coiffure varie de différentes manières. Les filles ont généralement leurs cheveux plus découverts que les femmes : les premières en font trois tresses, avec des rubans, et attachent des perles à leurs extrémités. Dans les gouvernemens de Tver, Novogorod, &c. elles portent une bande en travers du front, garnie de perles et de grains de différentes couleurs, qui ressemble à une tiare ou à une couronne ouverte. La coiffure des femmes et des filles de Voronèje et des environs, est composée de

bandes et de tresses qui prennent juste à la tête. Près de l'Okka, de Mouron, et dans le pays voisin, les bonnets ont la forme d'un croissant qui s'élève perpendiculairement. Dans les gouvernemens de Moskou, d'Iarostaf, Kalouga, et dans les parties environnantes, les filles portent une coiffure ferme, abattue par-devant, semblable au chapeau d'un jockey; et elles sont ornées de tresses, de perles et de pierres de différentes couleurs. Elles attachent par-dessus un voile, à la manière des femmes tatares, qu'elles jettent ordinairement en arrière. Le voile est généralement de soie, attaché avec un cordon d'or ou d'argent. Dans leur parure ordinaire, elles lient le voile sur leurs cheveux sans aucun bonnet. Dans la Russie occidentale, la coiffure d'usage est un filet, avec des tresses, des perles et des pierres. Plusieurs portent des bonnets, avec un bord ferme, large d'un ou deux pouces, semblable à un petit écran, ou à un chapeau rabattu. Les personnes de conséquence dans les villes tournent des pièces de soie autour de leurs têtes, de manière à laisser pendre au-dessous leurs cheveux bouclés. Cette espèce de coiffure ressemble beaucoup à un

turban élevé. L'ajustement d'une femme est très-cher et fort beau.

Le fard, *roumiana*, est aussi nécessaire dans l'habillement d'une dame russe que le linge. Les jeunes dames de qualité les plus fraîches et les plus vermeilles emploient le rouge et le blanc : comme cet usage est préjudiciable à la beauté, les dames plus âgées, qui ne veulent pas paroître hideuses, sont obligées de continuer à s'en servir. Le fard blanc est fait de marcassite pulvérisée ; plus communément de blanc de plomb, *biélila*. Le rouge des boutiques paroît être composé de lacque de Florence et de talc, avec de la poudre de marcassite : elles portent aussi beaucoup de gaze rouge. Les belles villageoises ramassent des racines d'orcanette jaune, *onosma echioides*, Linn., ou de gremil des champs, *lithospernum arvense*, Linn., qu'elles font sécher, et s'en rougissent les joues, après les avoir humectées avec de la salive : ou bien elles extraient la couleur de l'écorce de ces racines, en la faisant bouillir dans de l'eau avec de l'alun. Plusieurs se rougissent les joues avec l'éponge de rivière, *badiaga*, *spongia fluviatilis*, en se frottant jusqu'à ce que la peau

soit assez animée pour appercevoir le sang. Nous allons prendre respectueusement congé de la toilette des dames, sans oser pénétrer plus avant dans ses mystères.

Les Russes sont très-endurcis par le climat, l'éducation et leur manière de vivre. Leurs usages se rapprochent plus des Asiatiques que des Européens, à l'exception de la mollesse. Ils dorment sur le plancher, sur des bancs durs, ou des tablettes de bois placées à cet effet. En été, ils couchent tranquillement en plein air sur la terre, dans les champs, ou dans la cour de la maison; et en hiver, au-dessus de leurs fours, sans lits. Ils ont une simple peau, quelquefois un oreiller, et souvent ils s'en passent ; ils n'ont alors qu'une mince couverture, ou leurs habits. Après avoir achevé leurs prières du soir, accompagnées de prosternations et de signes de croix devant les images des saints, ils se couchent de bonne heure et se lèvent de bon matin. Ils prennent le bain, réitèrent leurs prières, et vont avec joie à leurs travaux. L'usage de se coucher tard, celui des lits de plumes, et plusieurs autres objets de luxe, se sont introduits depuis long-temps dans les maisons des grands et

des riches, même à une grande distance des principales villes.

Lorsque deux personnes de connoissance se rencontrent, elles se saluent, en disant: *Zdravstvoni*, Dieu vous garde; ou quelquefois *Zdorovoui*, portez-vous bien : on se prend ensuite les mains, la tête, et l'on s'embrasse. Cette manière de se saluer est fort usitée par les deux sexes. Les gens même du plus bas étage se traitent avec beaucoup de civilité. Les inférieurs embrassent les supérieurs sur la poitrine; ils baisent les bords des vêtemens des personnes d'un rang beaucoup élevé; ils se prosternent et frappent leur front contre les souliers des grands. Lorsqu'ils sollicitent, ils prennent un ton de voix, et font des gestes, comme s'ils demandoient pardon ou miséricorde. Il est indécent de parler haut en la présence d'un supérieur; si quelqu'un le fait par mégarde, tous les assistans l'en reprennent, en disant : Ne criez pas, *nékritchi*. Quand un Russe veut faire honneur à ses hôtes, il fait paroître sa femme et ses filles bien parées. Elles embrassent les convives, *gosts*, et les servent pendant le repas. Ils semblent se disputer à l'envi le

plaisir de l'hospitalité, qu'ils exercent avec profusion. Les vieillards sont universellement honorés. Lorsque la compagnie se sépare, ils disent en se quittant : *Prochaï*, adieu! Ils ne manquent jamais de s'embrasser. A la moindre interruption ou changement d'occupation, lorsqu'ils veulent manger, boire, ou éternuer, à un tressaillement subit, à la vue d'une place particulière, d'une église, &c. ils font le signe de la croix, et s'inclinent plusieurs fois en disant avec un profond soupir : *Gospodi, pomiloui;* Seigneur, ayez pitié de moi!

Ils font ordinairement deux repas par jour ; sur les neuf heures du matin, et après midi à trois heures. La famille se réunit pour manger; et quand elle est nombreuse, les hommes mangent les premiers, et les femmes ensuite. Ils restent peu à table, et sont gais et joyeux. Le linge de table, les plats et les vases, sont tenus avec une grande propreté, même chez le bas peuple. S'ils ont quelques étrangers à table avec eux, on boit beaucoup. Il n'est pas indécent de s'enivrer; et même parmi les gens de condition, si une dame est un peu ivre, ce n'est point un motif de reproches.

Ils ne se querellent jamais, et ne disent aucunes injures dans ces parties ; ils sont doux, honnêtes et gais. Ils louent les absens, se glorifient de leur amitié. Ceux qui ne peuvent pas se soutenir, trouvent dans ceux qui en sont capables des personnes prêtes à les assister. Les marchands ou autres voyageurs, prennent leurs repas avec quelques formalités remarquables. Dans les villes et les grands villages où l'on s'arrête, des femmes se tiennent dans la rue près d'une auberge, ayant sur une table de la viande bouillie et rôtie, du poisson, des *piroghi* ou petits pâtés, de la soupe aux choux, des concombres, du pain et du kvas. On prend ainsi un bon repas debout, et partout à bon marché. Il est toujours accompagné d'un ou de deux verres d'eau-de-vie.

Les jours de fête, *prasniki*, se passent à s'amuser et à folâtrer. Personne ne néglige d'observer le jour de sa naissance et de son baptême, et ceux de sa famille. On commence ce jour en entendant dévotement la messe : la personne dont on célèbre la fête traite le mieux possible ses amis ; ceux-ci, pour lui donner des preuves de leur attention, se présentent chez elle, sans y être

invités. Les pauvres font, à leurs maîtres et patrons, un présent d'un pain, de quelques pommes, ou autre bagatelle de cette espèce, afin d'obtenir, par reconnoissance de leur attention, quelque argent, pour les mettre en état de traiter leurs amis; ce qu'ils exécutent avec fidélité : et le jour se termine par une orgie.

Ils sont si accoutumés, dès leur plus tendre enfance, aux bains chauds et froids, que l'usage leur en est indispensable. Ils prennent ordinairement un bain chaud une fois la semaine; ils ont de fréquentes occasions de les répéter. Ils se baignent après une légère indisposition, un ouvrage pénible, un retour de voyage, &c. Ils prennent le bain très-chaud, en échauffant la chambre avec de grandes pierres rougies au feu, sur lesquelles ils versent de l'eau à différentes fois. Il s'élève une forte vapeur : la chambre est tellement close, que la vapeur ne se perd point. La personne qui prend le bain, s'étend nue sur une des planches de l'échafaud. Plus elle s'élève, plus elle ressent de chaleur. Quand elle a ainsi transpiré quelque temps, il vient ordinairement une femme qui lui lave le corps avec de l'eau

chaude, le nettoye, le bat avec des branches de bouleau qui ont leurs feüilles, l'essuie avec des linges, la laisse reposer et suer tant qu'elle juge à propos.

Les Russes sortant du bain chaud, vont se jeter dans un ruisseau, et en hiver ils se roulent sur la neige sans éprouver la moindre incommodité.

Les Russes jurent et maudissent peu. Par Dieu, *Ié bog*, est leur jurement le plus commun. Ils sont très-obscènes et amphibologiques; ils tiennent des propos outrageans et badins. Ils sont très-flatteurs; par exemple, ils diront à un homme un peu vieux: *Batiouchka*, petit cher père; à un homme plus âgé: *Dédiouchka*, bon grand papa; à une femme âgée: *Matouchka*, bonne mère! expression dont on se sert même en parlant à l'impératrice; à une fille: *Douchinka*, ma petite ame; *Goloubotscha*, ma petite colombe; à un garçon: *Goloubtschik*, mon petit pigeon, &c. petit frère, *Bratelz*, est plus communément employé envers les inférieurs. Ce mot seroit peut-être mieux rendu par bon ami.

Le commerce entre les sexes est plus libre, particulièrement dans la campagne,

que par-tout ailleurs, à raison de l'espace resserré de leurs maisons, de leurs chambres à coucher, de leurs bains, de la simplicité de leurs conversations, et de leurs chansons naïves. La conduite des maris envers leurs femmes, comparée à celle des Européens, est en général dure et austère. Les femmes font les ouvrages pénibles, et sont souvent obligées d'être les paisibles spectatrices des intempérances et de l'inconduite de leurs maris, sans oser se plaindre. Mais elles y sont accoutumées de si bonne heure, que rarement on les entend murmurer, lors même qu'elles éprouvent les traitemens les plus tyranniques. Dans les grandes villes, et parmi les gens de condition, les dames sont dans une position bien différente; et si on ne les calomnie pas, plus d'un mari reçoit, parfois, un coup de pantoufle.

C'est une maxime reçue dans le peuple, que les parens ne doivent jamais dépendre de leurs enfans ; et ils gardent en conséquence l'administration de leur maison jusqu'à la mort. Les loix russes sont plus favorables aux veuves et aux mères que dans les autres pays.

Le contrat de mariage des riches se fait avec la plus grande formalité. La classe commune, ne se proposant que la fin particulière du mariage, entre dans cet état aussi jeune qu'elle le peut. Le ménage n'étant pas coûteux, l'éducation n'entraînant ni peines ni dépenses, les jeunes époux vivent aussi heureux et aussi à leur aise qu'auparavant. Les fiançailles se font avec des cérémonies ecclésiastiques, généralement huit jours avant le mariage, et sont indissolubles. Pendant cet intervalle, l'épouse ne reçoit de visites que de l'époux, et des filles de sa connoissance, qui l'amusent par leur chant. Le dernier soir, les jeunes femmes conduisent l'épouse dans le bain chaud, où elles tressent et attachent ses cheveux, chantant, pendant tout le temps, son bonheur futur.

Le mariage se célèbre dans l'église, devant l'autel où ils s'avancent tous les deux ; on porte devant eux l'image de quelque saint. Pendant la cérémonie, on met une couronne sur la tête de chacun des époux. Le prêtre change leurs anneaux dans les formes requises, leur fait un discours sur leurs devoirs réciproques, leur donne à boire dans la même coupe en signe de leur commu-

nauté de biens, et les renvoie avec sa bénédiction.

Au retour de l'église, le père de l'épouse présente au jeune couple un pain et du sel, en souhaitant que ces objets ne leur manquent jamais; les époux le remercient en se prosternant. Ils s'asseoient alors pour souper; et quand la chemise que l'épouse doit mettre a été visitée, le nouveau couple se couche. Le lendemain, on présente la chemise aux convives; ceux-ci ayant reconnu les marques de virginité, félicitent la mère de l'épouse de cet heureux événement. Il est inutile d'observer que ces marques ne manquent jamais de paroître. Ce jour se passe avec plus de joie que le premier. La jeune femme étant alors dégagée de toute contrainte, peut partager la joie et les plaisirs de la compagnie.

Les divertissemens des Russes, les jours de fêtes, de noces et dans les autres occasions de réjouissance, sont très-variés; ils ont beaucoup de rapport avec les usages des Perses, des Arabes et des Egyptiens. Ils préfèrent la musique vocale à l'instrumentale. Nous trouverions difficilement sur le globe un pays où il y ait plus de gaîté, et un

chant plus uniforme que dans cet Empire. Les Russes chantent tous, depuis les enfans jusqu'aux têtes à cheveux blancs, et en toute occasion, excepté les vieilles femmes; même quand ils exercent les travaux les plus pénibles et les plus fatigans, et ordinairement de toutes leurs forces; les chemins retentissent du chant des voituriers; les rues des villages, des voix agréables des filles; et il y a toujours des concerts dans les *kabaki* ou cabarets; leurs chansons sont de simples récits de faits anciens ou modernes, des sujets d'amour, de la nature, d'histoires de chevalerie, des géants, des héros; souvent elles sont lascives. Leur mélodie uniforme et monotone, est quelquefois agréable. Les petits groupes de filles réunies le soir, lorsqu'elles chantent, *igrichi*, sont très-amusans. Les hommes chantent de toute la plénitude de leur cœur, les exploits des soldats, ou des Kosaks, en temps de guerre, ou mille autres sujets qui peuvent s'accommoder à leur caractère, à leurs propres airs, et à leurs dispositions burlesques et gaies; récitant quelques mots ou quelques lignes de différentes chansons, sur chaque ton, et pendant des heures entières.

Leur musique vocale la plus complète est celle que nous entendons dans leurs églises les jours de dimanche et de fête. L'église n'autorisant point la musique instrumentale pour le service divin, la musique est exécutée par des chantres élevés pour cette place. On les fait venir plus communément de l'Ukraine pour les principales églises; et les amateurs en sont même très-satisfaits. Le fonds est une poésie slave; les notes, *irmélogies*, sont exprimées par des points, selon l'ancien usage en *quatuor*. La musique actuelle du chœur s'exécute plus communément par motets.

L'instrument le plus commun, qui est particulier à la nation, est la corne à bouquin. C'est un cornet d'un à quatre pouces de longueur, fait de bois ou d'écorce d'arbres. Les vigoureux poumons d'un paysan en tirent des sons qui imitent, en quelque sorte, la voix humaine. Le Balalaïka, luth à deux cordes, est d'origine slave. Cet instrument est très-commun parmi les Russes et les Tatars. *Niebuhr* rapporte qu'il est fort usité en Egypte et en Arabie. Le corps de cet instrument est un demi-cercle oblong d'environ un empan de longueur, avec un

manche de quatre empans. On le pince avec les doigts : ses deux cordes sont de fil-de-fer ; l'une rend un son bas et monotone, et on exécute la pièce sur l'autre. Pincé par un homme expert, accompagné d'une bonne voix, il rend des sons assez agréables ; et c'est ce qui engage fréquemment les gens bien élevés à s'en amuser. Le *goudok* est un mauvais violon à trois cordes que l'on joue avec un archet court ; mais les doigts n'en touchent qu'une : il n'est point agréable à tout le monde. Le *doutka* est fait avec deux tuyaux de roseau parallèles ; ils ont chacun trois trous qui diffèrent d'une octave dans leurs notes, de sorte que les oreilles sont frappées comme si l'on jouoit de deux instrumens. On ne peut produire que des tons simples sur cet antique instrument. Le *rilek* est une lyre ordinaire de village ; et le *valinka* est un diminutif de la musette. Le *gousli* est une guitarre propre à l'exécution de toute pièce de musique. Cet instrument est agréable, même sans accompagnement de voix ; il est fort recherché aux tables des nobles, des inspecteurs des mines, et autres personnes riches. Le cornet, *rachok*, est l'instrument favori

des matelots et des bateliers ; ils s'accompagnent ainsi en chantant, lorsqu'ils ne se servent pas de leurs rames pour descendre les rivières, et quand ils n'ont rien de mieux à faire. C'est une espèce de haut-bois fait d'écorce de bouleau, avec six trous pour les doigts, dont l'embouchure ressemble à celle d'une trompette. Les matelots battent en même temps la mesure avec deux petites cloches.

La danse, *dautzavat*, est par-tout un objet d'amusement. Le peuple, qui ne perd point sa souplesse, malgré ses travaux, danse parfaitement, et généralement au son de la voix. La danse russe universelle consiste dans de fréquentes génuflexions pour les hommes, et des pas légers cadencés de la part des femmes. C'est une pantomime très-engageante. La femme tient ses bras croisés sur sa poitrine, fait des signes à l'homme avec ses doigts, lève les épaules, glisse vers lui en baissant la tête, lui jette quelques œillades sans lui donner les mains. Dans une autre danse, l'homme et la femme paroissent se dédaigner, et se regarder réciproquement en passant, avec aversion et fierté; ils affectent un air moqueur quand

ils se tournent le dos : ils tournent autour l'un de l'autre ; et par leurs regards et leurs gestes, ils font paroître une aversion équivoque. La danse de la colombe, *goloubetz*, présente une image de la tendresse des colombes et des amans. Les deux danseurs se tiennent toujours l'un et l'autre. L'homme danse avec beaucoup d'agitation, tandis que la femme s'avance d'un pas léger, et avec des mouvemens délicats. Les danses polies sont très-usitées dans l'Ukraine et dans la plus grande partie de la Russie, dans les assemblées, *vetchérinki*, et les farces, *igristzi*, du soir, très-communes en hiver. Elles consistent dans d'absurdes et ridicules mascarades de jeunes gens. Ils se déguisent quelquefois, mais rarement. Ils représentent des farces grotesques et romanesques, imitent des personnes et des animaux, et se livrent ordinairement à des bouffonneries grossières et licencieuses. Après ces comédies ou mascarades, omises parfois, on s'amuse à chanter, à danser, à jouer ; on mange toujours, et on boit de même.

Ils s'adonnent beaucoup à la gymnastique. Dans les nuits d'un hiver rude, les dames font des parties de traîneaux, dans

lesquelles on chante beaucoup et très-haut. La balançoire et la danse ronde sont les amusemens des jours de fête en été. L'escarpolette est portée à une grande perfection. Cinq ou six personnes sont debout ou assises sur une planche, qui est balancée à une grande hauteur. Au lieu de planches, quelques-uns ont des lions de bois, des cygnes, des ours, des voitures, des chaises, des sofas, &c. Les filles se divertissent en été, en sautant sur une planche dont le milieu repose sur un bloc de bois : sur chaque extrémité de cette planche, se place une fille ; elles s'élèvent alternativement à une hauteur surprenante. La lutte et la boxe, *koulatchnoï boïa*, sont un autre plaisir, mais très-grossièrement exécuté. Ils aiment beaucoup sonner les cloches des églises les jours de fête et de réjouissances publiques, mais ils n'en tirent aucune harmonie : ils excellent à faire frapper le battant avec une extrême vîtesse.

Dans les campagnes, les femmes accouchent généralement dans la chambre du bain ; et les couches sont la plupart heureuses et faciles. Les prêtres donnent ordinairement à l'enfant qu'ils baptisent, le nom

du saint du jour. Tous ceux qui visitent l'accouchée, l'embrassent, et glissent doucement sous son oreiller un présent en argent. Ceux qui dépendent des autres, saisissent cette occasion pour complimenter leurs supérieurs, qui n'acceptent point leurs présens.

La nonchalance de ce peuple, sa manière de vivre, naturellement austère, l'exemption des travaux pénibles, l'usage des bains, mais sur-tout l'atmosphère pure et sereine, propre à la Russie et à la Sibérie, le fait jouir d'une santé constamment bonne, et parvenir généralement à un âge avancé. Les malades ont même rarement recours à la médecine. Il règne peu de maladies en Russie, et on en connoît peu de violentes qui lui soient particulières : il se déclare quelquefois en été une phthisie, nommée *iassoua*, particulièrement dans les contrées qui bordent l'Irtich ; elle attaque également les hommes et les bestiaux. Elle se montre d'abord par un furoncle dans quelques parties du corps ; quoique mortelle, elle n'est pas contagieuse. On a découvert dernièrement un moyen de la guérir ; il consiste à faire une incision dans le furoncle jusqu'à

la chair vive ; on panse alors la plaie avec du tabac et du sel ammoniac. Les goîtres sont communs dans les contrées de la haute Léna. Les jeunes gens qui habitent les endroits où les eaux sont meilleures, n'en sont point atteints. Les habitans des contrées voisines de la mer Caspienne, sont attaqués d'une lèpre horrible, qui consume lentement et est mortelle, appelée la maladie de Krimée, *Krimskaia bolesna;* d'une autre maladie nommée la maladie noire, *Tchornaia nemotch;* mais elles sont peu fréquentes.

Plusieurs de leurs remèdes domestiques exigent une patience extrême et vraiment héroïque. Un mélange d'ail, d'oignons et de poivre d'Espagne, avec de l'eau-de-vie, est un remède universel. Les maladies vénériennes sont très-communes et peu contagieuses. Elles guérissent souvent naturellement par le commerce des femmes, sans avoir recours à aucune préparation. Le grand nombre conserve jusqu'à la mort le souvenir de cet outrage; il y en a même qui payent de leur vie cette insulte. Ils emploient le pied d'alouette vivace, *aconitum lycoctonum*, Linn., et l'ellébore, *vera-*

trum, en poudre sternutatoire. Ils en prennent dans presque tous les accidens, en grandes doses. Le mopa d'armoise, *iadtin*, est souvent brûlé sur le ventre pour les douleurs d'entrailles, et sur les jointures pour les douleurs qu'on y éprouve.

Les Russes pleurent sincèrement et longtemps leurs parens et amis; mais l'horreur qu'ils ont de la mort est si forte, qu'ils traitent leurs corps avec peu de cérémonie. Ils ne mettent sur le corps mort qu'une couverture, le placent dans le cercueil sans le couvrir, se contentent de mettre par-dessus un drap mortuaire. Ils le conduisent à la fosse, accompagnés de prêtres qui chantent des hymnes, portent des croix et des flambeaux. Lorsqu'ils sont arrivés au cimetière, ceux qui ont suivi le mort, prennent congé de lui, par un baiser, lui souhaitent toute sorte de bénédictions; ils ferment ensuite le cercueil, le mettent dans le tombeau et le couvrent de terre. Les nobles et les riches portent l'habit noir; les autres leurs habits de couleur. Le bas peuple enterre ses morts dans leurs habits ordinaires. Ceux qui périssent dans les bateaux sur les rivières, sont déposés, sans autres cérémonies, dans

une fosse creusée, par leurs compagnons, sur le bord de la rivière. De grands repas funèbres, et le deuil ne sont pas ordinaires. On y sert peu de plats, et ordinairement un plat de froment mondé bouilli, à raison du passage de l'évangile de Saint Jean, XII, v. 24, où il est parlé du grain de froment mis en terre pour se reproduire. Les funérailles des seigneurs dans les grandes villes, ressemblent à celles des autres pays.

Le repas anniversaire des morts, *rabitéli sabol*, se fait au nouvel an. Ce jour-là, chacun visite le tombeau de ses parens, y dépose des vivres, et entend la messe. Les vivres sont pour les prêtres. Les scélérats qui ont terminé leur vie par le supplice, tous ceux morts sans sacremens, étoient autrefois laissés sans sépulture dans une cabane disposée à cet effet, appelée la maison de Dieu, *Bogdoï Dom*; le jeudi avant la Pentecôte, *Sedinik*, ils étoient enterrés par le clergé, qui disoit des messes pour le repos de leurs ames, auxquelles assistoient les habitans du lieu. On a aujourd'hui plus d'indulgence pour ces pauvres malheureux.

L'ancienne religion grecque orthodoxe, à laquelle toute la nation est attachée, est

universellement reconnue dans sa doctrine et sa discipline. Nous ne parlerons que du culte extérieur. Les églises et les vêtemens sacerdotaux sont très-magnifiques. Le peuple est généralement très-exact observateur de la forme extérieure du culte; c'est-à-dire, pour entendre la messe, observer les jeûnes (qui emportent le tiers de l'année), accomplir les devoirs religieux domestiques du matin et du soir, aller à confesse, recevoir les sacremens, &c. C'est une œuvre méritoire que de bâtir des églises; aussi existe-t-il dans les plus petites villes un grand nombre de ces édifices, dont quelques-uns sont assez beaux. Les grands froids obligent de chauffer les églises en hiver; c'est pour cette raison que beaucoup de cimetières ont deux églises, une pour l'hiver, et l'autre pour l'été. D'autres ont deux étages destinés aux mêmes usages. Le clergé est très-respecté; il est très-tolérant pour les autres professions de foi. Les titres de métropolitains et d'archevêques ne sont point attachés aux siéges; ils ne sont plus que des distinctions purement personnelles, conférées par le souverain. Ceux à qui on les confère n'ont aucun pouvoir additionnel,

ils obtiennent à peine quelque préséance. Lorsqu'un Russe rencontre un prêtre, il lui baise la main; et le prêtre lui donne sa bénédiction, en faisant un signe de croix. Cet usage cependant n'est presque plus usité que dans la campagne.

Chacun passe la semaine de la Passion dans un grand extérieur de solennité, observant plusieurs cérémonies de dévotion auxquelles il est invité par le son triste et lugubre des cloches des églises. Mais la semaine de Pâques se passe comme dans les autres pays, en divertissemens, en ivrogneries et débauches. C'est une coutume universelle dans l'Empire de se donner réciproquement, le jour de Pâques, un œuf en présent. On s'embrasse en disant : *Khristos voskrest*, le Christ est ressuscité; l'autre répond : *Voïstinnou voskrest*, il est ressuscité véritablement.

Les Russes sont aussi superstitieux que leurs voisins. Plusieurs parmi eux, ainsi qu'en Angleterre, croient aux esprits, aux apparitions et aux spectres, et n'aiment pas habiter les maisons où sont morts leurs proches parens. Beaucoup de maisons sont ainsi abandonnées, tombent en ruine, ou

passent à très-bon marché dans des mains étrangères. On a la même répugnance pour une maison dont le propriétaire est ruiné, ou a éprouvé quelqu'autre malheur; elle ne trouve pas facilement un acheteur, parce qu'elle a rejeté son maître. Le jeudi avant la Pentecôte, les filles célèbrent la fête de la déesse slave *Lada*, et de son fils *Dida*, par des chants, des danses, et en ornant de guirlandes de rubans, un jeune bouleau; elles le jettent ensuite avec beaucoup de pompe dans la rivière, pour savoir, par les figures que forment les rubans dans le courant, quel sera celui qu'elles épouseront, et le sort de leur mariage. Le 5 janvier, elles vont la nuit dans une rue détournée ou dans une cave; c'est ce qu'on appelle aller entendre, *slouchaïon*; elles croyent connoître leurs destinées par les sons qu'elles entendent. Les sages-femmes célèbrent le lendemain de Noël, parce que la sage-femme de la Vierge Marie a eu une grande part à la rédemption du monde. Dans la Pernie et d'autres endroits, elles croyent que quelques sorciers peuvent, par leurs enchantemens, priver le beau sexe du droit d'avoir des enfans, *sportchini*; mais que d'autres

peuvent le leur conserver. C'est pourquoi les nouvelles mariées consultent toujours les derniers. Les femmes étant quelquefois méprisées par leurs maris à ce sujet, les amans trouvent leurs avantages dans cette extravagance. Nous ne finirions pas cet article, si nous rapportions toutes les idées superstitieuses de cette nature. Leurs *Domovoïs* ou *Domovié-Douki*, esprits follets, sont nos fées; et leurs *Vodovoïs*, nos naïades ou devins des courans. — Mais continuons notre tableau historique.

Nous nous sommes occupés jusqu'ici de l'empire de Russie, sans parler des Etats particuliers formés par les différens partages. Les Rufsses et les petits Russes (malgré leur réunion en une même nation, et quoique soumis à la même constitution politique, après la destruction du grand-duché de Kief), diffèrent beaucoup entr'eux quoique descendans de deux branches de la, même nation slave, ils divisèrent l'Etat de Kief de celui de Novogorod slave. Cette séparation ayant duré plus de trois siècles, les Russes et les petits Russes, quoique réunis, et sous la même institution politique, ont conservé la même différence de langage,

mœurs et constitution qui existoient lorsque les deux Etats étoient divisés. Les deux nations sont toujours désignées par différens noms : les descendans de la colonie de Novogorod sont appelés les Grands-Russes, et ceux du duché de Kief les Petits-Russes. Les premiers composent la nation principale (1), et habitent, en plus grande partie, les anciennes provinces russes, quoiqu'ils se soient répandus dans tous les pays conquis. La demeure des Petits-Russes est l'Ukraine, ou les gouvernemens actuels de Kief, de Tschernigof, Novogorod-Séverskoï, Koursk, Orel, Tambof, &c. On les

(1) Les Grands-Russes peuvent être considérés comme la nation principale ; 1°. parce que l'Etat de Kief, aussi-tôt après son origine, fut soumis à l'Etat de Novogorod. 2°. Parce que le premier, pendant sa séparation, fut soumis à un souverain étranger, tandis que la Grande-Russie conserva en partie son indépendance : celle-ci, d'ailleurs, eut toujours une succession non interrompue de princes légitimes, quoique soumise aux Tatars. 3°. Parce qu'à sa réunion, l'Etat de Kief fut incorporé à la Russie, et soumis à ses souverains. 4°. Parce que les Grands-Russes sont beaucoup plus nombreux, et que leur dialecte est devenu le dialecte privilégié.

appelle aussi Kozaks, quoique, dans ces temps modernes, eux seuls forment une classe particulière de la nation, et que leur constitution soit maintenant presqu'entièrement détruite.

Il y a d'autres branches de Kozaks, que les Petits-Russes. Ces tribus, malgré leur origine commune avec les Russes, diffèrent des Russes proprement dits, tant par leur mélange avec d'autres nations, que par leur constitution. Il est nécessaire de remarquer les particularités essentielles de leur origine.

Dans la signification la plus étendue, on entend par Kozaks, des branches originaires russes séparées, qui s'établirent dans les parties méridionales de la Russie moderne, et se formèrent un gouvernement militaire. Le nom de Kozak est probablement tatar, et signifie guerrier armé. Il est passé vraisemblablement des Tatars aux Kozaks Russes, lorsque ceux-ci, après la destruction de la souveraineté des Tatars, s'établirent à leur place, et adoptèrent le même genre de vie (1).

---

(1) L'empereur Constantin Porphyrogénète fait

Les Kozaks, à raison de leur constitution fédérale, militaire et civile, forment une partie et une classe distincte de la nation. Cette constitution leur fut accordée après l'anéantissement de l'empire des Tatars, lorsque le gouvernement les chargea de la garde des nouvelles frontières, et leur alloua certains districts dans le pays pour fournir à leur entretien. Ils tirent leur nom des Kozaks Tatars, qui étoient une troupe de révoltés. Maintenant ils forment les troupes irrégulières, qui sont composées de bandes

mention, dès le commencement du neuvième siècle, d'un pays de *Kasachia*, situé entre le Pont-Euxin, la mer Caspienne et le pied des monts Caucases. Les annales russes disent que le prince russe Mtislaf, fils de Vladimir-le-Grand, qui régnoit à Tmontarakan, fit, en 1021, la guerre à une nation appelée Kozaghi. Ces deux peuples paroissent être le même, et d'origine tatare. Ils prirent probablement leur nom, de leur manière de vivre, ainsi que les Kirghis-Kaïsaki tiennent le leur, de leur manière aisée de faire la guerre. Les annales russes parlent souvent des Tatars-Kosaks, particulièrement sous le règne d'Ivan I, époque de l'existence des Ordinskoï (de la grande *Orda* ou Horde, principale habitation des Tatars sur le Volga) et des Azofskoï-Kozaks. Ces deux branches peuvent être regardées comme les derniers restes de la souve-

ou régimens différens, distincts et considérables.

La constitution intérieure de plusieurs branches de Kozaks est tout-à-la-fois militaire et démocratique, quoique entièrement soumis à l'empire de Russie, dont ils sont sujets dans le sens le plus strict; les Petits-Russes ont un établissement militaire plus régulier. Les Kozaks n'ont point de noblesse, par conséquent point de vassaux. Ils sont tous frères, et peuvent réciproquement commander et obéir, sans qu'il en résulte aucun reproche ou aucune conséquence ultérieure. Ils choisissent leurs su-

raineté des Tatars en Russie. Elles ont même été exterminées l'une et l'autre par les Russes, et se sont elles-mêmes dispersées, et unies à d'autres nations tatares. Les Don-Kozaks vinrent dans leur pays. Ce peuple, malgré la liaison et l'analogie apparente de sa manière de vivre, de son régime politique, des traits du visage, est cependant un vrai peuple russe. Sa religion et son langage le prouvent invinciblement. — *Sammlung. Russ. Gesch. Recueils historiques sur la Russie*, tome IV, comparés avec les *Mélanges du Nord par Hupel*, pag. 24, 25. — *Annales de la Petite-Russie, par Schérer.* — *Description de toutes les Nations de l'Empire de Russie, par Géorgi.*

périeurs dans leur corps (ces chefs redeviennent simples Kozaks), et en élisent d'autres à leur place. Le commandant en chef est seul nommé par le gouvernement, et il ne peut être déposé sans son approbation. Tous les commandans reçoivent des appointemens de la couronne; mais les simples Kozaks ne sont soldés que lorsqu'ils font le service. Ils sont toujours obligés de s'habiller à leurs dépens (excepté les Kozaks de Sibérie), de s'armer et de se monter, et d'être par conséquent toujours prêts à marcher. Chaque Kozak reçoit la paye et la munition d'un soldat, douze roubles par an, lorsqu'il sert. Les appointemens des officiers sont en proportion. Ils enrôlent leurs jeunes gens pour le service à l'âge de dix-huit ans, et les en déchargent à l'âge de cinquante.

Les officiers civils s'appellent dans les villages, les anciens, *Starchini.* Les commandans des villes et des districts sont appelés *Attamans,* et par corruption *Hetmans.* Dans l'ordre militaire, ils ont des officiers subalternes par dix et par quinze hommes, *Déciatniki, Piati-Déciatniki;* des capitaines sur cent, *Sotniki;* des ensei-

gnes, *Chorounchi;* des écrivains, *Pissari;* des adjudans, *Iessaouli;* chaque régiment, *Polk,* selon l'étendue de son district, est de 1000 à 3000 hommes : il a un officier général, *Voïskovoï-Attaman;* mais toute la division ou classe de Kozaks est sous le commandement d'un généralissime, *Glavnoï-Attaman.*

Tous les officiers qui sont sous l'Attaman, n'ont pas de rang, et peuvent être sous les ordres des subalternes de l'armée. Cependant, dans les deux dernières guerres contre les Turcs, tous les officiers de quelques régimens, et d'autres qui se distinguèrent par leur bravoure et leur conduite, obtinrent le rang d'officiers dans les troupes réglées. Depuis ce temps, ils ont plusieurs Attamans, et d'autres qui sont officiers de l'état-major russe. L'obéissance des Kozaks envers leurs supérieurs, sur-tout quand ils sont chez eux, se réduit à bien peu de chose. Ils ont bien plus d'égards à la fortune et à la confiance dans leurs commandans, qu'au poste qu'ils occupent. Les officiers peuvent punir les petites fautes par des amendes pécuniaires au profit du régiment, par la honte et par le fouet.

Les Kozaks sont exempts de la capitation; ils jouissent encore de plusieurs autres priviléges, dans leurs districts respectifs, tels que la liberté de pêcher, de chasser, de tirer leur sel des lacs, de distiller l'eau-de-vie, &c. sans payer aucune imposition. Ces priviléges soutiennent leurs familles quand ils sont en campagne, et enrichissent les Kozaks industrieux pendant la paix.

Chaque Kozak est obligé d'avoir deux chevaux pour faire son service; il s'habille aussi à ses frais, comme les Polonais ou les Orientaux; mais il est libre de choisir la qualité et les couleurs de ses vêtemens. C'est pourquoi ils présentent beaucoup de bigarrure les jours de revue. Leurs armes consistent dans une lance qui a une pointe de fer d'environ un empan de long, avec un manche de trois verges et demie de haut; un sabre, un fusil, des carabines ou pistolets; ou bien, un arc et des flèches.

Tous les Kozaks portent des lances. Lorsqu'ils sont à cheval, ils les soutiennent sur leurs étriers au moyen d'une courroie, et les appuient sur leurs bras ou le pommeau de la selle. Ils sont maîtres du choix de leurs armes. Plusieurs n'ont point de sabres,

d'autres manquent d'armes à feu. Ceux qui en ont, portent la boîte à cartouches sur l'épaule. Le carquois est aussi porté sur l'épaule par ceux qui sont armés d'un arc. La lance est généralement décorée d'un petit étendard, placé immédiatement au-dessous de la pointe de fer; elle ressemble à celle des Houlans. Leur fouet, *kantchou*, est de bandes de cuir tressées, il est long d'une aune, gros comme le pouce, et attaché à un bâton court. On peut le mettre au nombre de leurs armes, parce qu'ils s'en servent aussi contre les ennemis qui n'ont point d'armes, et leur font avec, des impressions très-sensibles. Leurs selles sont de simples panneaux de bois, sous lesquels ils ont une peau pour garantir leurs chevaux, et par-dessus un coussin de cuir. Les Kozaks sont toujours de très-bons cavaliers; et leurs chevaux, qui paroissent mauvais, sont bien dressés, et exécutent des choses surprenantes. Chaque polk, ou régiment, a deux étendards de soie, ou même plus, taillés en forme de pyramide, sur lesquels on a peint les figures de quelques saints, et des armes, &c. Ils n'ont point de tambours ni de musique militaire.

Les Kozaks, très-prompts dans leurs expéditions, n'ont point d'artillerie, de tentes, de bagages, de fourrages, ni beaucoup de chariots. Une peau leur sert de tente, de manteau et de lit : les provisions sont portées par le second cheval. Ils s'emparent de tout ce qui peut convenir à la nourriture de leurs chevaux. Ils n'aiment pas à se battre contre des troupes réglées ; mais ils tombent avec une grande impétuosité sur celles qui sont moins bien disciplinées. Ils font des merveilles, lorsqu'ils attaquent des bagages, des magasins, lèvent des contributions, et autres expéditions semblables. Dans la dernière guerre contre les Turcs, quelques polks se conduisirent si bien, qu'à leur retour ils furent revêtus d'uniformes, et leurs officiers furent élevés en grades avec le droit de porter l'épée. L'impératrice décora plusieurs officiers, des ordres militaires, et quelques Kozaks, de médailles d'or, pour leur témoigner sa satisfaction.

Conformément à leur première destination, ils sont toujours employés à garder les lignes ou frontières. Une partie de ceux employés à ce service, habite dans les forts et stanitza; et l'autre campe en été dans

les steppes, sous des tentes, ou est barraqué dans des huttes de broussailles ou de terre.

Les Kozaks sont divisés par leur origine, et par leur constitution actuelle, en deux branches principales; les Kozaks de la petite Russie, et les Kozaks du Don. Les régimens slobodiens dans le gouvernement de Karkof, et les Zaporaggi sont issus des premiers. Les Kosaks du Volga, les Kozaks-Grébenski, d'Orenbourg, de l'Oural, de Sibérie, et plusieurs autres branches, sortent des Kozaks du Don.

Kief étant devenue la capitale de la nation russe, lorsque Oleg s'y rendit de Novogorod, elle le fut jusqu'en 1157, époque où le grand-duc André Iouriévitch-Bogoloubskoï choisit Vladimir pour sa résidence. Kief conserva ses princes particuliers jusqu'en 1240. Les Tatars firent alors la conquête de cette principauté, et ravagèrent la Russie. Le règne des Tatars dura quatre-vingts ans. Le grand-duché conserva toujours ses princes naturels; mais ils furent soumis aux ordres arbitraires des Tatars, et forcés de partager leur autorité avec les vice-rois tatars. Kief, qui conserva ainsi en quelque

sorte une constitution indépendante, passa en 1320 sous la domination de Guédimin, prince de Lithuanie, qui battit le dernier grand-duc Stanislas, mit un vice-roi à sa place, et traita ce malheureux pays en conquérant.

Nous pouvons probablement fixer à cette époque l'origine des Kozaks-Malo-Russes, ou Kozaks de la petite Russie. On peut supposer raisonnablement qu'une souveraineté étrangère, qui gouvernoit avec une sévérité extraordinaire, a donné naissance à cette république militaire. Une multitude de fugitifs se rassembla dans les basses contrées du Dnèpr, et y forma aussitôt un petit Etat. Les premières incursions, et les querelles perpétuelles de leurs voisins, les Polonois, les Lithuaniens et les Tatars, les obligea à adopter une forme de gouvernement militaire. Leur nombre s'étoit considérablement accru, lorsque Kief fut ravagé de nouveau par les Tatars en 1415. Enfin le grand-duché fut réuni avec la Lithuanie à la république de Pologne. Les habitans éprouvant encore des traitement plus durs et plus oppressifs des rois de Pologne, plusieurs d'entre eux émigrèrent une seconde fois, for-

mèrent la nouvelle colonie, qui prit alors le nom de petite Russie, pour se distinguer du grand empire de Russie. Ils se répandirent insensiblement vers le Bog et le Dnèstr, et prirent possession du pays situé entre ces fleuves et le Dnèpr. Les Kozaks y bâtirent des villages et des villes, et y habitèrent l'hiver avec leurs familles. Tous les Kozaks parcouroient les steppes pendant l'été, et, ainsi que les chevaliers de Saint-Jean, ils étoient perpétuellement engagés dans de petites guerres avec les Turcs et les Tatars (1). Ils formèrent ainsi une barrière pour le royaume de Pologne contre les incursions de ses ennemis. La Pologne, loin de s'opposer à la naissance et aux progrès de ce nouvel Etat libre, favorisa son établissement de différentes manières. Le roi Sigismond céda à perpétuité aux Kozaks, en 1540, les pays situés au-dessus des cataractes du Dnèpr. Etienne Battori les mit sur un pied militaire régulier, leur donna un *hetman*, ou

(1) Ainsi, vers la fin du sixième siècle, les Kozaks soumirent une partie de la Krimée, prirent Trébizonde, et firent des incursions militaires jusqu'à Constantinople.

commandant-général, et leur accorda aussi des districts considérables (1). Ses successeurs s'écartèrent de ces prudentes mesures; ils défendirent aux Kozaks de faire la guerre aux Turcs, sans considérer qu'ils détruisoient ainsi le système politique de cet Etat guerrier. Les Polonais entrèrent de force dans leur pays, et s'emparèrent des principales charges: le clergé grec enfin fut forcé de renoncer au patriarche de Constantinople, et de reconnoître la suprématie du pape.

Des oppressions continuelles enfantèrent enfin une longue guerre suivie de différens

(1) Le prince Bogdanko Boschinski, sixième hetman, reçut en don la ville de Térektimirof, qui devint la capitale des Kozaks, titre qui jusques-là avoit appartenu à Tcherkask. Les Kozaks obtinrent la permission d'habiter tout le pays depuis Kief jusqu'à Térektimirof, et sur le côté oriental du Dnèpr. Leurs premières possessions furent agrandies par une étendue de pays de cent vingt milles. Ainsi, Etienne eut la prudence, par cet acte de politique, de soumettre, jusqu'à un certain point, les Kozaks. Ses successeurs tirèrent des avantages de cette dépendance, jusqu'à ce qu'enfin les relations des deux Etats, provenant de la protection d'un côté, et de la reconnoissance de l'autre, dégénérèrent en oppression et en rebellion.

succès. Elle se termina de la part des Kozaks, en rejetant la suprématie de la Pologne, et en se soumettant de plein gré et formellement au Tzar de Russie.

Cette soumission eut lieu en 1654, sous l'hetman Bogdan-Kmelnitzki. Son exemple fut bientôt suivi par les villes et les habitans de la rive orientale du Dnèpr, et par Kief. C'est ainsi que la petite Russie et le principal territoire ancien de la nation slave-russe furent enfin réunis à la monarchie russe, après une séparation de trois cent trente-quatre ans.

L'histoire de ce pays, depuis cette époque, fait partie de l'histoire de l'empire de Russie. Le nom de petite Russie subsiste toujours, il est vrai; mais la forme de son gouvernement, les établissemens Kozaks, et la nation elle-même ont subi de grands changemens. On n'apperçoit plus aujourd'hui que quelques vestiges de sa première forme.

Les Malo-Russes diffèrent, dans leurs mœurs et leur manière de vivre, des autres nations; c'est pourquoi on les a considérés comme un peuple particulier.

Leur pays jouit de tous les avantages fa-

vorables à une nombreuse population ; un climat doux, des plaines labourables, en partie sabloneuses, mais ordinairement fertiles ; peu de montagnes, des eaux qui abondent en poissons, et une suffisante quantité de forêts.

Les Malo-Russes furent subjugués par les Tatars en 1240. Les Lithuaniens les conquirent sur eux en 1320. Ils se formèrent en Kozaks probablement à cette époque. Ils furent soumis par les Polonais, en 1471. Alors ils demeuroient tous au-delà des cataractes du Duèpr ; c'est pourquoi on les appeloit *Zaporòghi*. Ce nom fut ensuite exclusivement donné à un corps de Kozaks. Après une très-longue guerre contre les Polonais, ils se soumirent au tzar Alexis Mikaïlovitch en 1654, et, depuis, ils ont toujours vécu sous la domination russe.

Leur communication avec les Polonais leur donne un mélange de polonais et de russe dans leurs traits, et leur maintien, dans les mœurs et dans les usages. Leur langage est un dialecte polonais. Ils ont perdu leur caractère original. Ils sont dissimulés, industrieux, actifs, tendres, ivrognes et joyeux.

La nation est distribué en noblesse, milice, bourgeois et paysans. La noblesse descend en partie des guerriers renommés par leurs exploits, mais plus ordinairement de la noblesse polonaise et d'autres pays, qui demeuroient parmi eux. Ils peuvent posséder des terres et des vassaux, ne payent point de taxes personnelles, et peuvent entrer au service.

La classe militaire est la principale. Sous le règne d'Etienne Battori, roi de Pologne, le pays fut divisé, non par provinces, mais par régimens. Ce sont maintenant ceux de Kief, Starodoub, Tehermigof, Néjin, Prilouki, Gaditch, Poltava, Loubni, Piréialslavl et Mirgorod. Chaque régiment a sa ville capitale de même nom, des villes de district, et de nombreux villages pour les Kozaks et les paysans.

Les régimens, *Poski,* ont autant de Kozaks, qu'il y a de cabanes sur les limites du gouvernement. Il y a par conséquent une grande inégalité dans le nombre des compagnies et celui des hommes. Les officiers s'arment et s'équipent à leur dépens. L'administration des régimens est généralement celle des Kozaks.

Etienne Battori les avoit tous soumis aux ordres d'un hetman, ou chef. Mais plusieurs de ces chefs ont tellement abusé de leur pouvoir, que le hetmanat a été plusieurs fois supprimé, et rétabli comme un titre de dignité.

Les Kozaks tiennent absolument leurs maisons et leurs dépendances en franc-aleu; ils sont les maîtres de choisir les emplois et le genre de commerce qui leur plaît.

Les Malo-Russes militaires ont leur jurisprudence, &c., leur chancellerie de guerre, dont l'hetman étoit le président. Jusqu'au règne de Mazeppa, il étoit presque arbitraire dans ses décrets. Une partie des troupes est toujours appelée la garde de l'hetman. Les marques distinctives de l'hetman étoient le gros bâton, l'étendart national, la queue de cheval, les timbales et le cachet de la nation. Pour satisfaire aux dépenses publiques, les Kozaks lèvent des impôts sur les grains, et ont établi des péages sur les ponts et les foires.

Lorsque les Malo-Russes se soumirent aux Russes, ils étoient 40 mille hommes armés; leur nombre s'accrut bientôt jusqu'à 60 mille. Ils sont aujourd'hui beaucoup plus nombreux, mais un grand nombre n'est en-

registré que comme Kozaks de réserve. Depuis peu, une partie des Kozaks, sur-tout ceux qui habitent l'Ukraine, et les slobodes, ont été mis sur le pied de hussards, et formés en cavalerie légère régulière. Ils conservent leurs propriétés foncières, sont toujours de service, et reçoivent la paye; ils portent l'habit uniforme et les armes des hussards, et leurs officiers ont rang dans l'armée. Ces Kozaks forment un corps de 50 mille hommes, qui consistent en dix régimens, les Serviens, les Moldaviens, les Macédoniens, &c.

Les Malo-Russes, paysans propriétaires dans les villes habitées par les régimens, &c. sont libres, ont des magistrats, des voiévodes de leur propre choix, et peuvent entreprendre toute espèce de commerce civil; ils sont sous le gouvernement général de la chancellerie des Malo-Russes.

Les paysans, *Cospoliti* ou *Poddamié*, vivent dans des villages qui avoisinent ceux des Kozaks, et appartiennent à la couronne ou à la noblesse : ils sont gouvernés selon les loix, et non à volonté. Ils sont exempts du service militaire; mais ils payent la capitation. Leur nombre est trois fois plus

considérable que celui des Kozaks et des bourgeois.

Les maisons des Kozaks, des bourgeois et des paysans, sont dans le goût étranger. Elles sont mieux distribuées, et leurs murs sont de terre: lorsque le bois est rare, elles sont presque entièrement construites de mortier. Elles ont plusieurs appartemens, toujours des cheminées, et sont revêtues de plâtre en dehors. Leurs ameublemens tiennent aussi du goût étranger, et sont mieux finis. Plusieurs des principaux Kozaks et des étrangers ont adopté la manière de vivre et de se loger des Polonais et des Allemands.

Les villes vendent les productions du pays, qui consistent en bled, bêtes à cornes, chanvre, laine, tabac, salpêtre, &c. Elles commercent avec Saint-Pétersbourg, Riga, Breslau, la Pologne, la Krimée, et autres lieux; et elles fournissent de l'eau-de-vie aux autres villes russes. Elles ont les ouvriers nécessaires; mais on n'y a point encore établi de manufactures.

L'agriculture et l'éducation des bestiaux font les principales occupations des Malo-Russes. Ils recueillent beaucoup plus de

bled, qu'ils ne peuvent en consommer. Ils exportent une partie du surplus, et distillent une prodigieuse quantité d'eau-de-vie avec le reste. Dans les environs de Kief et de Poltava, ils ont commencé, depuis peu, à cultiver avec succès les vers à soie et la vigne. Dans quelques districts, ils réussissent beaucoup mieux à engraisser des bestiaux, qu'à cultiver le bled. Les diverses espèces de bétail ressemblent à celles de la Pologne. Les moutons sont de l'espèce commune, et donnent de bonne laine; mais leur éducation exigera toujours une grande amélioration. Ils s'entendent mieux à élever les bêtes à cornes que les chevaux. Ils se servent des premiers pour le trait. Comme les bêtes à cornes deviennent toujours grasses en automne, ils peuvent en envoyer de grands troupeaux aux boucheries de Breslau, de Saint-Pétersbourg, et d'autres places. Beaucoup de gens de la campagne et de Kozaks ont des troupeaux considérables de vaches, et de nombreux essaims d'abeilles qu'ils soignent à la manière polonaise. On emploie les enfans dans les districts sablonneux, à recueillir la cochenille de Pologne, *tchervetch*, ou les cocons d'un insecte qui

se trouvent sur les racines de la *gnavelle vivace, scleranthus perennis*, Linn.; de la licnide visqueuse ou attrape-mouche, *smolavha, smilka, lychnis viscosa vel viscaria*, et celles du fraisier et de la quinte-feuille.

Les Malo-Russes vivent comme les Russes. Mais comme ils ont de beaux jardins, ils mangent plus de végétaux, et ils se nourrissent mieux. Dans les endroits où il y a beaucoup de bière, d'hydromel, d'eau-de-vie, ils boivent rarement du vin. Dans les lieux où l'on manque de bois, on chauffe les chambres, on fait cuire la nourriture avec de la paille, de l'herbe sèche, et de la fiente de vache.

Les habitans des villes s'habillent comme les Allemands et les Russes, quelques-uns même à la manière polonaise. Les Kozaks portent l'habit polonais; mais ils ne se rasent pas le haut de la tête. Leur bonnet est petit, avec un large bord plat. Les hussards s'habillent dans leur uniforme; et les paysans, comme ceux de la Russie et de la Pologne.

Les femmes de condition se rapprochent de plus en plus chaque jour des modes françaises.

Le cérémonial de leurs baptêmes et de

leurs enterremens est celui de l'église grecque. A leurs mariages, les mères des nouvelles épouses essayent d'effrayer les chevaux des convives. Cet usage est très-ancien. Le lendemain du mariage, on produit les marques de chasteté de la mariée, et ce jour se passe plus gaîment que le premier. Dans ces occasions, il n'est ni extraordinaire ni déshonorant, même pour une dame de qualité, de boire des liqueurs fortes, au point de s'enivrer.

Les Malo-Russiens n'ont point de maladies particulières. La peste paroît quelquefois sur leurs frontières, mais elle ne pénètre pas loin, et ne règne pas long-temps. Ils guérissent les maladies vénériennes depuis un temps immémorial, par la dissolution d'une dragme de mercure sublimé dans trois livres d'eau-de-vie. Ils en prennent une grande cuiller chaque jour. Ils pratiquent l'inoculation depuis long-temps. Sans autre préparation, ils trempent un linge dans la matière variolique, l'appliquent sur une partie du corps de l'enfant, sans inciser la peau. Les enfans en sont rarement malades, et meurent plus rarement encore de cette maladie.

Pendant la guerre des Kozaks avec les Polonais, de nombreux corps de Kozaks fugitifs se retirèrent de la partie occidentale, vers la partie orientale du Dnèpr, dans les provinces méridionales de l'empire de Russie : ils y conservèrent leur constitution militaire, et s'établirent dans un pays inhabité, mais fertile, dans le gouvernement actuel de Kharkof, et partie de ceux de Koursk et de Voronèje. Telle est l'origine des Kozaks-Slobodiens. La contrée où ils s'établirent, avoit appartenu anciennement au grand-duché de Kief. Elle fut ravagée par les Tatars, et étoit demeurée un désert inhabité. Les nouveaux venus, qui retournèrent alors dans l'héritage de leurs pères, furent bien reçus par le tzar Alexis Mikaïlovich. Leur nombre s'accrut encore par d'autres nouveaux habitans ; et ils bâtirent des villes et des villages. Ce pays est à présent un des plus peuplé de l'empire de Russie.

La seconde colonie des Kozaks-Malo-Russes, les *Zaporoghi*, se forma beaucoup plutôt que les régimens slobodiens. Pour mieux défendre les Kozaks de l'Ukraine contre les incursions des Tatars, il fut résolu qu'une partie des jeunes gens qui n'étoient

pas mariés, demeureroient toujours sur les bords méridionaux, à l'embouchure du Dnèpr, dans le Pont-Euxin. Ce district devint, par conséquent, le rendez-vous de la jeunesse brave et martiale, et ce séjour fut regardé comme l'école des exercices militaires. Le gouvernement polonais favorisa cette école. Elle procura au pays l'avantage d'une milice pour la garde des frontières. La grande liberté dans laquelle la jeunesse kozake passoit son temps, lui étoit si agréable, qu'elle ne desiroit jamais d'être retirée de ce poste dangereux. Accoutumés à la vie de garçon, ils ne recevoient point de femmes parmi eux. Cependant leur nombre augmentoit peu-à-peu par les Kozaks, qui cherchèrent à se réunir à eux pour se garantir de l'oppression des Polonais. Peu-à-peu leurs demeures s'étendirent jusque sur les rives du Bog, et ils portèrent même leurs établissemens dans toutes les parties voisines. Vers le commencement du dix-septième siècle, ils se séparèrent entièrement de la souche paternelle, les Malo-Russes-Kozaks. Ils étoient toujours restés soumis à leur hetman: ils se formèrent en état militaire, sous un chef nommé *Koschévoï ataman.* Son élec-

tion étoit arbitraire. Leur résidence, appelée *setscha*, consistoit dans un camp fortifié. Quoiqu'ils changeassent souvent d'habitations, ils demeuroient constamment près des cataractes, *Poroghi*, du Dnèpr; aussi furent-ils nommés *Zaporoghi*, au-delà des cataractes (1).

La constitution de cette nation militaire étoit une des plus curieuses de l'univers. La guerre étoit le but de l'association des Kozaks-Zaporoghi, leur métier habituel et leur occupation chérie. Ils négligeoient absolument l'agriculture et l'éducation des bestiaux. La pêche et la chasse étoient leurs amusemens. Le célibat étoit prescrit comme loi fondamentale de l'Etat. Pour remplir quelquefois les vues de la nature, ils enlevoient les femmes de leurs voisins; mais les ravisseurs étoient obligés de garder les victimes de leurs passions à quelques lieues de la setscha. Ils voloient les enfans par-tout

---

(1) *Kosch*, en langue tatare, signifie un camp; l'attaman est le hetman. Le terme *setscha* vient du verbe russe *Otssetsch*, couper, élaguer; le camp étoit fortifié, et par conséquent les séparoit des pays ou districts voisins. *Za*, en langue russe, signifie par-derrière, au-delà; et *Porog*, une cataracte, ou chute d'eau.

où ils pouvoient les attraper, pour être toujours le même nombre. Ils adoptoient aussi et recevoient parmi eux les criminels et les vagabonds de toutes les nations voisines. On y parloit presque toutes les langues de l'Europe.

Leur constitution étoit purement démocratique. Chaque Kozak jouissoit de droits égaux. Leur Attaman étoit élu chaque année; l'exercice de sa charge étant rempli, il devenoit simple Kozak. Chaque citoyen de cette république avoit une égale prétention à la souveraine dignité. Ils ne connoissoient aucune loi écrite; mais ils avoient des usages qui tenoient lieu de loix, et qui décidoient de tout avec une exactitude et une impartialité extraordinaire. Un Kozak qui en tuoit un autre, étoit enseveli vivant avec le corps de celui qu'il avoit tué. Un voleur restoit trois jours au pilori, étoit passé par les verges, et mouroit souvent sous les coups. Ils étoient généralement attachés à l'Eglise Grecque. On ne faisoit aucune attention à la diversité d'opinions en matière de foi. Leur caractère moral étoit conforme à leur manière de vivre et à la forme de leur gouvernement. Ils avoient toutes les vertus

et les vices d'un peuple libre, qui ne subsiste que par la guerre et le brigandage. Ils étoient courageux et farouches ; hospitaliers et voleurs ; actifs et modérés dans leurs expéditions ; paresseux et gloutons à la maison. Leur nombre effectif montoit quelquefois à 40,000 hommes. La chancellerie russe étoit rarement bien informée du nombre exact des Kozaks, parce qu'ils considéroient leurs forces comme un secret politique. En 1764, leur nombre effectif étoit estimé à 27,117 ; mais probablement il étoit alors beaucoup plus considérable.

Les Kozaks ont souvent changé de souverain, si nous pouvons appeler ainsi les rapports politiques de ce peuple indomptable avec les Polonais, les Tatars, la Porte Ottomane, et enfin avec la Russie. Pierre-le-Grand détruisit leur setscha, pour les punir de leur participation à la révolte de Mazeppa, hetman de l'Ukraine. Ils se rassemblèrent encore, et se mirent sous la protection du khan de Krimée. Ils furent reçus de nouveau comme vassaux de la Russie en 1737. On créa une chancellerie, afin de les surveiller. Elle n'eut cependant que point ou peu d'influence sur leur gou-

vernement intérieur. Leur seule obligation envers l'Empire étoit de se mettre en campagne lorsqu'ils étoient commandés. Ils étoient alors payés et entretenus comme les autres Kozaks. Pendant la guerre avec la Turquie, terminée en 1774, ils donnèrent des preuves d'infidélité, et témoignèrent même leurs desirs de se rendre indépendans. Lorsqu'ils eurent repris la contrée du Dnèpr, nommée alors la Nouvelle-Servie (qui depuis a fait partie du gouvernement de la Nouvelle-Russie, et a été peuplée de colonies), ils déclarèrent que ce pays étoit leur propriété. Ils exercèrent des hostilités contre les habitans, et réduisirent par la ruse et par la force, 50,000 Malo-Russes à leur obéissance. Cette rébellion, leur vie célibataire et rapace, leur dégoût absolu pour l'agriculture dans un pays si fertile, leur continuelle résistance à chaque tentative faite pour améliorer leur conduite, déterminèrent enfin l'impératrice, en 1775, à détruire ce petit Etat de Spartiates. Un corps de troupes russes les entoura et les désarma. On publia un manifeste, par lequel on leur donnoit le choix, ou d'adopter un régime décent et moral, pour devenir

d'utiles sujets, ou de sortir du territoire de l'Empire. Une partie des Zaporoghi demeura, et exerça différentes professions. Les autres se retirèrent, par bandes nombreuses, chez les Turcs et chez les Tatars, ou menèrent une vie errante sur les frontières de la Russie. Leur pays fut réuni au gouvernement de la Nouvelle-Russie. Il fait aujourd'hui partie de celui d'Ekatarinoslaf.

Leur histoire étoit déjà connue des auteurs étrangers qui en ont même parlé; ils n'ont cependant pas rapporté d'une manière précise que les Kozaks Zaporoghi subsistent toujours, mais sous un autre nom; et qu'ils ont reçu depuis peu une nouvelle constitution dans un territoire qui leur a été accordé. Catherine II, par un oukaz du 30 juin 1792, a assigné aux Zaporoghi qui avoient rendu des services à la Russie dans la dernière guerre contre les Turcs, l'île de Taman (qui dépend de la province de Tauride), et tout le pays situé entre le Kouban et la mer d'Azof, jusqu'aux rivières d'Yeya et de Laba. Ce territoire a mille dix-sept milles géographiques carrés de superficie. Ils obtinrent en même temps, sous le nom de

Kozaks du Pont-Euxin, une constitution kozake bien réglée, et le droit d'élire leur Ataman. Mais ils sont sous l'inspection immédiate du gouverneur de la province de Tauride, et dépendent du collége de la guerre.

Nous voyons donc que, quoique leur petite démocratie fût parfaitement conforme à celle des Kozaks, elle étoit cependant plus dure et plus sévère: son administration politique étoit entièrement spartiate. Ainsi que les Lacédémoniens, ils étoient divisés en compagnies, et leurs officiers avoient les mêmes distinctions. Leur première loi étoit de vivre dans le célibat militaire; mais comme ils se seroient bientôt éteints, ils adoptèrent les fugitifs de toutes les nations, sans avoir égard à leur langage ou à leur religion, à leurs mœurs ou à leur conduite criminelle. Les Zaporoghi furent donc un mélange de Malo-Russes, de Polonais, de Tatars et de toutes les nations étrangères. Loin de diminuer, le nombre de ces brigands augmenta beaucoup. Tous leurs officiers étoient payés par la couronne. Le vrai moyen de se maintenir, eût été de devenir agriculteurs, comme les au-

tres Kozaks. Leur principale occupation étoit de piller et de ravager, en tout temps, la Turquie et la Pologne.

La setscha avoit des fortifications de bois; la citadelle renfermoit l'artillerie, les armes et les magasins militaires. La setscha ressembloit assez à un *polk*, ou régiment kozak. Les trente-huit habitations, *Koures*, d'un polk, répondoient aux compagnies. On voyoit peu de maisons de bois dans la setscha. La majorité des Zaporoghi demeuroit dans des cabanes de terre couvertes de chaumes. Chaque Kour avoit ses officiers, et un attaman, *kourévoï-attaman*. Ce dernier étoit revêtu d'une grande autorité : il jouissoit d'un revenu considérable, qui provenoit des péages sur les charrois des marchandises et leur vente, l'eau-de-vie, &c. Lorsque l'exercice de sa charge étoit fini, il redevenoit simple Kozak : il n'étoit alors pas plus respecté que les autres, parce qu'ils se regardoient tous comme frères, lorsqu'ils n'étoient pas de service. Cet officier étoit élu annuellement ; souvent il n'avoit été que simple Kozak, à moins qu'il ne se fût distingué par sa prudence et son courage. Le titre de Kozak étoit pour eux de la première

dignité. C'est pour cette raison qu'ils avoient coutume d'adopter comme Kozaks les étrangers, et ceux même d'un rang très-élevés, qui voyageoient dans leur pays. Ils leur en expédioient une patente, dans laquelle on certifioit qu'ils avoient été trouvés dignes d'être décorés de cette haute distinction. Libres et égaux, chaque Kozak pouvoit aller, sans permission, où il vouloit. La plus grande partie des Zaporoghi habitoit la setscha; plusieurs demeuroient dans un fauxbourg adjacent; un plus grand nombre dans leurs étables à vaches, *choutori*, ou dans les petits villages de leur territoire.

Il y avoit au milieu de la setscha, une place sur laquelle étoit toujours une paire de timbales, qui étoient touchées par le maître-timbalier, *dobich*, toutes les fois que le peuple devoit être rassemblé en conseil. On y vendoit les provisions, les vêtemens et tous les objets de nécessité, apportés par des marchands étrangers, qui se logeoient dans les fauxbourgs. La chancellerie étoit si négligente, que l'on connoissoit rarement la population avec exactitude. Cette quotité varioit beaucoup, mais on croit que généralement elle excédoit 40,000 hommes. En

1764, ils avoient 27,117 Kozaks de service effectif.

Les assemblées publiques, *rada*, se tenoient sur la place. Le Kourévoï-attaman y paroissoit avec les attributs de sa dignité, le bâton de commandant, *politza*, la bannière; et le secrétaire d'Etat avec une écritoire. Le peuple se rangeoit autour du commandant. Le Kourévoï donnoit au peuple le titre de ses jeunes et courageux frères; et ceux-ci, en retour, saluoient respectueusement leurs officiers. Après ces complimens mutuels, ils en venoient fréquemment aux épithètes injurieuses, quelquefois même aux coups. Ceux qui vouloient faire passer une motion particulière, ou qui avoient intérêt de s'opposer au succès d'un autre, venoient ivres à l'assemblée. Le Kozak, qui étoit le sujet du débat, étoit obligé de s'éloigner; autrement, il eût couru le risque d'être tué sur la place. Ils délibéroient, dans le rada, sur les prétextes à employer pour faire leurs expéditions déprédatrices, et sur les meilleurs moyens de les conduire avec succès. Comme toutes leurs forces consistoient dans la cavalerie, celle-ci retenoit le butin. A l'élection du Kourévoï, et des Starchini, presque tout

le rada étoit ivre. Le Kourévoï, pendant l'exercice de sa charge, étoit obligé d'être très-libéral en eau-de-vie, pour se faire obéir. Les Malo-Russes suivoient les loix de la Pologne; les Zaporoghi n'avoient point de loix écrites; ils jugeoient d'après une coutume anciennement usitée, et décidoient à la pluralité des voix.

Dans leurs expéditions déprédatrices, chaque Kozak se fournissoit d'un cheval, d'armes, de vêtemens, de munitions et de provisions. Lorsqu'ils étoient de service, ils étoient pourvus et équipés par la couronne, comme les autres Kozaks. Ils attaquoient toujours; de cette manière, ils risquoient peu, et avoient beaucoup à gagner.

Les Kozaks de la setscha vivoient donc de dépouilles et en vrais brigands. Cependant plusieurs de ceux qui habitoient hors de la setscha, dans de petits villages, s'occupoient un peu de l'agriculture et de l'engrais des bestiaux, à la manière des Malo-Russes.

En temps de paix, ils recevoient tous une petite paye du trésor public. La pêche, sur le Dnèpr, étoit aussi pour eux d'un grand secours; ils la divisoient en trente-huit

portions. Plusieurs de ceux qui habitoient les fauxbourgs, s'adonnoient au trafic et aux métiers, à proportion des obstacles qu'on mettoit à leurs ravages et à leurs déprédations. *

Leur habillement ressembloit à celui des Polonais, ou plutôt des Houlans polonais ; chacun portoit l'étoffe et la couleur qui lui plaisoit. Cet habillement étoit noble et martial.

Suivant notre façon de voir, ils vivoient dans la setscha d'une manière très-misérable. Chaque koure formoit un ordinaire séparé qui avoit deux Kozaks pour cuisiniers. Leur nourriture habituelle consistoit en un potage fait avec de la farine ou de l'avoine concassée, et des quas ou soupes de poisson avec de la farine, qu'ils mangeoient avec des cuillers dans des espèces de longues auges. Ils mangeoient rarement de la viande, encore plus rarement du pain; mais ils buvoient de l'eau-de-vie, tant qu'ils avoient de l'argent pour s'en procurer; ils étoient ensuite forcés d'être sobres pendant quelques semaines. Le mariage n'entroit point dans leur économie politique; aucune femme ne pouvoit entrer dans la setscha. Ceux qui

pouvoient enlever des femmes aux Tatars et aux Polonais, ou s'emparer de quelques filles dans la Petite-Russie, vivoient avec elles dans leurs étables. Ils ne connoissoient aucune cérémonie de mariage. Les enfans étoient de grossiers Kozaks comme leurs pères. Leurs femmes et le soin de leurs affaires domestiques, n'étoient point admis comme excuse pour les dispenser d'accomplir les décrets de la setscha.

Chaque Kozak étoit obligé de professer la foi des Grecs orthodoxes. Lorsqu'ils avoient eu des succès dans leurs rapines, ils témoignoient d'abord leur reconnoissance envers le ciel en faisant de riches présens à l'église et à ses ministres ; ils achetoient ensuite de beaux sabres et de beaux habits, et régaloient dans les cabarets tous ceux qui se présentoient. Cette libéralité les réduisoit bientôt à leur ancienne pauvreté. Lorsque le général Balmain entoura et détruisit leur setscha en 1774, il trouva cette troupe de brigands en possession de quarante-six pièces de canon, et d'une quantité considérable d'armes et de munitions. Ces Kozaks, depuis leur soumission, sont devenus, pour la plupart, de paisibles et industrieux cultivateurs.

Je terminerai cet article par l'observation suivante de M. *Plestscheyef.*

« Le territoire occupé par les Kozaks, » dit-il, est extrêmement riche et fertile, » très-propre à l'agriculture, à la culture de » la vigne, au jardinage et aux prairies : » mais les Kozaks, dont l'indolence est impardonnable, étant totalement adonnés à » la paresse, ne tirent aucun avantage de » cette belle situation, et négligent tous les » moyens de se rendre heureux, et utiles à » leurs voisins. Ils font un commerce assez » considérable avec les Grecs et les habitans » du Kouban, en poisson, chevaux, bêtes à » cornes et autres productions. Ils font un » peu de vin ; mais en si petite quantité, » qu'il est entièrement consommé par eux.
» Aux environs du Don, ainsi que dans » presque toutes les parties de la Russie, on » trouve de temps en temps des Bohémiens, » race bien connue par-tout par leurs » fraudes et leurs vols. Ils n'ont point de » résidence fixe ; mais ils errent continuellement de contrée en contrée, et exercent » les métiers de forgerons, maréchaux et » maquignons ; ces derniers échangent leurs » chevaux, au lieu de les vendre. Pour

» assurer davantage la collecte de leurs taxes, » on les a mis, pour la plupart, sous l'ins- » pection de différens maîtres; ils sont obli- » gés d'en obtenir des passe-ports lorsqu'ils » veulent voyager ».

On peut ajouter au nombre des Kozaks, les habitans nouvellement établis dans le voisinage du Pont-Euxin. Ces derniers sont sous la direction du grand-hetman des Kozaks d'Ekatarinoslaf, dont le nombre n'est pas encore précisément connu.

La seconde branche principale des Kozaks est celle des Donskoï-Kozaks. Ils tirent leur nom des contrées arrosées par le Don, qu'ils ont constamment habitées, et descendent probablement des Russes de Novogorod. Leurs premiers établissemens sur le Don datent de l'époque où les Tatars ont été expulsés de ces régions. La même résidence, et une manière de vivre semblable, ont peut-être fait donner à la colonie naissante le nom tatar de Kozaks; il a été ensuite communiqué aux Malo-Russes confédérés, qui vivoient sous une même constitution militaire. Il est probable que les Russes, à leur arrivée, trouvèrent encore dans ces contrées un grand nombre de Tatars auxquels

ils s'incorporèrent, et qu'ils engagèrent à adopter la religion grecque et la langue russe. Cette supposition, du moins, explique l'augmentation rapide de cette république, et le mélange de russe et de tatar, qu'on apperçoit encore dans les traits et dans le langage des Donskoï-Kozaks.

Cette colonie, peu après son origine, devint un Etat considérable. Les attraits et les avantages de leur vie militaire engagèrent un grand nombre de jeunes gens, courageux et entreprenans, à se réunir à eux. Le vasselage des paysans, introduit vers cette époque en Russie, contribua beaucoup à augmenter leur nombre. Les Russes, en grand nombre, se réfugièrent parmi eux, pour fuir cette oppression, et retournèrent ainsi dans leur ancienne patrie. Les Kozaks voulant augmenter leurs soldats, eurent la sage politique d'accorder le titre et les droits de citoyens à leurs prisonniers de guerre.

Après la malheureuse campagne des Turcs contre Astrakhan, en 1570, ils se sentirent assez forts et assez puissans pour établir leur capitale à Tcherkask, à soixante verstes du fort turc d'Azof. — Ils servirent alors de boulevard à l'empire de Russie. Le tzar se

conduisit à leur égard, comme les rois de Pologne envers les Malo-Russes, vers la même époque. Il favorisa l'accroissement des Donskoï-Kozaks, leur assigna des contrées sur les frontières, et les exempta de tout impôt. Il les retint dans une dépendance utile au gouvernement, sur-tout en temps de guerre. En 1579, nous trouvons, pour la première fois, les Donskoï-Kozaks parmi les troupes russes; un corps d'environ 3,000 de ces Kozaks, fit partie de l'expédition formée contre la Livonie par le tzar Ivan Vassiliévitch II, qui les prit à sa solde. Depuis cette époque, ils ont fréquemment rendu de grands services à l'empire de Russie, par leur bravoure; mais leur amour pour l'indépendance, et leur soif du pillage, les ont plusieurs fois excités à la révolte (1).

Les Donskoï-Kozaks habitent aujourd'hui les plaines voisines du Don entre les gouvernemens de Saratof, du Caucase, de Voronèje et d'Ekatarinoslaf, jusqu'à la mer

(1) Les révoltes les plus remarquables de cette nation, sont celle de 1670, dont *Stenko-Rafin* étoit le chef, et celle de 1708, sous la direction de *Boulavin.*

d'Azof. Leur territoire, qui a plus de 3600 milles carrés, étoit autrefois beaucoup plus étendu; mais depuis la révolte de 1708, une partie en a été détachée, et réunie aux provinces adjacentes. Les Donskoï-Kozaks ont conservé en entier leur constitution kozake; ils vivent sous un régime militaire, qui diffère entièrement des autres gouvernemens. On estime leur nombre à 200,000. Un corps de 25,000 hommes de cavalerie légère est toujours prêt à marcher.

Leur caractère turbulent, leurs révolutions intérieures, ont occasionné plusieurs émigrations parmi les Donskoï-Kozaks, qui ont ainsi formé de nouvelles branches de Kozaks. Voici les principales. Les plus anciennes émigrations se firent sur le Volga : les Kozaks s'y rendoient chaque été, et revenoient dans leurs habitations avant l'hiver. Dans la suite, une partie s'établit à poste fixe sur les bords du Volga. Plusieurs villes des bords de ce fleuve, telles que Saratof, Dmitrefsk, Tzaritzin, Tchernoï-Iar, &c. furent peuplées d'habitans, dont la plupart finirent par adopter une constitution civile. En 1734, les Kozaks du Volga furent déclarés indépendans de ceux du

Don; ils obtinrent les mêmes priviléges, et eurent leur attaman. Le régime kozak est à présent presqu'entièrement aboli. Deux de leurs colonies seulement sont encore régies par la véritable constitution kozake, et remplissent comme tels le service militaire, savoir, les *Doubofskoï* et les *Astrakhanskoï* Kozaks. Le chef-lieu des premiers est la petite ville de Doubofska, sur la rive droite du Volga. Le territoire qui leur est assigné est situé entre Dmitrefsk et Tzaritzin, il a cent verstes de long sur soixante de large. Ils sont au nombre de 3,000. En 1776, ils furent obligés de fournir la levée d'un régiment kozak, qui fut cantonné entre Mosdok et Azof. Les Kozaks d'Astrakhan demeurent dans la ville de ce nom et dans les villages voisins. On peut aussi estimer leur nombre à 3,000.

Les Donskoï-Kozaks sont pour la plupart bien faits et de beaux hommes. Ils ont généralement la physionomie russe, mais on apperçoit, chez un grand nombre, un mélange de tatar : ils le doivent probablement aux femmes de cette race, dont ils descendent. Leur caractère moral est entièrement semblable à celui des Russes; mais leur éducation et leur genre de vie les rendent plus

intrépides et plus déterminés que le peuple russe. Ils négligent entièrement les sciences et les lettres, qui offrent à l'esprit une occupation noble et agréable dans le calme de la retraite et de l'étude. Ils ont toujours eu des hommes qui se sont rendus fameux comme héros et conquérans, et quelquefois comme rebelles et tyrans. Les patriarches des Kozaks de l'Oural, Iermak, le conquérant de la Sibérie, Stenko Rasin, Boulovin, Iémelka Pougatschef, étoient Kozaks du Don.

La constitution des Kozaks du Don est celle de tous les Kozaks. Cependant, depuis les dernières guerres contre les Turcs, leurs polkis, ou régimens, sont mis sur un pied plus régulier; ils sont uniformément vêtus et équipés, et leurs officiers prennent rang dans l'armée. En 1778, quatre de leurs attamans furent faits colonels, et plus de vingt furent faits majors. Suivant les registres de 1764, ils levèrent cette année-là, habillèrent, armèrent et montèrent 16,000 hommes à leurs dépens. Aujourd'hui, en proportion de leur nombre, ils peuvent en tout temps fournir 50,000 hommes de cavalerie parfaitement équipés. Outre les différens priviléges dont ils jouissent, ils sont exempts de

toutes taxes envers la couronne. Ils s'imposent eux-mêmes de petites contributions pour subvenir aux dépenses des levées.

Ils habitent tous dans cent onze stanitzas, ou villages mal fortifiés, éloignés de Tcherkask. Chaque stanitza contient une compagnie, de forces inégales entr'elles, ses officiers ou *attamans*, son *sotnik*, son *yessaoul*, son écrivain, sa salle de conseil, un drapeau ou étendard, et quelques pièces de canon. Plusieurs stanitzas ont deux églises. Lorsqu'une assemblée doit être tenue, le yessaoul crie à haute voix dans les rues : *Fils d'attamans, venez au conseil.* En dehors du stanitza, est un terrein enclos, *taboun*, pour exercer les chevaux. Lorsqu'ils partent de Tcherkask leur ville, ils disent avec emphase, notre ville Donskoï-Kozak. Elle est spacieuse, peuplée, et divisée en onze stanitzas ou quartiers. La chancellerie des Donskoï-Kosaks y réside. Elle est présidée par le commandant, ou principal attaman. Le conseil est composé des officiers des régimens, polkis. Tcherkask est située sur la rive droite du Don; une partie de cette ville est fort exposée aux inondations. Comme les Donskoï sont plus employés dans le service que les

autres corps de Kosaks, ils sont meilleurs soldats. La guerre est leur élément, parce qu'ils peuvent alors suivre leurs inclinations, et s'approprier les dépouilles de leurs ennemis.

Leurs maisons, dans les stanitzas, ressemblent à celles des Russes; mais ayant pour la plupart des cheminées, elles sont par conséquent plus propres. Depuis la guerre contre la Prusse, on a remarqué qu'ils ont de meilleurs meubles, et qu'ils vivent d'une manière plus agréable. Ils ont des appartemens tapissés en papier, et leurs images des saints sont mieux peintes. Tcherkask contient quelques maisons de briques. Ce peuple est hospitalier, grand amateur des liqueurs fortes, dont il fait de fréquentes débauches.

Les Kozaks tirent leur principale subsistance du bétail qu'ils élèvent, de l'agriculture et de la pêche. La chasse est peu conséquente dans leurs steppes découverts. Plusieurs ont des fermes, *choutori*, sur lesquelles ils ont de 50 à 200 chevaux, autant de bêtes à cornes, et un plus grand nombre de moutons. Les hivers étant doux et courts, ils peuvent se servir plus long-temps de leurs pâturages, qui sont excellens. Ils font d'abondantes récoltes de foin sur les bords des

rivières ; ils possèdent des terres fertiles en toutes sortes de grains, et d'épaisses forêts. Leur inclination pour la guerre, et leur penchant à l'oisiveté, leur font généralement négliger l'agriculture. Ne pouvant vendre leur superflu dans les villes, ils n'ont d'autre encouragement pour s'y livrer, que l'obligation de satisfaire aux besoins de première nécessité ; de sorte qu'ils sont pauvres pour la plupart. Ils négligent également leurs vergers et leurs jardins, qu'une médiocre industrie pourroit rendre très-fertiles. Ils ne font aucunes études, et ne cultivent aucun art ni métier. A Tcherkask, des ouvriers étrangers exercent les métiers mécaniques les plus ordinaires. La plupart des Kozaks font eux-mêmes les objets dont ils ont besoin pour leur usage ; ils s'en contentent, quelque grossiers qu'ils soient, et ne cherchent point à s'en procurer, ou en fabriquer de meilleurs. Ils échangent avec les marchands russes, tatars, turcs et persans, le surplus de leur poisson, caviar, colle de poisson et peaux, contre du fer, des étoffes et autres marchandises.

A raison des absences fréquemment longues de leurs maris, les femmes sont plus

accoutumées que celles des Russes aux travaux des champs ; mais elles ressemblent davantage aux hommes par leur manière de vivre, et par leur penchant à l'ivrognerie ; on dit aussi qu'elles se consolent facilement, avec d'autres, de l'absence de leurs maris.

Leurs mœurs et leurs coutumes diffèrent très-peu de celles des Russes. Ils n'observent pas dans leurs mariages de longues cérémonies. L'époux et ses amis, à cheval, vont chercher la mariée; le cheval de l'époux est couvert de petites clochettes qui rendent un son perçant.

Leurs exercices militaires consistent en des courses à cheval, des joutes, le maniement du sabre, et une espèce de jeux solennels. Ils paroissent dans ces occasions bien montés, vêtus de leurs plus beaux habits, et déploient toute leur adresse.

A l'arrivée des munitions annuellement envoyées par la couronne, tous les stanitzas près desquels passe l'escorte qui les accompagne, vont à leur rencontre en grande parade. Près de Tcherkask, elles sont reçues par le polk, ou régiment du canton, avec les drapeaux déployés, et elles sont conduites à l'arsenal en grande cérémonie.

Les Grébenskoï forment une seconde colonie de Donskoï-Kozaks; elle s'est séparée de la souche vers le même temps que les *Volgaïks*, ou Kozaks du Volga. Ils se fixèrent aux environs du Térek; c'est ce qui leur a fait donner le nom de Térekskoï-Kozaks, qu'ils portent aussi quelquefois. Dans une campagne du tzar Ivan Vassiliévitch II contre les Tatars du Caucase, un corps de ces Kozaks, faisant l'avant-garde de l'armée, pénétra dans une partie de cette grande chaîne de montagnes, qui, à raison de ses rochers saillans, fut comparée à un peigne, en langue russe *gréban*; ils reçurent à cette occasion le nom de *Grébenskoï*, qu'ils portent généralement aujourd'hui. Leur résidence actuelle est sur le Térek. Leurs régimens, composés de 1,200 hommes chacun, font le service de la garde des frontières contre les Tatars montagnards du Caucase. Leur description est presque semblable à celle de la dernière race dont nous venons de parler, et dont ils dépendirent à quelques égards jusqu'en 1708.

Ils habitent cinq stanitzas fortifiés, qui forment autant de compagnies. Outre leurs commandans et officiers militaires, *Voïs-*

kovoï-Attaman, ils sont sous les ordres des commandans de Kizliar et de Mozdok. Principalement employés contre les Tatars du Caucase, ils sont presque toujours sous les armes, et reçoivent en conséquence une paye constante. Ainsi habitués au service, courageux, et connoissant parfaitement le local des montagnes et la manière de combattre des Tatars, ils sont d'une grande utilité, et rendent de grands services contre ces pirates et intraitables voisins; mais leur nombre n'étant pas suffisant, on établit, en 1776, six stanitzas entre Mozdok et Azof, qui furent peuplés de Kozaks du Volga. Ceux-ci formèrent un polk ou corps distinct, sous le nom de troupe *Astrakhanoï-Kozaks*. Les Séméinskoï-Kozaks habitent près des Grébenskoï-Kozaks. Nous n'en donnerons pas une description particulière, parce qu'ils ont la même origine. Les Donskoï-Kozaks se sont considérablement multipliés. La horde du Volga, qui d'abord passoit seulement l'été sur les bords du Volga, et retournoit l'hiver dans ses stanitzas sur le Don, s'en détacha insensiblement et par degrés, et finit par rester à poste fixe sur le Volga. Les villes situées

sur les rives de ce fleuve, Saratof, Dmitrefsk, Tzaritzin, et Tchernoi-Iar, furent ainsi habitées. De l'état de Kozaks, leurs habitans passèrent, avec le temps, à celui de bourgeois; et ils sont aujourd'hui sous l'administration d'une magistrature municipale, divisés en marchands, bourgeois, ou paysans. Cependant un grand nombre d'entr'eux suivent encore leur ancienne constitution kozake, et sont indépendans de ceux du Don.

Les Kozaks actuels du Volga forment deux polks; le Doubofskoï et l'Astrakhanskoï; le premier, plus ancien que l'autre, est vulgairement appelé la milice du Volga, *Volskoè-Voïsko.*

Doubofska, ville fortifiée sur les rives du Volga, près de l'embouchure de la rivière de ce nom, à cinquante-trois verstes au-dessus de Tzaritzin, forme la principale résidence et le siége de la chancellerie du polk de Doubofskoï. Une partie habite de grands villages, sur les bords du Volga, au-dessus et au-dessous de Doubofska. Ce polk a son commandant et ses officiers militaires, son artillerie, ses armes, ses munitions; il se fournit de chevaux. Chaque

Kozaks'habille suivant son goût, &c. comme ceux du Don. Ils pourroient s'armer au nombre de 3,000 ; un peu plus de 1,000 seulement sont enregistrés pour le service. Ce corps est sous les ordres du commandant de Tzaritzin : comme la plus grande partie fait un service continuel, ils reçoivent toujours une paye.

Leurs terres sont peu propres à l'agriculture; celles des rives du Volga consistent en prairies humides, sujettes aux inondations; celles qui sont éloignées du fleuve, ne sont que des steppes arides et montagneux; elles sont excellentes pour l'éducation du bétail. Ils se livrent, en conséquence, à cette occupation, autant que le service militaire le permet, et que leurs femmes peuvent en soigner. Plusieurs ont des fermes et un grand nombre de bestiaux; mais la plus grande partie est pauvre. En 1776, on en tira une troupe qui fut stationnée dans six stanitzas entre Mozdok et Azof, où elle forme un polk séparé.

Les Kozaks d'Astrakhan demeurent à Astrakhan, et dans des villages situés entre cette ville, et Tzaritzin sur la rive droite du Volga. Ils n'ont eu jusqu'en 1750, que

500 hommes de service effectif; leur nombre égale aujourd'hui celui des Doubofskoï. Ils ont moins d'hommes de réserve, et sont presque tous sous les armes. Tout leur établissement ressemble à un polk des Doubofskoï, et par conséquent à ceux de Donskoï. Etant, comme eux, toujours de service, ils reçoivent aussi la même paye, et ils sont sous les ordres du commandant d'Astrakhan. Leur service consiste principalement à fournir des relais et des escortes aux voyageurs et aux bagages; ils sont payés, pour les premiers, suivant le réglement des postes, ils font le dernier service sur les grandes routes d'Astrakhan à Tzaritzin, et une partie de celle de Kizliar; quelquefois ils y gagnent, et d'autres fois ils y perdent.

Leurs villages, *stanitzas*, sont nouvellement bâtis d'une forme régulière. Au défaut de bois de charpente, les maisons sont construites de petits cadres de bois léger, enduits de terre glaise. Les villages sont entourés de remparts de terre, et garnis de quelques pièces de canon pour les protéger contre les Kalmouks, les Koubans, et les Kirghis. Les Kozaks placés aux relais, entre

les stanitzas éloignés les uns des autres, sont relevés aux époques déterminées. Ils habitent dans des cabanes creusées en terre, et recouvertes de broussailles et d'osier.

Ces Kozaks ne pourroient s'adonner à l'agriculture, quand même ils en auroient le temps, parce que les Kalmouks et leurs troupeaux errent dans le steppe jusqu'au Volga, et dans le voisinage des stanitzas; d'ailleurs, le steppe est beaucoup plus salin dans ces parages, que plus haut en remontant le Volga.

Ils éprouvent même beaucoup, et de grands obstacles dans l'entretien et la multiplication des bestiaux. Ils n'élèvent et ne gardent en conséquence que des chevaux pour le service, avec un petit nombre de vaches et de moutons pour leur usage particulier. Ils tirent plus d'avantages de la pêche, à laquelle ils peuvent se livrer en pleine liberté. Ils vivent donc en soldats et en charretiers; ils ont les mœurs et les habillemens des Kozaks du Don, leurs pères.

Postérieurement à ceux du Volga, les Kozaks d'Orenbourg se sont séparés de leur souche commune. D'abord, ils habitèrent

collectivement aux environs de la rivière de Samara; mais après la construction des lignes d'Orenbourg de 1730 à 1740, la majeure partie y fut transportée. Ils résident aujourd'hui le long de la Samara, sur les bords de l'Oui et de l'Oural, depuis Verkouralsk jusqu'à Ilezk et dans les petits forts construits contre les Kirghis et les Baschkirs. A l'exception d'Orenbourg, ils composent la majorité des habitans des différens forts; ils pourroient aisément mettre 20,000 hommes en campagne; 8 à 10,000 seulement, sont enrôlés pour le service militaire.

L'établissement de leur armée ne diffère de celui des Kozaks du Don qu'en ce qu'ils composent autant de compagnies qu'ils possèdent de forts, et leur réunion ne forme point de polks séparés. Elles sont toutes sous les ordres de l'attaman militaire d'Orenbourg.

Leurs garnisons forment de petits camps entre les forts, vont faire des patrouilles sur les frontières : elles pourvoient aux convois ou escortes, et aux relais. Elles font des expéditions dans le steppe des Kirghis, toutes les fois que leur présence est nécessaire pour

repousser les attaques de ces derniers, ou pour les obliger à restituer leurs vols et déprédations, et les punir. Les Baschkirs procurent de grands secours aux Kozaks pour ces différens services. Leur situation reculée ne permet pas de les employer dans les guerres dont le théâtre est éloigné ; par conséquent, leur division en polks ou régimens, devient inutile.

Le reste de l'établissement militaire des Kozaks d'Orenbourg, par rapport à leurs commandans, leurs armes, leur paye, &c., ressemble parfaitement à celui des Kozaks du Volga et du Don. Leurs maisons, leurs habits sont les mêmes. Leurs femmes sont vêtues de la même manière que les femmes de la campagne des provinces qu'ils habitent.

Leurs moyens de subsistance, outre leur paye, diffèrent suivant les cantons. Ceux des lignes d'Orenbourg, au défaut de bonnes terres arables, s'adonnent à l'éducation des bestiaux, et plusieurs font un petit commerce. En Bachkirie et dans les provinces d'Oufa et d'Iset, ils cultivent la terre avec industrie et profit, parce qu'ils trouvent, sur les lignes, un débouché avantageux pour leur superflu. Ceux qui habitent la Baschki-

rie proprement dite, ont la ressource de la chasse, à laquelle ils se livrent avec beaucoup de succès. Ils sont généralement plus riches, et vivent mieux que les Kozaks du Don, à raison de la fertilité de leur territoire, de leur commerce, de leur chasse, et parce que leur service ne les éloigne pas beaucoup, ou pour long-temps, de leur domicile.

Les *Ouralskoï,* anciennement appelés les *Iaïksskoï-Kozaks*, forment une des branches les plus nombreuses et les plus puissantes de la souche des Donskoï. Suivant leur tradition, ils datent du commencement du quinzième siècle, et doivent leur origine, comme corps particulier de nation, à un petit nombre de ces derniers, que le desir du pillage attira vers la mer Caspienne. Ils s'établirent ensuite à l'embouchure de l'Oural ou Iaïk. Augmentée de Tatars vagabonds et par les prisonniers de guerre, la colonie se répandit bientôt plus loin, en remontant les bords de ce fleuve. Lors de leur soumission volontaire au tzar Mikaïl-Fédorovitch, ils formoient déjà une nation considérable, qui s'est encore beaucoup augmentée depuis, par les émigrations des Donskoï.

Ils obtinrent du gouvernement russe une constitution régulière, avec la permission de s'établir dans leurs possessions actuelles. Ils furent traités comme les Kozaks du Don, obtinrent la pêche libre et extrêmement productive de l'Oural, la permission de prendre leur sel, franc de droits, dans les lacs salés du voisinage; la liberté de distiller de l'eau-de-vie, et plusieurs autres priviléges. Présumant de leurs forces, ils se soulevèrent en 1772, pour s'opposer à une réforme de troupes irrégulières, proposée par le gouvernement; ils furent bientôt réduits à l'obéissance. L'année suivante, une partie de ces Kozaks joignit les drapeaux du fameux rebelle Yemelyan-Pougatschef. Lors du rétablissement de la tranquillité, le gouvernement leur rendit leurs possessions et leurs priviléges; mais, pour effacer la mémoire de cette révolte, le nom de ces Kozaks, celui de leur capitale et du fleuve sur lequel ils habitent, furent abolis et changés en celui qu'ils portent aujourd'hui.

Depuis cette époque, on a réformé, en partie, leur constitution politique, pour prévenir de semblables événemens. On porte leur nombre à 30,000 en état de porter les

armes, et ils entretiennent un corps de 12,000 hommes complètement équipés, parmi lesquels se trouvent beaucoup de Tatars et de Kalmouks baptisés. Ils ont leur résidence propre sur la rive droite de l'Oural, depuis l'embouchure de l'Ilek jusqu'a la mer Caspienne. Ouralsk est leur capitale ; ils possèdent aussi Gourief, ville importante, située sur la mer Caspienne. Ils font le service contre les Kirghis, dans la ligne de forts situés sur l'Oural. Ils ne possèdent que le petit fort d'Iletzk sur la gauche de l'Oural, ou du côté des Kirghis. Il est habité par une colonie indépendante, détachée du grand corps. Leur territoire de 80 milles géographiques de longueur, ne forme cependant pas une division particulière dans la géographie politique de l'Empire, comme celui des Kozaks du Don et de l'Euxin, il fait partie du gouvernement du Caucase.

Leur constitution ressemble en gros à celle des autres Kozaks. Leurs officiers n'ont point d'autre paye que celle qu'ils reçoivent tous individuellement de la couronne ; et elle monte annuellement à 5,000 roubles pour toute la nation. Ils ont, dans la pêche, plusieurs priviléges annexés à leur rang. Le

choix du peuple tombe ordinairement sur des personnes d'une condition relevée, mais quelquefois aussi sur de simples Kozaks, qui ont quelque crédit sur la multitude. Lorsqu'ils restent chez eux, les simples Kozaks reçoivent tous les ans des munitions de la couronne ; et lorsqu'ils marchent, ils ont la paye ordinaire. Ils sont armés comme la généralité des Kozaks ; mais leurs armes, leurs chevaux et leur équipement sont d'une bonté particulière.

Avant la révolte de 1774, on rassembloit le peuple autour de la maison-de-ville lorsqu'il y avoit des ordres à publier, ou des expéditions à entreprendre, les commandans en sortoient avec les marques de leur dignité. L'iessaoul, ayant commandé le silence, expliquoit l'objet de l'assemblée, et proposoit les résolutions à prendre. Le peuple, avec de grandes vociférations, répondoit oui, ou non, ou tous les deux à-la-fois. A présent, on ne peut faire aucune assemblée, ni rien résoudre, sans l'approbation des commandans ; et conséquemment, il ne se tient plus de conseil.

Ouralsk, la ville principale, est située sur la rive droite et élevée du fleuve d'Oural,

au 51e degré 10 minutes de latitude nord. Elle renferme environ 3,000 maisons construites en peuplier blanc et autres espèces de bois. Elle est entourée d'un petit rempart de terre. En 1771, il y avoit 4,000 Kozaks d'enrôlés pour le service; mais tous les habitans réunis montoient à-peu-près à 15,000. La population des petites villes réunies peut monter au même nombre. Ceux qui servent, sont distribués en compagnies de cent hommes chacune.

Ce peuple de pêcheurs est certainement un des plus riches et des plus guerriers de l'univers. Ils retirent dans leur climat doux et leurs steppes secs, tout l'avantage possible de l'éducation du bétail, et plus d'un Kozak du commun a sur sa ferme, *choutori*, deux à trois cents chevaux, autant de bêtes à cornes, et un nombre beaucoup plus considérable de moutons. Leurs fermes sont éparses le long des ruisseaux et des rivières, jusqu'à la distance de cent verstes d'Ouralsk. Leurs chevaux et leurs vaches sont de l'espèce russe; mais leurs moutons sont un mélange de l'espèce des kirghis à large queue, des russes à queue courte, et de l'espèce européenne; s'accouplant

ensemble, ils finissent par dégénérer en moutons de l'espèce ordinaire. A raison des déprédations et des vols des Kirghis et des Kalmouks, ils sont obligés de faire garder le bétail par des bergers armés et à cheval. Ils ont peu de facilité pour l'agriculture; mais les fruits réussissent si bien dans ces contrées, que les vergers sur les bords des rivières ressemblent à de petites forêts. Les arbouses, ou melons d'eau, croissent d'une manière surprenante dans les steppes secs, si on a soin de les arroser dans les temps convenables, et sur-tout si on les cultive à la manière des Kisilbaches.

Ils tirent leurs bleds de Samara, Sizran, &c. sur le Volga, à la distance de 500 à 800 verstes, à travers les steppes, et mangent par conséquent du pain très-cher. Ils s'occupent si peu du commerce, des métiers, et autres professions mécaniques, que les colporteurs et les ouvriers qui traversent ces contrées, et même les cordonniers et les tailleurs, sont assurés d'y trouver en tout temps un emploi très-lucratif, et d'y faire d'excellentes affaires. Quelques Kozaks entretiennent des abeilles dans les bois à côté des rivières; plusieurs ont

jusqu'à cinquante ruches. La chasse leur fournit des gazelles, *saïga*, en abondance; et des loups, des renards, des sangliers, &c. mais en moindre quantité. La chasse est plutôt un plaisir qu'une occupation pour les Kozaks.

L'Oural est un fleuve extraordinairement abondant en poissons, et sur-tout en esturgeons de différentes espèces. Le poisson y remonte de la mer Caspienne. Les Kozaks ont trois saisons de pêche dans l'année.

En janvier, ils pêchent à l'hameçon, *bagry*. Ils s'en servent principalement pour prendre les biélouga, *acipenser huso*, Linn. Dans quelques parties de la rivière, ils sont par monceaux, comme s'ils étoient empilés les uns sur les autres, et ils avalent l'hameçon avec avidité, au moment où il se présente devant eux, de sorte qu'on les attire sans peine sur la glace. Les Kozaks prennent aussi du sterlet et de l'esturgeon commun en grande quantité. Au printemps, ils pêchent avec des filets, et prennent sur-tout beaucoup de sévriongas, petite espèce particulière d'esturgeons, *acipenser stellatus*, Pallas. En automne, ils employent aussi des filets, et pêchent alors toutes sortes de poissons. L'ou-

verture de chaque saison de pêche est annoncée par une décharge d'artillerie. A ce signal, les Kozaks se rassemblent pour entendre lire les loix concernant la pêche, et ils se rendent ensuite sur les lieux où ils ont formé le projet d'établir leur pêche; ce qui est toujours un sujet de réjouissance pour eux. Les seuls Kozaks, actuellement au service, ont la permission de pêcher, et ne peuvent employer aucun assistant. Les officiers peuvent y envoyer deux, trois ou quatre hommes, suivant leur rang. Les Kozaks vont armés à la pêche, à raison des attaques fréquentes des Kirghis. Dans les saisons de pêche de l'automne et de l'hiver, il arrive des marchands de presque toutes les parties de la Russie, qui achètent du poisson, du caviar et de la colle de poisson. En hiver, on transporte le poisson gelé; en automne et au printemps, il est salé, et comme enseveli dans le sel des lacs. Le caviar se prépare immédiatement après que le poisson est déposé sur la rive, en en séparant les membranes. Moins le caviar est salé, meilleur il est; mais il est plus susceptible de devenir rance, et de se corrompre. Le commerce du poisson est si considérable,

que non-seulement toute l'armée peut vivre du produit de la vente dans ces régions stériles et lointaines, mais encore s'enrichir et devenir opulente.

Outre ces saisons, ils pêchent encore en octobre et en décembre, particulièrement pour fournir les tables de la cour impériale. Le poisson pris dans ces deux mois, est envoyé à Saint-Pétersbourg ou à Moskou, par des députations composées de gens de mérite. La première députation porte de 60 à 100, et la seconde plus de 250 esturgeons. La première députation reçoit un présent de 800, et la seconde de 1,000 roubles. La chancellerie kozake prend cet argent, rembourse les frais du voyage et du transport, et fait présent aux députés de sabres montés en argent; le meilleur, destiné pour le chef de la députation, coûte 40 à 50 roubles; ceux donnés aux *Starschins*, de 15 à 20 roubles chacun, et 9 roubles ceux des simples Kozaks. Tous les sabres portent des inscriptions.

Les femmes ne filent ni ne tissent pas leurs vêtemens, elles les achètent; elles vivent dans l'aisance et l'oisiveté : mais elles sont propres et rangées dans leurs ménages.

Elles ont soin d'avoir une bonne table, d'excellente bière, de l'hydromel et de l'eau-de-vie.

Les Kozaks de l'Oural s'habillent, à tous égards, comme ceux du Don, et n'en sont distingués que par la forme particulière de leur bonnet.

Leurs habits sont des meilleures étoffes. Le peuple passe son temps dans une débauche continuelle, une gaîté oisive, et la licence. Du matin au soir, ils rôdent de côté et d'autre, s'amusant à babiller, à chanter et à boire. Lorsqu'ils se marient, les jeunes époux se font mutuellement présent de leurs habits de noces. En se rendant à l'église, on porte un drapeau devant la mariée, qui le suit immédiatement couverte d'un voile. Les fêtes, en cette occasion, consistent à danser, chanter et boire, et à courir çà et là dans la rue, parce que les maisons sont si petites, qu'on ne peut placer à table qu'un très-petit nombre de convives. Les maris traitent leurs femmes avec beaucoup plus de douceur et d'indulgence que les Russes; elles sont en conséquence libres, gaies, capricieuses et belles.

Leur manière de vivre irrégulière, est cause qu'ils parviennent rarement à un âge

très-avancé ; mais ils jouissent toute leur vie d'une bonne santé : aussi n'ont-ils point de médecins. Des chirurgiens leur sont envoyés de temps en temps, lorsque les maladies vénériennes infectent leurs contrées.

A l'exception des Kozaks d'Iletzkaïa, qui forment un corps entièrement séparé, tous ceux qui habitent les villes collatérales dépendent, à quelques égards, de la grande-chancellerie, et sont soutenus par elle, ainsi que les indigens et les infirmes. Comme le corps principal s'oppose à ce qu'ils jouissent librement des bénéfices de la pêche, ils sont oisifs et indolens. Ils ont les mêmes mœurs, les mêmes goûts, les mêmes usages et les mêmes habillemens, que les Kozaks de l'Oural. Chaque ville a son attaman, ses autres officiers et sa chancellerie particulière.

La dernière et la plus remarquable branche de la grande famille des Donskoï, sont les Kozaks *Sibériens*. Excités par une disposition à la vie errante et par le goût du pillage, une multitude considérable de Donskoï-Kozaks abandonnèrent, dans le seizième siècle, leur résidence sur le Don, pour voler et piller les contrées à l'est de leur territoire. Dans leurs expéditions dé-

prédatrices, ils furent dangereux pour les nouvelles possessions des Russes sur le Volga : devenus pirates entreprenans, ils armèrent en course sur la mer Caspienne, et se rendirent bientôt formidables à toutes les nations riveraines. A l'époque où ces essaims de brigands répandoient de tous côtés la désolation et la terreur, Ivan Vassiliévitch II étoit assis sur le trône de Russie. Les efforts de ce prince pour rétablir l'ordre et la tranquillité dans les provinces qu'il avoit conquises sur les Tatars, et pour donner de la vigueur au commerce avec les nations asiatiques du voisinage, avoient à peine commencé à produire quelque effet, lorsque l'esprit de rapine et de déprédation de ces Kozaks menaça de frustrer toutes ses espérances. En conséquence, il rassembla en 1577 une armée considérable, et arma une flotte redoutable, pour châtier ces hordes audacieuses, et les retenir pour jamais dans les bornes du devoir. Frappés de terreur panique à la vue de ces puissans préparatifs, les brigands se dispersèrent et s'enfuirent dans les régions voisines. Une troupe de 6 à 7,000, sous la conduite de leur attaman, *Yermak Timofei-*

yef, remonta les rivières de Kama et de Tschoussovaia, s'avança jusqu'à la Permie, et escalada les montagnes de l'Oural. De-là, Yermak apperçut devant lui cette immense étendue de territoire que nous appelons maintenant la Sibérie ; ces vastes déserts et les tribus féroces qui habitoient ces contrées, inconnues jusqu'alors du reste de l'humanité, sembloient devoir mettre des bornes à ses progrès ultérieurs ; mais animé par son courage, et flatté de l'idée audacieuse de devenir le fondateur d'un nouvel et puissant empire, Yermak, avec le petit nombre de ses compagnons d'armes, descendit les montagnes de l'Oural, défit le khan tatar Koutschoum, marcha sur le Tobol, l'Irtich et l'Oby, et subjugua, dans cette étonnante expédition, les Tatars, les Vogouls et les Ostiaks. La fortune avoit beaucoup fait pour Yermak; et Yermak, de son côté, tout ce qui pouvoit dépendre de lui pour se rendre digne de ses succès; mais elle lui refusa la satisfaction de jouir de ses travaux héroïques. Sa petite armée, épuisée par les fatigues et les combats, ne pouvoit conserver un pays d'une aussi énorme étendue, ni retenir dans l'obéissance un si grand nom-

bre de nations conquises. Dans l'impossibilité de compléter sa conquête, par l'établissement d'un Empire soumis à ses loix, il résolut au moins de préserver de l'oubli la mémoire de ses exploits, en élevant, pour la postérité, un monument indestructible de l'audace de son génie. En conséquence, en 1581, il céda, par une capitulation formelle, ses conquêtes au tzar Ivan Vassiliévitch II, qui, pour récompenser le service important rendu à l'Etat, pardonna tous ses crimes, et récompensa noblement sa magnanimité et ses talens.

Si jamais un grand projet fut effectué avec des moyens foibles et insignifians, ce fut certainement cette conquête de la Sibérie; et si l'homme qui fut capable d'en concevoir l'idée, et qui l'accomplit avec de tels moyens, mérite le titre de grand-homme, la postérité ne peut le refuser au conquérant de la Sibérie. Yermak n'eut pas le bonheur de voir l'exécution complète de son plan de conquêtes. Il mourut en 1584; mais après sa mort, la découverte et les conquêtes furent poursuivies, jusqu'à la mer Orientale et les montagnes de la Chine, par les régimens de Donskoï-Kozaks qui y furent envoyés.

Dans le milieu du dix-septième siècle, toute cette portion du globe faisoit déjà partie de l'empire de Russie. Les compagnons de la révolte d'Yermak, et les Kozaks qui s'étoient réunis à eux nouvellement, restèrent en qualité de milices dans la Sibérie, pour contenir les nations soumises. La plupart s'allièrent aux femmes de ces différentes nations : ceux qui vinrent dans la suite amenèrent leurs familles avec eux. Telle fut l'origine des Kozaks Sibériens, dont le nombre actuel excède de beaucoup 100,000; mais dont la plus grande partie vit comme bourgeois, faisant le commerce et exerçant des métiers. Environ 14,000 seulement font le service militaire propre aux Kozaks.

Nous passerons maintenant aux autres branches de la souche slave, qui habitent l'empire de Russie en tout ou en partie. Nous donnerons seulement les résultats les plus frappans, et les principaux événemens de leur histoire. Chacune de ces branches a son histoire particulière; elles ont peu de rapport à notre plan.

II. Des trois nations slaves, proprement dites, qui habitent l'empire de Russie, les Polonais forment la plus nombreuse, après

la nation principale. Suivant l'histoire de Russie (car ici les annales nationales manquent entièrement), ce peuple vint du Danube sur la Vistule en même temps que les Slaves Russes, et pour la même cause. Leur Etat détruit aujourd'hui, fut probablement fondé dans le neuvième siècle; mais ils ne commencent à figurer dans l'histoire que vers la fin du dixième. Quoiqu'ils sortent de la même souche que les Russes, ces deux nations ont presque continuellement été engagées dans des guerres sanglantes entre elles, et souvent au point de se détruire réciproquement. Elles ont été terminées par la destruction de la Pologne. Pour rendre plus sensibles les relations des deux pays, il sera nécessaire de distinguer deux époques: la prépondérance de la Pologne sur l'empire de Russie dans ses temps de foiblesse, et l'augmentation de puissance et le triomphe du dernier sur la république de Pologne en décadence. La première époque date son origine de la malheureuse bataille perdue sur la Kolka, dans laquelle les forces combinées des princes russes furent défaites par les Tatars; ses conséquences réduisirent l'empire de Russie sous la domination de ces

fougueux conquérans. Pendant toute l'époque de l'oppression des Tatars, et même long-temps après, les Polonais et les Lithuaniens, moins vexés par les hordes de Tatars Mongols, conservèrent une supériorité décidée sur la Russie, affoiblie par ses partages, et par les abus d'une souveraineté étrangère. Les Polonais et les Lithuaniens profitèrent habilement de la circonstance; ils s'emparèrent d'une grande partie des plus belles provinces de cet empire. Les principautés de Smolensk, Polotzk, Tver, Vitepsk, Loutzk, Briœnsk, Péréyaslavl, le grand-duché de Kief, et beaucoup d'autres contrées dont l'énumération seroit ennuyeuse, tombèrent, par la force des armes, sous le joug de la Lithuanie, dans ces temps de dévastations; lors de la réunion de cet Etat au royaume de Pologne, elles firent partie du royaume de Pologne. Après avoir secoué le joug des Tatars, les princes russes réclamèrent leurs droits sur les provinces conquises: mais Bellone est trop capricieuse pour favoriser toujours la justice; la plus grande et la plus belle partie du territoire perdu resta entre les mains des usurpateurs. Ils appuyèrent même de leurs armes la ré-

sistance de plusieurs des provinces russes contre la souveraineté de l'Empire. Les troubles domestiques qui affoiblirent ensuite la Russie, malgré le rétablissement de l'intégrité et de l'indivisibilité de l'Empire, fournissoient toujours aux Polonais des prétextes et des occasions de se mêler de ses affaires intérieures. Pendant la déplorable anarchie causée par les faux Dmitri, leur politique ambitieuse et raffinée leur fit constamment prendre parti pour l'un ou pour l'autre usurpateur. Lorsque Vladislas, prince polonais, fut appelé, par leur influence, au trône de Russie, ils reprirent Smolensk, et s'emparèrent même de Moskou. L'élection d'un prince de leur nation, et l'expulsion des Polonais de la capitale, rétablirent, à la vérité, l'ordre et la tranquillité dans l'Empire; mais, pour la dernière fois, il fallut encore acheter son indépendance. La paix qui assura le trône au nouveau tzar, Mikaïl Romanof, et renvoya les Polonais de la Russie, obligea ce prince à céder les provinces de Smolensk, Sévérie et Tschernigof. L'influence des Polonais finit à cette époque humiliante. La prépondérance de cette république déclina successivement, et

l'inexorable Némésis fit éclore l'époque où les Polonais furent obligés de faire pénitence, par une longue suite de malheurs, et même par la dissolution de leur existence nationale, de leurs prétentions mal-entendues, ou mal soutenues à la dictature du nord.

Déjà, sous le successeur du politique Mikaïl, la Russie arrondit le vaste circuit de son territoire par la conquête de ses provinces envahies; et après une longue séparation, le grand-duché de Kief fut enfin réuni au trône, dont il avoit été détaché. Plus les grandes opérations de Pierre-le-Grand augmentoient les forces intérieures de la Grande-Russie, et son importance à l'extérieur, plus la Pologne tomboit, par les défauts d'une constitution mal organisée, dans une imbécillité politique, dont les conséquences ne furent que trop tôt visibles, au désavantage de cette nation. Les causes de cette décadence n'entrent point dans notre plan. Nous avons déjà parlé des époques les plus importantes des progrès de la supériorité de la Russie, du résultat des relations inégales des deux États. Les Polonais forment actuellement, après les Russes, la par-

tie la plus considérable de la population de l'Empire de Russie. Ils sont réunis par millions dans les gouvernemens de Polotsk, Mohilef, Minsk, Brazlau, Vosnesensk, Podolie, Volhynie, Vilna et Slonimsk; ils forment des colonies moins nombreuses dans le cercle de Selenghinsk, sur l'Irtich, et en différentes autres parties de l'Empire.

Les Polonais Russes, comme toutes les autres nations de la Russie, jouissent sans aucune contrainte du libre exercice de leur religion; il leur est seulement défendu, ainsi qu'aux autres peuples, de faire des prosélytes dans l'église grecque, et d'empêcher leurs compatriotes d'embrasser volontairement la religion grecque. Ils jouissent des mêmes priviléges que la nation dominante, et ils sont les maîtres de suivre les mœurs et les usages de leurs pays. Comme d'autres auteurs ont déjà décrit les mœurs, les usages, le caractère moral de cette nation, nous les passerons sous silence. Nous remarquerons seulement que les Polonais étant Slaves, aussi-bien que les Russes, ces deux peuples parlent le même langage, mais avec un dialecte très-différent. Ayant beaucoup de ressemblance dans leur caractère, leurs mœurs

et leurs usages, les Polonais s'assimilent et se confondent plus promptement avec les Russes que les autres nations d'extraction étrangère, dont le langage, le caractère et les mœurs sont différens.

III. La troisième nation slave que renferme la Russie sont les *Serviens* ou *Serbes*, branche des Slaves illyriens. Sous la dénomination d'Illyrie, on ne comprenoit primitivement que la côte orientale de la mer Adriatique. Dans le quatrième siècle, le titre de Grande-Illyrie fut créé pour désigner presque toutes les provinces romaines de la partie orientale de l'Europe, entre la mer Adriatique et le Danube, et même jusqu'au Pont-Euxin. Ces contrées sont aujourd'hui divisées, suivant les puissances auxquelles elles appartiennent, en Illyrie vénitienne, hongroise et turque. Le royaume de Servie est formé d'une partie de cette dernière, et tire son nom de celui des habitans. Les Turcs l'appellent *Las Vilayeti*, ou *Terre de Lazarus*, parce qu'en 1365, lorsqu'ils le subjuguèrent, Lazarus étoit prince de Servie. Il consistoit autrefois en deux provinces, la Servie ou Serbie proprement dite, et Rascia; les habitans étoient en con-

séquence distingués en Serviens et Rasciens.

Les Serviens et les Raïtzes ont une colonie établie dans l'empire de Russie. Elle obtint, en 1754, un district considérable sur le Dnèpr, dans les possessions des Kozaks-Zaporoghis et aux environs. Ce pays, qui prit alors le nom de Nouvelle-Servie, étoit en plus grande partie un désert inhabité, et s'étendoit jusqu'aux frontières de la Pologne, dont ils étoient entourés de trois côtés. Les Serviens, qui s'y établirent en nombre considérable, furent formés en association militaire pour contenir et repousser les Zaporoghis. En 1764, toute cette contrée fut érigée en gouvernement, sous le nom de Nouvelle-Russie, et elle forme aujourd'hui une partie considérable du gouvernement d'Ekatarinoslaf.

Il y a encore deux tribus dans l'empire de Russie qui, nonobstant l'obscurité de leur origine, sont supposées descendre des Slaves. Ce sont les Lithuaniens et les Lettois; les derniers comprennent aussi les *Koures*.

IV. La race lettoise, à laquelle appartiennent les Lettois, les Lithuaniens et les anciens Prussiens, n'étoit point une souche

primitive, comme les Finois, les Germains ou les Slaves, mais une branche distincte de Slaves devenue méconnoissable aujourd'hui, qui a aussi une proche affinité avec les Vendes. La conformité du langage lettois avec le slavon et l'ancien vendois, et la ressemblance de leur ancienne mythologie, donnent à cette supposition un grand degré de probabilité. Le nom de *Litva* que prennent les Lithuaniens, se trouve dès le onzième siècle dans la chronique de Nestor, qui énumère les Lithuaniens parmi les nations tributaires de la monarchie russe. Les Lithuaniens ne purent se rendre indépendans qu'à l'époque où les divisions intestines éclatèrent en Russie, sous les successeurs de Vladimir-le-Grand. Ils se dégagèrent alors de la suprématie russe, étendirent leurs frontières aux dépens de leurs anciens maîtres, et formèrent enfin une puissance formidable à tous leurs voisins. Dans le treizième siècle, Ringold paroît, pour la première fois, sous le titre de grand-duc souverain. Son fils, Mendog, profita des incursions des Tatars en Russie, et saisit cette occasion pour y faire des conquêtes. Pendant son règne, et sous ses successeurs, toute la Russie lithuanienne,

la Volhynie et d'autres provinces (1), furent enlevées à la Grande-Russie. Guedimin, le plus célèbre de ces princes, chassa les Tatars de Kief, et soumit ce grand-duché. Yaghello, l'un de ses successeurs, mais d'une autre race, reçut le baptême en 1386, épousa la reine de Pologne Hedvig, et réunit à perpétuité la Lithuanie à la Pologne. En conséquence de cette réunion, les provinces conquises sur la Russie furent incorporées à ce royaume. Depuis cette époque, la Lithuanie a constamment suivi la fortune de la Pologne; et lors de son extinction, elle est pareillement devenue la proie de ses voisins, plus forts et plus puissans.

Au partage de l'année 1773, la Lithuanie fournit toute la part qui échut alors à la Russie; elle compose aujourd'hui les vice-royautés de Mohilef et de Polotsk. Dans le partage de 1793, ce grand-duché perdit encore 1,731 milles carrés et 850,000 ames, qui dépendent maintenant de la vice-royauté de Minsk; mais la plus grande portion de la Russie à cette époque fut prise dans la Petite-Pologne. Lors du partage définitif, en

(1) Voyez l'article Russie et Pologne.

1795, le reste de la Lithuanie fut réuni à l'empire de Russie, et il forme présentement les vice-royautés de Vilna et de Slonimsk. Ces gouvernemens de l'empire de Russie sont donc ceux où résident les Lithuaniens; mais le nombre d'individus qui composent cette nation peut difficilement être calculé avec exactitude, parce qu'ils sont par-tout mêlés avec les Russes et les Polonais.

V. Les *Lettois* formoient originairement un même peuple avec les Lithuaniens. Ces deux nations parloient le même langage (et même aujourd'hui, le lettois ne peut être considéré que comme une altération du dialecte lithuanien), et leurs noms paroissent être les mêmes (1).

---

(1) Nous trouvons dans les annales du moyen âge, les dénominations suivantes employées indistinctement: *Letthania*, *Letthovia*, *Litthavla*, *Litfonia*, *Lottavi*, *Litthvini*, *Letthovini*, *Litthvani*, *Lettones*, &c. Probablement les Lettes ou Lettois prirent leur nom particulier de leur premier domicile. Dans le cercle de Valk, une rivière, du nom de Lite, prend sa source à peu de distance de la ville de Venden. Cette rivière est appelée en lettois, la *Lette;* un Lette, dans leur langue, *Latvis*, signifie un homme qui habite le voisinage de la rivière Lette. Il est probable que *Lett-*

Jusques vers la fin du douzième siècle, la Livonie, ou Lettland, étoit entièrement inconnue des historiens germains; elle n'est mentionnée que par les Danois, les Suédois et les Russes : par les deux premiers à l'occasion de leurs pirateries, et par les Russes, en parlant de leur domination sur ce pays.

Les provinces riveraines de la Baltique, aujourd'hui connues sous les noms de Livonie, Esthonie, Courland et Semigalle, faisoient anciennement partie de l'empire de Russie, et eurent même part à sa fondation. Nestor (1), le plus ancien et le plus authentique des historiens russes, nomme *Litva*, *Semigola*, *Kors* et *Lif* parmi les nations tributaires; il ne mentionne pas expressément les Lettes, parce qu'ils ne formoient peut-être pas à cette époque une nation particu-

---

Gallia, si souvent mentionné dans les annales, vient de la même origine. *Leitis* veut dire en lettois, un Lithuanien, et *Gals*, l'extrémité; par conséquent le pays frontière de la Lithuanie. *Yannaus*, *Hist. de la Livonie et de l'Esthonie*, vol. I, p. 17.

(1) Voyez un détail sur Nestor et sa Chronique, &c. dans les *extraits des Journaux littéraires étrangers*, imprimés à Londres par Debreit, 2 vol. *in*-8°. vol. II, pag. 293 et suiv.

lière et distincte des Lithuaniens. La domination des Russes sur ces nations est encore confirmée par plusieurs autres témoignages. Lorsque les Germains se furent établis en Livonie, Meinhard n'osa pas prêcher publiquement, jusqu'à ce que Vladimir, grand-duc de Polotsk, lui en eût accordé la permission, parce que, dit Henri le Lettois, *les habitans idolâtres étoient ses tributaires.* Le même historien national observe que les Lettgalliens étoient de la religion grecque, et que les Russes baptisoient, en plusieurs endroits, les idolâtres. L'évêque Albert démontre clairement la suprématie des grands princes de Russie, lorsqu'en 1209, dans un traité de commerce conclu en son nom par le chevalier de l'ordre Teutonique Arnold, il donne des sûretés pour le payement de la taxe ordinaire, et qu'en 1211, au traité de paix, il cède le tribut.

Ces témoignages, et plusieurs autres aussi certains, prouvent que les contrées habitées par les Lettes sur la Baltique, ou la mer Varagienne, appartenoient déjà à la Russie dès le commencement de la monarchie. Il paroît que la Livonie n'avoit point alors de constitution fixe, et qu'elle ne tenoit à la mère-

patrie par aucun lien politique solide. Les grands princes de Russie ne demandoient aux nations tributaires que le payement exact de leurs impôts. Suivant l'usage de ce siècle, ils laissoient la constitution civile au choix et à l'inclination des Lettes. Ceux-ci ne connoissoient d'autres magistrats que leurs anciens, appelés encore aujourd'hui *starosts*, du terme slave *starschina*. Les Russes ne s'opposèrent même pas aux entreprises des conquérans étrangers, qui commençoient à y ériger une nouvelle souveraineté. Ces contrées renoncèrent donc successivement aux foibles liens qui les unissoient à cet empire, et sur-tout lorsque les dissensions civiles déchirèrent intérieurement la Russie. Les grands princes ne purent les soumettre, malgré leurs efforts réitérés. Pierre-le-Grand fit valoir enfin les droits qui appartenoient à l'Empire depuis sa fondation.

La Livonie fut généralement inconnue du reste de l'Europe jusqu'en 1158, époque où elle fut découverte par des marchands de Brémen, qui cherchoient vers le nord quelques nouvelles branches de commerce. Ces marins abordèrent à l'embouchure de la

Dvina orientale, ou Düna, établirent un commerce avec les habitans, y retournèrent plusieurs fois, avec le consentement de ces derniers, ils pénétrèrent enfin à plusieurs milles dans le pays, le long des rives de la Dvina. Environ dix-huit ans après la découverte, un moine augustin, nommé *Meinhard,* s'établit en Livonie, convertit les Livoniens à la religion chrétienne, et devint leur évêque. Un grand nombre de Germains s'y rendirent dans la suite à différentes époques. Vers la fin du même siècle, Kanut VI, roi de Danemark, fit une expédition en Esthonie, s'empara de cette province, et pourvut, les habitans convertis, de prêtres et d'églises. Pour conquérir et garder la Livonie, l'évêque fonda, en 1201, l'ordre des Frères de l'Epée, ou Chevaliers porte-glaives, espèce de Chevaliers-Templiers, et leur accorda la troisième partie du pays en tous droits de souveraineté. Ces chevaliers étoient tous Germains; ils convertirent, par l'épée, les habitans au christianisme avec beaucoup de succès, et les forcèrent à devenir leurs vassaux. Ils se réunirent ensuite à l'Ordre Teutonique de Prusse, auxquels Valdemar III, roi de Danemark, vendit en 1396

l'Esthonie pour la somme de 18,000 marcs d'or. En 1521, le grand-maître livonien Plettenberg se sépara de nouveau de l'Ordre Teutonique, et fut admis, par l'empereur Charles v, au nombre des princes de l'Empire Germanique. Les entreprises du tzar Ivan Vassiliévitch II pour reconquérir ces provinces, et la foiblesse de l'Ordre, qui ne se sentoit pas en état de résister à un ennemi aussi puissant, opérèrent enfin, en 1561, la division entière de l'Etat livonien.

L'Esthonie se mit sous la protection de la Suède; la Livonie s'unit à la Pologne, et la Courlande devint un duché particulier, sous la suprématie de la Pologne. Le dernier grand-maître, Gottard Kettler, la posséda comme fief de cette couronne.

Depuis cette époque, la Livonie devint la malheureuse pomme de discorde entre la Suède, la Russie et la Pologne. Ces trois royaumes s'épuisèrent mutuellement par des guerres sanglantes, pendant un siècle entier. Elle fut au moment de devenir un Etat particulier (1); mais la Suède prit en-

(1) Parmi les différentes entreprises du tzar Ivan Vassiliévitch II pour obtenir la souveraineté de la

fin l'ascendant; et à la paix d'Oliva, en 1660, elle ajouta la possession de cette province à celle de l'Esthonie. Après une nouvelle guerre de vingt ans, ces deux contrées retournèrent enfin sous la domination des Russes, par le traité de Neustadt en 1721; et elles forment aujourd'hui les vice-royautés de Riga et de Réval.

Depuis la conquête par les chevaliers de la Croix, le duché de Courlande ayant fait partie de l'Etat livonien, l'histoire de ces deux pays se confond jusqu'en 1561. Lors de la dissolution, ce duché de nouvelle création, échut en partage à Gotthard Kettler, comme on vient de le voir; et depuis cette époque, la Courlande figure dans l'histoire comme un Etat particulier.

Livonie, il offrit en 1596, ce pays avec le titre de royaume au prince danois Magnus, en s'en réservant la suzeraineté, et un léger tribut annuel. Cette proposition fut soutenue par une armée russe de 25,000 hommes; et Magnus prit, pendant quelque temps, le titre de roi de Livonie. Les défaites d'Ivan empêchèrent l'exécution de ce projet. Ce prince perdit même ses possessions en Livonie, dans la guerre contre la Suède et la Pologne. Magnus obtint, pendant sa vie, la jouissance de l'évêché de Pilten.

A l'extinction de la race mâle de Kettler, les états de Pologne voulurent s'emparer de la Courlande comme fief vacant, pour la réunir au royaume; mais soutenue par la cour de Russie, la noblesse courlandaise se conserva le droit d'élire un nouveau duc. Le choix tomba en 1737, sur le comte Ernest Jean de Biren, qui eut pour successeur son fils Pierre.

A l'époque du partage définitif et de la destruction du royaume de Pologne, sa liaison féodale avec la Courlande se trouva dissoute par le fait. Ce duché, en état de décadence, ne croyant pas pouvoir subsister sans un plus puissant patronage, les états du pays résolurent de leur propre mouvement, en 1795, de considérer la constitution féodale comme abolie, et se soumirent sans aucune condition, à l'impératrice de Russie. Leur exemple fut suivi par l'évêché de Pilten, qui relevoit immédiatement de la couronne de Pologne.

Le sort de la Livonie polonaise mérite ici une courte description. Cette contrée qui, sous le gouvernement de l'Ordre Teutonique, formoit également une partie de l'Etat livonien, fut réunie à la Pologne, en 1561,

avec toute la province de ce nom. A la paix d'Oliva, qui mit la Livonie sous la souveraineté de la Suède, ce seul district continua de faire partie du royaume de Pologne, et conserva depuis cette époque, le nom de Livonie polonaise, pour la distinguer de la Livonie suédoise. Au partage de 1773, ce pays qui avoit conservé jusque-là sa voïévodie particulière, fut annexé à la Russie. Il comprend aujourd'hui les deux cercles de Dünabourg et de Résitza, dans le gouvernement de Polotsk.

Nous allons parcourir encore une fois les parties de l'empire de Russie, habitées par les Lettois. Cette nation ne réside pas dans toute la Livonie; mais seulement dans la partie de cette contrée appelée la Lettonie (1); les Koures, en Courlande, en Sémigallie et dans l'évêché de Pilten, sont de vrais Lettois; la plupart parlent le langage lettois dans sa plus grande pureté. Mais ce peuple est en général dégénéré dans la Livonie po-

---

(1) La Livonie, ou la vice-royauté actuelle de Riga, comprend neuf cercles ou districts, dont quatre composent ce qu'on appelle proprement la Lettonie. Les cinq autres cercles sont habités par les Esthoniens.

lonaise, où il est mêlé de Polonais et de Russes (1). Leur population actuelle ne peut être estimée exactement; mais suivant le dernier recensement, le seul gouvernement de Riga contenoit 229,000 Lettois.

On ne les connoît plus aujourd'hui comme peuple séparé; ils ont insensiblement été mêlés, et se sont enfin confondus avec les Lettes, les Esthes et les Koures, ou comme on les appelle ordinairement, les Lettoniens, les Esthoniens et les Courlandais. Les vrais Lettes habitent Salis, où dans la conversation avec des étrangers, dans les églises et les écoles, ils parlent le langage lettois; mais dans l'intérieur de leurs maisons et entr'eux, ils se servent de l'ancien liewich. Les Liefs dernièrement découverts sur les bords de la mer en Courlande, ont été regardés avec raison, comme des paysans émigrés de Salis. Pour conclure, on ne découvre aujourd'hui, extérieurement, au-

(1) La noblesse même, qui, ainsi que dans toutes les autres parties de l'Etat livonien, est d'origine allemande, a perdu, sous la suprématie polonaise, l'usage de la langue allemande, pour adopter celle des Polonais.

cune différence visible entr'eux et les Lettois.

Les Lettes, Lettois ou Lettoniens, peuple toujours paisible, industrieux, hospitalier, frugal, et d'un meilleur caractère que les Esthoniens, habitoient la plus grande partie du district de Venden, et s'étendoient même en Dorpat; c'est pourquoi les chroniques font mention des Lettes en Oungannie. Ils formèrent en tout temps une nation entièrement distincte des Liefs et des Esthes. Cette assertion est prouvée par leur langage, plusieurs coutumes particulières, le rapport authentique de l'histoire, et la haine implacable des Liefs et des Esthes. Ces deux nations les méprisèrent et les opprimèrent continuellement. Cette aversion ne paroît pas même encore éteinte; car les Liefs qui vivent parmi eux ne s'allient pas volontiers avec eux, et les Esthes les tournent en dérision et les méprisent.

On a cherché quelquefois leur origine parmi les Grecs, d'autres fois parmi les nations sarmates.

Sans discuter ici, si ce sont eux qui portoient anciennement le nom de Latziens, ou s'ils furent expulsés par les

Perses, nous voyons par leur langage, qu'ils ont une affinité avec les Courlandois ou les Koures, et qu'ils sont d'origine lithuanienne ou slave. Nous trouvons un mélange de différentes langues dans leur langage, qui contient beaucoup de mots empruntés du russe, du polonais, de l'esthonien, de l'allemand; quelques-uns même paroissent dériver du latin.

Cette confusion dans le langage, provient de leurs émigrations et de leur mélange avec d'autres peuples.

Ils occupent aujourd'hui deux districts appelés Lettland, de leur nom. A raison de l'augmentation des Liefs (maintenant confondus avec les Lettes), des Vendes, des Lettgalliens et des Esthoniens, ils sont à présent plus nombreux que dans le douzième siècle. Le nom des Lettes dans leur langue est *Latwéétis*.

Les Lithuaniens habitent les gouvernemens de Polotsk et de Mohilef; ainsi que les Lettoniens, ils sont mêlés de Slaves et de Finois, mais principalement des derniers.

Ils professent la religion romaine.

SECTION II.

Finois.

La seconde souche-mère des nations qui habitent la Russie, est celle des Finois, quoique (à l'exception des Hongrois, si on veut les comprendre parmi eux) aucune branche de ce grand tronc n'ait jamais formé un corps de nation dominant. Cependant comme souche commune de la plupart des nations du nord de l'Europe, elle est extrêmement remarquable par son antiquité, et les vastes contrées qu'elle habite : elles s'étendent de la Scandinavie à une très-grande distance dans les régions septentrionales de l'Asie, et de-là, aux rives du Volga et de la mer Caspienne. Les nations finoises, malgré leur dispersion dans ce prodigieux espace, ont cependant conservé une ressemblance dans le physique, le caractère national, les mœurs et le langage. On doit considérer également que la généralité des races finoises n'habite encore que dans le Nord, qu'elles ont toujours choisi de préférence.

C'est pour cette raison qu'on les appelle *Finns*, ou habitans des marais. La chasse et la pêche ont toujours été la principale occupation de tous ces peuples. Une si grande ressemblance prouve l'origine commune des nations qui se classent dans cette division de notre ouvrage. Il est très-difficile de décider celle des nations finoises qui est la souche-mère. Le nom antique de *Finns*, déjà connu de Tacite, n'est en usage chez aucune de ces nations; elles s'en donnent un tout différent.

La dénomination propre et primitive de ce peuple est incertaine; son origine et les premières époques de son histoire sont aussi obscures.

Plusieurs de ces nations remontent à une très-haute antiquité : quoique nombreuses et répandues au loin, aucune d'elles, excepté les Magyares, n'a joué de rôle brillant sur le théâtre du monde. Elles n'ont jamais acquis d'indépendance durable, ni produit un héros. Elles ont toutes été constamment la proie de leurs voisins, plus belliqueux et plus puissans. En conséquence, elles n'ont point de chroniques particulières, et leur histoire ne

se trouve que dans les annales de leurs conquérans.

Lorsque l'on considère que toutes les provinces de la Scandinavie et de la Russie sont peuplées de nations finoises, il est aisé de concevoir comment la souche-mère a pu s'étendre des frontières de l'Asie jusqu'à la Baltique, se prolonger ensuite sur la côte septentrionale de cette mer, et se répandre des deux côtés très-avant dans le sud, jusqu'à ce que par la suite des. temps elle ait pénétré par les Lettes et les Slaves d'un côté, et par les Scandinaves-Germains de l'autre, fort au loin dans le nord. L'histoire fournit trop peu de lumières pour pouvoir assurer la probabilité de cette hypothèse. Elle nomme à la vérité, dès le neuvième et le douzième siècle, les Permes, les Finois, les Lapons, et quelques autres tribus qui ne sont connues aujourd'hui que par leurs noms. Nous ne trouvons sur ces nations que des notes éparses dans les annales des peuples qui commerçoient avec elles. Les autres races finoises sur le Volga et en Sibérie, n'ont été découvertes qu'à l'époque des progrès récens des Russes dans ces

contrées. L'histoire nous apprend seulement qu'elles possédoient la plus grande partie de la Scandinavie et de la Russie septentrionale, et qu'elles étoient divisées en différentes tribus qui vivoient entièrement sans gouvernement, ou qui, comme les Permes et les Finois propres, obéissoient à des rois. Elles furent toutes subjuguées par les trois nations dont elles dépendent encore, les Norvégiens, les Russes et les Suédois.

Les Norvégiens assujettirent les premiers, une partie des Finois du nord. Le Finmark a toujours été tributaire de ce peuple. Long-temps avant le dixième siècle, le territoire qui s'étend de Vardhuys à la mer Blanche, étoit indépendant d'eux. Les Finois éloignés qui habitoient les bords des golfes de Bothnie et de Finlande, et sur la Dvina, furent les seuls qui obtinrent leur liberté. Les Norvégiens entreprenans ne se contentèrent pas de céder à des vassaux les pays conquis; ils marchèrent sur les districts indépendans, et particulièrement sur Perme, attirés en partie par le commerce et la soif du pillage et du butin. Ces expéditions sur Perme, qui devinrent an-

nuelles par la suite, furent d'abord arrêtées par les incursions des Mongols en Russie. Elles ne cessèrent entièrement, que quand les princes de Novogorod se furent rendus maîtres de ce pays et du commerce de ces contrées.

Les Russes furent la seconde nation qui se répandit dans les parties du nord occupées par les Finois. A l'époque de leur établissement sur le Volkhof, ils vécurent amicalement avec leurs voisins les Tschouds ou Finois, et formèrent avec eux un même gouvernement. Ils les soumirent dans la suite, plus tard que les Norvégiens, mais plutôt que les Suédois.

La Karélie et une partie du Kecholm, furent la première conquête des Russes en Ingrie. Les Norvégiens ont appelé, par cette raison, Karéliens, tous les Finois-Russes, et même ceux qui furent soumis par les Russes dans la suite, quoiqu'ils ne pussent être considérés comme Karéliens, à raison de leur domicile et de leur origine. Les Russes s'emparèrent d'abord de la contrée voisine du golfe de Finlande ou Kyrialabotn, et du pays situé entre le lac Ladoga et la mer Blanche. Ils se répandirent

ensuite dans ces pays déserts, sans se fixer à des limites déterminées, et ils assujettirent une partie de la Finlande. Lors de l'incursion des Mongols, les Norvégiens suspendirent leurs expéditions en Permie. Les Novogorodiens pénétrèrent aussi, à cette époque, dans le nord; et l'évêque *Etienne* convertit la Permie dans le quatorzième siècle.

Vers le même temps, quelques Permiens s'enfuirent sur les bords de la mer Blanche, pour se soustraire au zèle du prosélytisme; et ils donnèrent ainsi aux Russes qui poursuivirent leurs fugitifs, la première occasion de s'établir en Laponie. Les Russes se querellèrent bientôt avec les baillis norvégiens, chargés de percevoir les tributs de ces contrées. Ils en vinrent aux actes de violence, et la guerre éclata. Les Russes moins éloignés et plus puissans, eurent l'avantage. Ils s'emparèrent du Lapmark, voisin de Kola, et imposèrent ensuite un tribut aux Finois du Finmark d'aujourd'hui, et à ceux qui habitoient le Trumsen jusqu'à Malanger. Les autres nations finoises dans l'orient, sur le Volga et en Sibérie, furent successivement assujetties par les Russes à l'époque

de la conquête des royaumes tatars, et lors de la découverte de la Sibérie.

Les Suédois furent les derniers qui fondèrent une souveraineté dans les contrées septentrionales habitées par les Finois. Vers le milieu du douzième siècle, Erik, surnommé le Saint, subjugua et convertit les Finois proprement dits. Cent ans après, les Suédois pénétrèrent à Tavastland; à la fin du treizième siècle, ils s'établirent en Karelie, et réduisirent peu à peu les Lapons à leur obéissance.

Ainsi donc, toute la partie du nord habitée par les Finois fut partagée entre ces trois Etats. Cette nation perdit ainsi son indépendance. Le peuple finois étant divisé en Finois norvégiens, suédois et russes, les derniers seulement seront l'objet de notre attention. Des treize tribus qui composent la race finoise, douze sont en tout, ou en partie, dependantes de l'empire de Russie; savoir: les Lapons, les Finois, les Esthoniens, les Livoniens, les Tschérémisses, les Tschouvasches, les Mordvines, les Votiaks, les Permiaks, les Vogouls et les Kondichostiaks. Les Madchares (1), cette grande masse

(1) Les annales russes disent qu'ils s'appeloient

de peuples mélangés, que nous appelons aujourd'hui Hongrois, sont la seule nation finoise qui n'appartient pas à la Russie, et la seule qui ait conservé son indépendance nationale.

I. Les Lapps ou Lapons habitent l'extrémité nord-est de la Scandinavie jusqu'à la mer Blanche, entre le 65ᵉ et le 75ᵉ degré de latitude nord, anciennement connus sous le nom de *Quenlandois* ou *Kayanians*. *Saxo Grammaticus*, historien du douzième siècle, est le premier qui les appelle Lapons, ou Sorciers, nom qui leur fut donné par les Suédois. Dans leur langue ils se nomment *Sabme Ladzh* (au plurier *Same*), et leur pays *Same-Ednam*. La Laponie moderne,

---

Magyares, ou Ougri, noms dont les modernes Européens ont fait Hongres et Hongrois. *Schlœtzer* ne compte que douze nations finoises; il en exclut les Tschouvasches, quoiqu'il les y eût compris précédemment. Ce critique suppose même aux Finois une origine européenne, suivant l'interprétation qu'il donne à ces mots, *quos aliunde venisse nulla memoria est*, parce qu'ils possèdent presque tout le nord de l'Europe, depuis la Norvége jusqu'à l'Oural, tandis que les Finois Asiatiques paroissent n'en être que des branches détachées.

pays montagneux, couvert de forêts et de lacs, est divisée en Laponie norvégienne, suédoise et russe. La partie du nord-ouest appartient à la Norvège ; celle du sud à la Suède, et celle de l'est à la Russie.

Suivant la distribution politique de l'empire de Russie, la Laponie russe forme seulement un cercle du gouvernement d'Arkhangel. La ville principale de ce cercle est Kola; il a environ 1000 verstes de diamètre. Le nombre des Lapons russes appelés par les Russes *Lopari*, monte à un peu plus de 1,200 familles.

Schober, dans son *Memorabilia Asiatico-Rossica*, rapporte l'histoire d'un Lapon qui avoit vécu quelque temps à Astrakhan (1). Ce Lapon, par rapport à son étonnante mémoire, étoit la merveille de son temps. Il fut clandestinement enlevé de sa patrie, et conduit à Stockholm dans son enfance. Charles XI l'envoya à ses frais à Wittemberg pour y étudier la théologie. On desiroit l'employer utilement pour prêcher l'évangile aux Lapons dans leur langue. Ses études académi-

(1) *Wéber* en parle aussi, dans *Veranderten Russland*, vol. II, pag. 165.

ques finies, il revint à Stockholm, où il fut examiné devant la cour. Il parloit facilement latin, mais pas avec pureté. Il prêchoit sans hésiter, mais sans beaucoup de sens. Le ministère le jugea capable d'entreprendre, avec la bénédiction divine, l'ouvrage de la conversion de sa patrie; il lui ordonna en conséquence de faire des prosélytes en Laponie.

Le missionnaire étant arrivé chez ses compatriotes, ne put vivre de lait de renne et de poisson sec. A peine y eut-il resté six mois, qu'il monta sur un renne, abandonna sa misérable patrie, se présenta à Stockholm en habit de simple Lapon, et gagna quelque argent en montrant sa bête au peuple. Etant tombé dans un extrême mépris par cet emploi dégradant, il se rendit en Danemark vers l'an 1704. Il fit son entrée à Copenhague, monté sur son renne, au milieu d'un prodigieux concours de peuple. Il fut présenté au roi, et il lui assura être un prince lapon. La cour s'en amusa, et se divertissoit à le tenir dans un état presque continuel d'ivresse, en lui faisant boire du vin et de l'eau-de-vie. Il voyagea sous le même titre en Allemagne, visita les principales cours, et fut rarement plus sobre. Il vint en France, apprit en un mois

la langue française, et reçut de très-beaux présens de Louis XIV. Il retourna en Allemagne, et traversant ensuite la Pologne, il se rendit en Russie.

Après six semaines de résidence à Saint-Pétersbourg, il s'exprimoit déjà assez facilement en russe pour pouvoir prêcher en cette langue devant Pierre-le-Grand, l'archevêque de la province, et les grands officiers de l'Etat. L'empereur lui accorda une pension annuelle de 250 roubles, et l'envoya à Astrakhan pour apprendre la langue tatare, qui étant composée de différens dialectes, est par conséquent très-difficile. Il l'apprit en très-peu de temps de manière à la parler couramment. Menant à Astrakhan une vie très-dissolue, et étant fréquemment trouvé ivre-mort et endormi dans les rues, il fut un jour ramassé par les Kalmouks, et secrètement porté hors de la ville. Il fut conduit devant le khan Ayouka. Le khan ordonna de lui raser la couronne de la tête à la manière des Kalmouks, le fit habiller en Kalmouk, et lui donna deux femmes, qui devinrent bientôt grosses. Il eut à peine passé quatre semaines parmi ce peuple, que non-seulement il les entendoit, mais pou-

voit aussi leur parler d'une manière intelligible. Les Kalmouks lui donnèrent des chevaux, l'amenèrent avec eux dans leurs parties de chasse, vivoient, mangeoient et jouoient avec lui, et ne se doutoient pas qu'il voulût les quitter. Mais il s'échappa à la première occasion, et revint à Astrakhan.

Il apprit ensuite le persan et le mongol dans cette ville : il parloit aussi le grec moderne. Sa vie dissolue et son ivresse perpétuelle le firent périr à la fleur de son âge.

Saxo Grammaticus, qui vivoit vers la fin du 12e siècle, est le premier écrivain qui parle de ce pays et de ses habitans ; « mais, » dit M. de Voltaire, ce ne fut que dans le » 16e siècle qu'on commença à avoir quel- » ques légères connoissances de la Laponie, » sur laquelle les Russes, les Danois et les » Suédois eux-mêmes, n'avoient que de » très-foibles notions.

» Ce vaste pays, voisin du pôle, n'avoit » été cité par les anciens géographes que » sous les noms de pays des Cynocéphales, » des Himantopodes, des Troglodites et des » Pygmées. Les auteurs suédois et danois » prétendent que la race des Pygmées n'est » pas fabuleuse, et qu'elle se trouve près du

» pôle, dans un pays idolâtre, couvert de
» montagnes, de rochers et de neige, et
» plein de loups, d'élans, d'ours, d'hermi-
» nes et de rennes ».

« Les Lapons, continue Voltaire, selon
» le témoignage universel des Voyageurs,
» paroissent n'avoir aucune affinité avec les
» Finois, dont on les fait descendre, ni avec
» aucun des peuples voisins. En Finlande,
» en Norvége, en Suède, en Russie, les
» hommes sont blonds, grands et bien faits;
» ceux que produit la Laponie n'ont que
» trois coudées de haut, sont pâles, basanés,
» et ont des cheveux courts, durs et noirs;
» la petitesse de leur tête, leurs yeux, leurs
» oreilles, leur nez, leur ventre, leurs
» cuisses et leurs pieds les distinguent entiè-
» rement de tous les peuples qui entourent
» leurs déserts.

» Ils paroissent une espèce particulière,
» formée pour le pays qu'ils habitent, qu'ils
» aiment, et qu'eux seuls peuvent aimer. La
» nature, qui n'a placé le renne nulle part
» ailleurs que dans ce pays, paroît y avoir
» produit les Lapons; et comme par-tout
» ailleurs il n'existe point de rennes, de
» même le Lapon paroît n'être venu d'aucun

» autre pays. Il n'est pas probable que les
» habitans d'un pays moins sauvage eussent
» traversé des montagnes et des déserts de
» glaces, pour se transporter dans des ré-
» gions si horribles et si obscures, qu'il est
» impossible d'y voir de manière à s'y con-
» duire pendant trois mois de l'année, et
» dont les habitans sont perpétuellement
» obligés de changer de résidence, afin de
» trouver les moyens de subsister. Une fa-
» mille peut être jetée par une tempête sur
» une île déserte, et la peupler; mais il n'est
» pas naturel de quitter des habitations sur
» le continent qui produisent quelque nour-
» riture, pour aller à une grande distance,
» s'établir sur des rochers qui n'ont pour
» couverture que de la mousse, dans une
» affreuse région de gelées continuelles, par-
» mi des précipices de glace et de neiges, où
» l'on ne trouve, pour toute nourriture,
» que du lait de renne et du poisson sec, et
» où l'on est privé de tout commerce avec le
» reste de l'univers.

» En outre, si les Finois, les Norvégiens,
» les Russes, les Suédois, les Islandois, peu-
» ples qui habitent aussi avant dans le nord
» que les Lapons, avoient émigré en La-

» ponie, leur physionomie auroit-elle abso-
» lument changé ? Il paroîtroit donc que les
» Lapons sont une nouvelle espèce d'hom-
» mes, qui s'est présentée, pour la première
» fois, dans le seizième siècle, à notre vue
» et à nos observations, tandis que l'Asie et
» l'Amérique offroient en même temps à nos
» regards un si grand nombre d'autres peu-
» ples, dont nous avions très-peu de con-
» noissance. Désormais la sphère de la na-
» ture s'est agrandie pour nous de tous cô-
» tés; et c'est sous ce point de vue que la
» Laponie devient un objet vraiment digne
» de notre observation ».

Mais on peut répondre que si les habitansde la Laponie étoient d'une espèce différente des autres hommes, nous devrions admettre l'éternité de la matière pour les hommes nés dans les différens pays, de tout temps engendrés par d'autres, sans pouvoir jamais, quelque rétrogradation que l'on puisse faire, découvrir leur première génération, à moins d'avoir recours à la fiction des poètes, pour un peuple

...... Qui rupto robore nati,
Compositique luto, nullos habuere parentes.

Les écrits de Moyse démontrent que ces systêmes, et ceux inventés par les anciens philosophes, sur l'origine de l'espèce humaine, sont autant de romans et de faussetés.

La plus grande difficulté consiste à savoir comment les enfans d'Adam et d'Eve qui étoient blancs, ont pu engendrer des noirs. Mais cette difficulté a été résolue dans la dissertation préliminaire de l'Histoire universelle, et dans celle de M. *de Maupertuis*, sur le Nègre blanc. Elles prouvent que la différence et la diversité des climats, une plus ou moins grande distance du soleil, &c. ont produit cet effet; l'expérience le confirme, du moins par analogie.

II. Les Finois, dans l'exacte signification, étoient déjà connus de *Tacite* sous le nom de Finns, qui leur a été conservé par les géographes et les historiens postérieurs. Mais ce peuple étoit alors très-peu connu. Il ne l'a été réellement qu'en 1157, époque où le roi de Suède, Erich-le-Saint, entreprit de le subjuguer et de le convertir. Les Finois s'appellent, dans leur langue, *Souoma-Lainen*, c'est-à-dire, peuple qui vit dans les marais; et leur pays, *Souomen-Sari*, pays

marécageux qui contient des îles. On ignore l'étymologie du nom de Finois (1). Les Russes les appellent Finns, mais plus ordinairement *Tschoukhonski*, ou *Maïmisti*, peuple sale. Les Ingriens, espèce particulière de paysans finois qui habitent depuis longtemps parmi les Russes, et qui ont adopté beaucoup de leurs coutumes, leur langage et la religion grecque, sont encore appelés *Ischorkis*, en langue russe, de la rivière d'Ichora ou Inger, d'où dérive le nom d'Ingermanland ou d'Ingrie. Ils habitent également dans le voisinage de Valdaï et de Beyetsk; ils sont généralement de la communion luthérienne.

Le pays habité par cette nation comprend la partie nord-est des golfes de Finlande et de Bothnie. Par-tout il est parsemé de rochers, de montagnes, de marais et de lacs, entre le 60e et 65e degré de latitude nord. On porte sa circonférence à 30,000 verstes. La plus grande partie appartient au royaume de Suède. La portion sud-est, possédée par la Russie, contient l'Ingermanland ou Ingrie,

---

(1) *Schlœtzer* le prétend. *Géorgi* est d'opinion que c'est la traduction gothique de *Souoma*.

le Kexholm et la Karélie, formant le gouvernement de Vibourg, et une partie de celui de Saint-Pétersbourg. On a déjà vu qu'anciennement les Finois étoient soumis à des rois de leur nation, et que les Russes, qui se sont établis de très-bonne heure dans leur territoire, en possédoient anciennement une beaucoup plus grande partie. Dans les temps postérieurs, ils perdirent ces domaines; et Mikhaïl Romanof céda à la Suède les dernières possessions des Russes en Finlande; mais, par les traités de Neustadt et d'Abo, la Russie en recouvra la première partie.

Dans le gouvernement de Vibourg, les Finois composent la très-grande majorité des habitans, ou, pour mieux dire, ils forment le peuple du pays. Dans la plupart des cercles du gouvernement de Pétersbourg, ils font, conjointement avec les Ingriens, la principale population; et dans les gouvernemens de Tver et de Novogorod, ils forment des colonies considérables, qui sont établies depuis long-temps dans ces régions. On ne peut pas déterminer d'une manière certaine le nombre des Finois russes; mais il est probable qu'ils excèdent 400,000 ames. Ce peuple et les Lapons sont, au surplus,

les deux seules nations finoises qui soient divisées sous différens souverains; toutes les autres branches de cette souche appartiennent exclusivement à l'empire de Russie.

III. Sur la côte méridionale du golfe de Finlande, vis-à-vis de la Finlande proprement dite, habitent les *Esthoniens.* Ce nom, également en usage chez les Orientaux, est d'origine allemande. Plusieurs autres nations de la Baltique l'ont aussi porté. *Tacite* et *Cassiodore* l'ont employé pour désigner les habitans des rives de l'Amber. Il a été enfin exclusivement donné à la petite étendue de côtes dont nous venons de parler. Les Esthoniens n'ont point pour eux de nom collectif; mais ils suppléent à ce défaut par les termes de *maa rahvast*, peuple du pays; *maa maes*, un habitant au singulier; ou s'ils veulent parler plus particulièrement, *Tarto rahvast*, *Perno rahvast*, peuple de Dorpat, de Pernau, &c. (1). Dans les annales russes, où ils jouent un grand rôle, ils sont appelés Tschouds, parce qu'ils fondèrent l'Etat russe

(1) En esthonien, les Finois sont appelés *Somé-Rahvast*, ou *Sumlané*.

de concert avec les Slaves de Novogorod. Le lac de Peipous s'appelle encore aujourd'hui en russe Tschoudskoïe-Ozero, le lac des Tschouds.

Il est certain que dès les temps les plus reculés, ce peuple faisoit partie de ceux qui composoient la monarchie russe. Pendant les commotions intestines produites par les divisions des grands-ducs, les Tschouds réussirent à se soustraire graduellement à cette souveraineté. Mais l'histoire nous apprend que les princes russes firent valoir plusieurs fois leurs droits par la force, et obligèrent les Esthoniens à se soumettre. Ainsi, par exemple, Iaroslaf ayant été forcé de prendre les armes contre les Tschouds, fit construire en 1030 Dorpat (ou Iourief, comme les Russes l'appellent encore aujourd'hui), afin d'avoir une place forte au centre de leur pays, pour la perception des impôts, et y entretenir une garnison. De même, Mstislaf marcha contre les Tschouds et les Semgalliens pour exiger le renouvellement de leur tribut. Nous trouvons encore dans les annales des nations voisines, des preuves de la suprématie des princes russes sur ces contrées.

En parlant des Lettes, nous avons déjà

décrit les événemens les plus remarquables de l'histoire des Esthoniens. Depuis l'année 1386, époque où l'Esthonie fut vendue à l'Ordre Teutonique, elle a formé une partie de l'Etat livonien, auquel elle fut de nouveau réunie. Après avoir été sous la domination de la Suède pendant cent ans, elle fut ensuite incorporée à la Russie. L'ancien duché d'Esthonie forme actuellement le gouvernement de Réval. Cette province et la plus grande partie de la Livonie, ou cinq cercles du gouvernement de Riga, sont habités par les Esthoniens. Leur nombre, dans le premier gouvernement, est de 180,000; dans celui de Riga, il monte à plus de 257,000, suivant le dernier dénombrement. Nous ne commettons donc certainement pas d'erreur en portant leur nombre total à 430,000 ames.

Les Esthes ou Esthoniens, en langage lettois *Iggannis*, ont toujours composé la nation la plus considérable et la plus nombreuse de la Lieflande ou Livonie. Outre l'Esthonie proprement dite, ils habitoient les districts de Dorpat et de Pernau, et ils y conservent encore aujourd'hui leurs établissemens. Ils firent même de fréquentes

entreprises pour s'établir dans la Lettonie, mais ils furent toujours battus par les chevaliers de l'Ordre Teutonique, sous leur grand-maître Volquin, qui les repoussa plusieurs fois sur leur ancien territoire. Leur langage, leurs mœurs, leur physionomie, leurs maisons, le genre de leur agriculture, sont autant de preuves incontestables de leur affinité avec les Finois. M. *Schlœtzer* dit, avec raison, que c'est une des nations qui occupent le plus d'espace sur le globe, puisqu'on la trouve depuis les rivages de la Baltique jusqu'à l'extrémité de l'Asie. Il n'est donc pas étonnant que quelques Livoniens aient trouvé dans le centre de la Russie, des nations dont ils pouvoient entendre, en partie, le langage avec le secours de la langue esthonienne, puisqu'on donne une origine commune aux Finois, Lapons, Esthoniens, Livoniens, Permiens, Sirianes, Ingriens, Votiaks, Tschouvaches, Tscheremisses, Mordouans, et autres. Les Esthoniens sont les Tschouds, d'où est peut-être dérivé le nom de Tschouchna, encore employé par les Russes pour désigner un habitant de Lieflande.

Leur conversion, ou plutôt leur con-

trainte, coûta beaucoup de travaux aux Germains. Accoutumés à la guerre, à la piraterie et à la liberté, ils méprisèrent long-temps et résistèrent à leur insolente autorité. Quelques étincelles de cet esprit martial, presque éteint aujourd'hui, se montrent cependant, de temps en temps, dans leurs accès d'ivresse et de vengeance; et on peut encore reconnoître, dans leur penchant au vol, un reste de leur ancien caractère pirate et de leur disposition à attaquer les provinces voisines.

On ne doit pas s'attendre à trouver des hommes très-instruits parmi un peuple entièrement occupé de l'agriculture, du pâturage et de la pêche. Les langages esthoniens et lettois n'ont pas été encore développés et enrichis par les arts ni les sciences. Ils manquent, sur-tout l'esthonien, d'un grand nombre d'expressions particulières; de sorte que ce doit être souvent une tâche difficile pour un prédicateur de village, que de publier un édit traduit avec fidelité, ou de faire à ses paroissiens un discours dogmatique, à moins qu'il ne soit doué d'un talent particulier.

Plus d'un paysan accepteroit la liberté

avec reconnoissance; mais l'Esthonien ne peut pas mieux exprimer, dans son langage, la reconnoissance et la liberté, que l'existence, la durée, l'espace, et autres idées abstraites. On trouve parmi eux des gens d'une grande simplicité, particulièrement ceux qui vivent dans les forêts. La plupart sont industrieux. (Les Esthoniens beaucoup plus que les Lettois.) Ils comprennent aisément une proposition, lorsqu'elle n'est pas trop au-dessus de leur sphère, et montrent fréquemment une capacité inattendue à laquelle il ne manquoit que l'occasion pour se développer. Ceux qui habitent les côtes de la mer ont toujours été de bons marins, qui, sans aucune instruction, s'aventuroient au loin sur la mer, dans de mauvais vaisseaux mal construits.

Ils savent lire en très-peu de temps, souvent dans l'espace de trois ou quatre semaines. Ils apprennent facilement un métier, qu'ils dérobent très-adroitement aux ouvriers allemands. On trouve, en conséquence, parmi eux, des orfévres, des constructeurs de navires, des tanneurs, d'habiles cuisiniers, des piqueurs, &c. Sous le gouvernement suédois, ils furent d'utiles

soldats, lorsqu'on les rassembloit sous la bannière féodale. Au commencement de ce siècle, si on en croit les rapports publics, un paysan du district de Dorpat leva un régiment, à la tête duquel il se signala tellement, qu'il reçut des lettres de noblesse, avec un *haak* de terres, en récompense de sa générosité et de sa valeur. Plusieurs ont obtenu des baronnies et des rangs militaires pour leurs services en temps de guerre; ou s'étant appliqués aux sciences avec succès, ont rempli différentes charges. Il existe aujourd'hui des personnes d'une grande considération, dont les pères ou les grands-pères étoient des paysans aliénables. Très-peu de seigneurs permettent à leurs paysans d'apprendre à écrire, craignant peut-être qu'ils n'abusent de ce talent, et ne soient tentés de faire un faux passe-port, ou des lettres d'émancipation. Quelques-uns apprennent à écrire d'eux-mêmes; ignorant l'arithmétique, ils savent encore, par le moyen de tailles ou petits morceaux de bois, tenir, d'une manière surprenante, des comptes très-étendus sur cent sujets différens. Ils se donnent rarement de la peine pour des objets dont ils n'apperçoivent pas l'utilité

directe; et ils admirent, mais froidement, ce qu'ils ne comprennent pas. Les enfans, qui deviennent orphelins dans le bas âge, savent à peine, à vingt ans, le nom de leurs parens. Les écoliers sont dans l'usage d'offrir à leurs maîtres, du lin, du beurre, ou du miel, pour les laisser sortir de l'école, et ne pas les forcer d'apprendre à lire; pour le même but, ils feignent souvent quelques infirmités, comme la surdité, la foiblesse de la vue, ou de la mémoire, &c. mais sur-tout d'avoir fait une grande chute, ou reçu un coup à la tête. Ces prétextes, et d'autres semblables, deviennent moins fréquens de jour en jour, à raison de l'institution actuelle des écoles; et ils cesseront entièrement lorsqu'il y aura une école dans chaque village, ou que, dans chaque ferme, on prendra soin d'instruire ses propres enfans. Envoyer les petits enfans à l'école, à quatre ou cinq milles de distance, avec leurs provisions dans leurs poches, c'est beaucoup trop pour le pauvre vassal qui peut à peine leur fournir les vêtemens nécessaires; lorsqu'ils sont plus grands, ils n'ont plus le temps d'y aller; et d'ailleurs, n'y étant pas accoutumés, ils ne pourroient guère s'as-

sujettir à rester tranquillement assis dans les écoles, et ils s'en trouveroient fréquemment incommodés. Ils acquièrent promptement une connoissance des devoirs moraux de la religion, conforme à leur capacité; cependant, à peine deux sur mille peuvent-ils dire s'ils sont chrétiens ou non: ceci provient peut-être de ce qu'ils sont instruits à regarder la religion comme quelque chose de différent d'une vie sans reproche. Le proverbe en usage parmi eux: *Il ne sait pas de quelle religion il est*, ne s'applique pas simplement à un homme complettement stupide; car ils répondroient tous qu'ils suivent la foi de leur pays, ou la foi de leur paroisse. Ceux qui vivent parmi les Russes, sur les confins de leur territoire, adoptent fréquemment leurs usages domestiques et religieux.

En Esthonie, il y a une grande quantité de gros villages, dont quelques-uns contiennent de 60 à 70 familles, et qui, en y comprenant les Boguins ou paysans des bois, peuvent être composés d'une centaine de feux: la plupart des Lettes vivent isolés. Les Esthoniens même préfèrent souvent la vie solitaire qui les dispense de l'inconvé-

nient de garder chacun leur troupeau de vaches, et d'avoir au moins une vieille femme pour soigner leur ménage. Moins resserrés, ils ont autour d'eux des champs, des prés et des pâturages, et ne souffrent aucun dommage du bétail de leurs voisins. Ils ont une affection particulière pour les cantons boisés, tant à cause du chauffage que pour la facilité des défrichemens. On ne persuadera pas facilement à un de ces paysans des bois (dénomination qu'on leur donne), de venir habiter dans un village éloigné des forêts, quand même on lui offriroit un sol plus fertile à cultiver; parce que dans sa solitude, il peut, sans rien payer et sans être observé, défricher continuellement de nouvelles terres à bled, et créer de nouvelles prairies. Les propriétaires qui exigent peu de travaux de cette espèce de paysans, courent le risque de manquer bientôt de cultivateurs dans leurs fermes, on a vu souvent des paysans laisser tomber en ruines leurs domaines, et même mettre le feu à leurs maisons, pour avoir le prétexte d'embrasser ce genre de vie qui leur procure beaucoup de commodités et d'aisances. Dans ce cas, ils ne travaillent au plus que deux jours de la se-

maine et passent le reste du temps dans l'oisiveté, ou à travailler à leur profit; mais en général, ils ne travaillent que lorsqu'ils sont pressés par la faim; ils obtiennent ainsi pour un léger service, la nourriture et du grain. Le fermier est encore obligé de leur donner un petit taillis. Imposer beaucoup d'ouvrage au paysan de cette classe, paroîtroit d'un autre côté très-cruel, puisqu'il ne possède pas de terres du manoir, et qu'il doit se nourrir et ses enfans par son travail. Les pères et les enfans sont quelquefois vendus ou échangés contre des chevaux, des chiens et des pipes à fumer, &c., dont les gens aisés sont ici très-curieux, quelquefois un seul cheval est vendu jusqu'à cent roubles. Un homme ne coûte pas aussi cher ici qu'un nègre dans les Indes Occidentales, il se paye de 30 à 50 roubles; s'il sait quelque métier, comme cordonnier, tailleur, cuisinier, tisserand, &c., il pourra se vendre 100 roubles. On donne environ le même prix pour toute une famille, l'un dans l'autre, le père et les enfans; rarement plus de 10 roubles pour une fille faite, et environ 4 pour un enfant.

Je ne peux déterminer si les noms propres

qui paroissent dans leurs anciennes chroniques, servoient à désigner des races ou familles entières, ou des individus.

La coutume d'un grand nombre de paysans, de prendre le nom de la pièce de terre possédée depuis long-temps par leurs ancêtres, ou au moins de conserver le nom de leurs pères, semble favoriser la supposition que l'usage d'un nom de famille ne leur étoit pas inconnu autrefois. Peut-être pourrions-nous les retrouver dans les noms de différentes fermes et villages, dont ils paroissent être empruntés, et dans ceux de quelques animaux, &c.

Personne ne peut s'attendre à trouver, avant le douzième siècle, en Livonie, des noms propres de famille, comme nous les portons aujourd'hui. Le nom de baptême est toujours placé le dernier, et celui de la ferme, du père, ou du maître, le premier: par exemple, un Esthonien du nom de *Mik*, demeurant dans un endroit appelé *Moutta*, s'appellera *Moutta-Mik*, son fils portera le nom de *Moutta-Mikko-Pong* (1), et le fils de celui-ci, *Moutta-Mikko-Pong-Rein*; et

(1) Fils.

de même pour la fille, son domestique, son gendre, &c. Les vassaux changent de nom à chaque nouveau seigneur, ou se nomment d'après leurs pères. Un fermier même doit changer de nom toutes les fois qu'on lui donne une ferme à cultiver, à moins qu'il ne reçoive de son seigneur la permission expresse de conserver l'ancien, ou le nom de son père. Les vassaux qui obtiennent leur liberté, prennent communément un nom de famille emprunté de leur ancienne résidence, ou du nom de leur père : par exemple, *Hans*, fils de *Hounti-Laur*, est affranchi. Il prend alors le nom de *Hans-Hount;* ou parce que le dernier mot signifie Loup, *Hans*, Loup, ou *Hans-Laurson.* Leurs noms de baptême les plus ordinaires, sont, entr'autres :

	Esthonien.	*Lettois.*
Adam	Adam, Ado, Oado.	Adam.
Agnès.......	Neto.	
Antoine.....	Toennis, Toenno, Toens.......	Antins.
Anne........	An, Anno.....	An.
Barbara......	Varbo, Papo...	Babbe, Babba, Barbel.
Barthelemy...	Paertel, Pert, Pero.......	Berthuls, Berhtmeis.

	Esthonien.	Lettois.
Brigide......	Pirrit.........	Birte, Brihte.
Daniel.......	Tanni.	
Dorothée.....	Tio...........	Dahrte.
Elisabeth.....	Ello, Els, Liso.	Ilse, Lihs.
Eve.........	Eva...........	Eeva.
George......	Iuerri.........	Irri.
Gertrude.....	Kert, Truto....	Gedde, Gerte.
Hedwig......	Edo...........	Edde.
Hélène.......	Leno..........	Lena.
Henri........	Hin, Hinno, Hin-rik..........	Indriks.
Jacob........	Jacob, Jaak, Joak.	Jehkobs, Jahks.
Jean........	Jaan, Joan, Juh-han, Hans....	Ansis, Antzis.
Catherine....	Kaï, Kaddri, Tri-no..........	Katsch, Katrihn, Trihn.
Charles......	Kaarl, Karel....	Karl.
Magdelaine...	Madli, Madle, Mal.	Magdalena, Lena.
Marie.......	Maï, Marri, Mar-ret..........	Marri.
Marguerite...	Kreet, Kroeoet.	Kret.
Pierre.......	Peter, Peet, Pee-to..........	Peet, Peter.
Sybille.......	Pil............	Bille.

Je ne prétends pas traduire les noms masculins *Koort*, *Pell*, *Kaeaert*, *Tin*, et le féminin *Kell;* un autre très-commun en quelques endroits, *Ebbe*, en esthonien; ni

les noms lettois, *Lasche*, *Ebbe*, que quelques-uns interprètent par Lucie et Albertine.

On chercheroit en vain ici de riches paysans. On en trouve quelques-uns qui possèdent (en secret) quelques centaines de roubles en espèces, avec un mobilier qui peut en valoir un ou deux cents; quelquefois même ils ont plus d'argent que leurs maîtres; mais ils doivent alors avoir soin de ne pas le faire connoître. Plusieurs ont seulement de quoi satisfaire aux premiers besoins de la vie; mais le nombre des pauvres est encore plus considérable. Ils étoient autrefois beaucoup plus à leur aise. Parmi les Lettois, les propriétés territoriales ne sont pas divisées en petites portions; mais elles sont réunies entre les mains de quelques nobles puissamment riches, qui, vivant dans une grande opulence, négligent de veiller à l'entretien et à l'amélioration de leurs possessions; elles ne produisent pas le tiers de ce qu'elles pourroient rendre, si on y donnoit un peu de soins et d'attention. Cette négligence tourne au détriment du propriétaire, de l'Etat en général, et des pauvres paysans; ceux-ci, quoique plus industrieux,

pour la plupart, que les Esthoniens, sont généralement dans la plus extrême pauvreté. Ces derniers ne manquent ni de terres, ni d'occasion d'amasser de l'argent, s'ils en avoient le temps et l'inclination. Le journalier, pendant tout l'hiver, peut gagner ses 10 kopeks, et même davantage, à couper du bois ou à d'autres emplois; et, dans le temps de la récolte, deux boisseaux de bled par semaine. Les forêts, le soin du bétail, les villes, les fermes, la chasse et l'agriculture, leur procurent des occupations lucratives. Les femmes ont très-peu de profit à filer pour de l'argent; et cependant, en hiver, elles ont peu d'autres choses à faire. Dans les plus mauvais cantons, la récolte de lin est suffisante pour leur fournir de l'ouvrage pendant tout l'hiver. On a souvent reproché la paresse à l'Esthonien : la charité peut nous faire supposer que la servitude et l'oppression influent sur lui aussi bien que sur le Lettois; mais il en montre même en travaillant pour son compte : peut-être y est-il habitué par son service féodal. Cependant, tant en ville qu'en campagne, il en est un grand nombre qui se montrent industrieux, et qui soignent leurs

intérêts avec diligence et activité. La perte d'une récolte, des maladies parmi les chevaux et le bétail, réduisent promptement un paysan à la pauvreté; et toute l'assistance qu'il peut obtenir de la maison seigneuriale ne le rétablira pas dans sa première condition. Un homme peut avoir deux chevaux et quelques vaches, et cependant être très-pauvre. Un grand nombre de ceux appelés propriétaires ou maîtres de la ferme, sont misérables, et n'ont qu'un cheval qui leur a été prêté par le seigneur. Les paysans aisés possèdent, suivant l'étendue de leur manoir, de cinq à dix chevaux, et un troupeau de trente à quarante pièces de bêtes à cornes. Pauvres ou riches, ils mangent du pain de seigle, dont ils ne séparent pas la paille; après l'avoir battu, ils font moudre et boulangent les deux ensemble. Dans les cantons où le sol ingrat ne récompense les travaux du laboureur que par une chétive récolte, et dans ceux où les terres arables sont distribuées au peuple par lots trop disproportionnés, les Lettois et les Esthoniens mangent le plus mauvais pain possible : il n'est bon qu'à brûler; car il prend feu aussitôt qu'on l'en approche. Ce n'est que pour

les jours de fêtes qu'ils boulangent un peu de pain de froment ou de seigle nettoyé, mais dont on n'extrait jamais le son. Lorsque leurs esprits et leur orgueil sont animés par les liqueurs fortes, ou quand ils ont un bon maître, il leur arrive quelquefois de trahir le secret de ce qu'ils possèdent; ils le cachent soigneusement en tout autre temps, de peur qu'on augmente leur ouvrage, ou qu'après leur mort, un héritier fâcheux ne vienne se présenter pour réclamer une portion de l'héritage, au moins égale à celle de ses enfans. On doit croire que ceci est devenu très-rare dans ce siècle éclairé.

Ce peuple ne peut être comparé aux paysans allemands pour la force musculaire, particulièrement pour lever et porter des fardeaux; cette foiblesse provient peut-être de leur paresse habituelle et de leur misérable nourriture. Mais ils soutiennent de grands travaux d'une manière surprenante; ils supportent des vicissitudes de froid, de chaud et d'humidité continuelle, qui tueroient un Anglais et un Allemand, et font beaucoup d'ouvrage, en dormant très-peu. Leur climat, leur vie dure, ainsi que l'habitude contractée de bonne heure,

mais sur-tout leurs bains chauds y contribuent beaucoup ; de leurs bains d'une chaleur extrême, ils sortent entièrement nus, en plein air, pour se plonger en été dans une rivière, ou se rouler en hiver dans la neige. Les rhumes, la toux, les fluxions, les maux de dents et d'oreilles, &c., sont peu connus parmi eux. En vivant bien, ils acquièrent promptement une espèce d'embonpoint : mais un homme véritablement gras et replet seroit une chose très-étrange dans ce pays. Leur stature est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la taille commune, et plusieurs de leurs femmes sont d'une petitesse extrême. On rencontre cependant quelquefois des hommes d'une grande taille.

Quelques auteurs prétendent qu'ils n'ont ni vertus, ni conscience; ils fondent principalement leur opinion sur ce que dans le langage de ce peuple il ne se trouve aucun mot pour les exprimer. Mais c'est une exagération manifeste; il est vrai que l'Esthonien et le Lettois appellent la conscience, en se servant d'une périphrase, *le témoignage du cœur;* et qu'ils se servent de l'expression *bonnes actions*, pour désigner la vertu; mais l'amour, la pitié, la patience,

la douceur, la bénignité, l'indulgence et autres vertus, ont dans la langue de ces peuples des termes qui leur sont propres. Comme dans tous les pays, il se trouve de très-honnêtes et dignes gens parmi d'autres d'un caractère tout différent : mais même les passions prédominantes semblent exiger ici une certaine indulgence, si l'on considère la servitude, les mauvais traitemens, l'oppression, et le manque d'éducation dont elles dérivent pour la plupart. Les détails suivans ne sont que trop vrais.

Les Esthoniens et les Lettois sont très-adonnés à l'usage des liqueurs fortes. On doit cependant admettre beaucoup d'exceptions. Mais en général, point de plaisirs pour eux sans bière et sans eau-de-vie. L'intempérance est un vice dominant, quelqu'indigence et quelque misère qui doivent en résulter pour eux. Vieux et jeunes, maris et femmes, boivent à l'excès, même en famille, et s'enivrent dans les krougs; les filles seulement et quelques jeunes femmes doivent être exemptes de cette inculpation. Les vieillards boivent beaucoup et fument continuellement du tabac. Ni les remontrances, ni une cruelle expérience ne peuvent mo-

dérer ce penchant ; ils ne cuvent, par le sommeil, les fumées des liqueurs, que pour s'enivrer de nouveau. Les enfans même à la mamelle doivent goûter la liqueur aussi souvent que leurs mères en boivent.

Une grande partie de leurs plaisirs consiste dans le chant et la musique. Le premier semble particulier aux femmes; à leurs noces ils se procurent même des chanteurs de profession : cependant les hommes font chorus, lorsque la bouteille a excité leur joie. A leurs ouvrages dans les champs, dans leurs jeux, les filles chantent toujours. Quelques-unes ont de belles voix et de grands talens naturels ; mais plus généralement parmi les Esthoniens que chez les Lettoniens. Les premiers ne chantent que sur une clef, mais communément en deux parties, de manière que chaque ligne chantée par un chœur est répétée par l'autre. Ils ont une grande variété d'airs et de vaudevilles. Dans plusieurs de leurs chansons nuptiales, ils ajoutent à chaque ligne les deux mots *Kassik, Kanik*, qui quoique peut-être vides de sens, étoient probablement autrefois des expressions de tendresse. Les Lettois alongent beaucoup la dernière syllabo

et chantent communément en duo, dont l'un fait une sorte de basse. L'instrument de musique le plus ordinaire de ces deux nations, et qui probablement est très-ancien, est la musette, qu'ils font eux-mêmes, et dont ils jouent sur deux clefs avec une grande dextérité. M. *Arndt* a cherché, quoique peut-être avec peu de succès, à expliquer le nom esthonien de l'instrument appelé *Torropil.* Chaque kroug (dont les chalands sont invités par le son de ce charmant instrument) est sûr d'être très-fréquenté, sur-tout les jours de fêtes. La misérable harpe horizontale, et le violon dont les Lettois sont extrêmement amateurs dans toutes leurs fêtes, ont été introduits chez eux par les Allemands.

Dans leurs danses, les couples sont composés de vieux et de jeunes, fréquemment homme et homme, ou deux femmes ensemble, un couple suivant de près les talons des autres, de manière à offrir très-peu de variations. Les Esthoniens suivent toujours une mesure de $\frac{3}{4}$ ou de $\frac{3}{8}$, font de petits pas glissés, et marquent le troisième en frappant assez fort du pied contre terre. La danse lettonienne est un peu différente, et ressemble

davantage à la simple polonaise : ils ont aussi une espèce de contre-danse.

De même que les Russes, les Esthoniens et les Lettois, sur-tout les jeunes gens, placent l'escarpolette au rang de leurs amusemens favoris en été. Dans presque chaque village et dans chaque kroug, on retrouve la machine sur laquelle un ou deux couples se balancent en même temps. Ce divertissement est fort usité pendant les fêtes de Pâques.

L'exercice de la natation si recommandé par Rousseau, est ici l'amusement général dans les temps chauds; tous les âges et tous les sexes vont à l'eau comme les animaux amphibies. Mais beaucoup perdent la vie, parce qu'ils se baignent souvent étant ivres.

Tous les habitans, sans exception, sont passionnés pour les bains d'une chaleur excessive, qu'ils prennent au moins une fois par semaine, pratique à beaucoup d'égards d'une grande utilité pour eux, à raison de leur manière de vivre dure et malpropre. Au milieu de la plus forte transpiration, la sueur découlant de tous leurs membres, ils sortent, vont s'asseoir en plein air par le froid le plus intense et se frottent le corps

avec de la neige, sans en éprouver aucunes fâcheuses conséquences. Pendant qu'ils sont dans le bain, ils font différentes prières, telles que celle-ci : *Dieu me lave de tous mes péchés, comme je nettoye mon corps pécheur, &c.* Ils se remercient ensuite les uns les autres du bon bain et de la peine qu'ils ont prise pour le transport de l'eau et pour la faire chauffer.

L'infidélité envers leurs maîtres, la méfiance, la disposition au mensonge et au vol, les désertions fréquentes et autres vices semblables, sont ordinaires parmi eux : ils les doivent certainement à l'esclavage dans lequel on les retient. Ils se volent rarement les uns les autres. Si l'un d'eux est connu pour l'avoir fait, il est regardé avec horreur par ses frères ; mais ils sont très-ingénieux à imaginer des moyens de tromper leurs maîtres, et en général tous les Allemands. Ils volent dans les cours et les bâtimens extérieurs du manoir de leurs maîtres, les verroux, crochets, loquets, anneaux, gonds et autres objets de ce genre ; et on a beau les replacer souvent, dix gardiens ne pourroient pas les empêcher d'être volés de nouveau. Ils ont l'art de percer les tonneaux

d'eau-de-vie qu'ils conduisent à la ville, sans toucher au scellé sous lequel on la croit bien en sûreté, et d'y introduire de l'eau pour remplacer ce qu'ils ont bu. Mais comme on les charge toujours de porter en même temps dans des bouteilles cachetées, des montres qui puissent servir à comparer la force de l'eau-de-vie, ils seroient trahis à l'instant, s'ils ne connoissoient pas la manière de faire évaporer une partie de l'esprit-de-vin par une adroite application de la chaleur et du froid. Ils dîment également les sacs de bled, et jettent ensuite de l'eau par-dessus; ou bien ils y font des trous de manière à ce qu'ils paroissent s'être déchirés par le frottement de la voiture. Ils vendent rarement leur houblon sans tromper l'acquéreur, qui le trouve ordinairement falsifié par un mélange de mauvais houblon sauvage, de sable, &c.

Ils se sont fréquemment révoltés contre leurs maîtres. En 1345, ils se soulevèrent dans le Harrien, et en 1560 dans le Viek. La même chose est arrivée dans des temps postérieurs. Il s'en rassembla un grand nombre, il y a quelques années, dans les intentions les plus sanguinaires, sous un chef qui leur fit croire

que tout esclavage étoit aboli par les loix de l'évangile; et séduits par de faux bruits, adroitement répandus parmi eux, un rassemblement de Lettoniens a dernièrement commis de grandes violences. On en a vu quelques-uns desirer l'invasion de leur patrie, afin d'avoir l'occasion de se réunir à l'ennemi pour satisfaire leur vengeance. Quelquefois un seigneur ou un intendant est cruellement assassiné. Ils ont souvent porté des plaintes contre leurs maîtres jusqu'aux tribunaux suprêmes : et dans beaucoup d'occasions, ils les ont fait punir légalement. En général, ils sont remplis d'estime et d'affection pour leurs maîtres doux et humains, et sont ennemis de toute résistance. Ils ne connoissent point de bornes dans leur vengeance, même entr'eux; et ils commettent, du plus grand sang-froid et avec la plus grande indifférence, un meurtre, qu'ils regardent comme le plus horrible des crimes dans toute autre circonstance.

Le mensonge, les juremens et les malédictions sont très-communs parmi ces peuples; ils cherchent à faire passer, pour vérités, les faussetés les plus manifestes, par de terri-

bles imprécations, tellesque : *Que je périsse! Puissai-je devenir aveugle! Que Dieu fasse pleuvoir son jugement sur mes champs et mon bétail!* Ces expressions sont aussi familières chez eux que chez les Grecs ; et ils expriment, par de semblables termes, leur aversion envers les autres. Ils paroissent cependant avoir beaucoup de respect pour les sermens judiciaires : et ils citent de nombreux exemples des jugemens visibles dont le parjure est suivi. Combien leurs supérieurs ne devroient-ils pas nourrir et encourager ces sentimens, pour les engager à adhérer strictement à la vérité ! Mais toutes les fois qu'un seigneur entreprend de suborner ses payans et de leur persuader de faire un faux serment, rien n'est ensuite sacré pour eux. Sa personne même ainsi que ses propriétés sont désormais en danger.

Nous parlerons maintenant de leur religion. En Livonie même, elle a subi quelques changemens. Les anciens habitans de cette contrée étoient idolâtres ; plusieurs coutumes superstitieuses, qui ne sont pas totalement déracinées, et quelques monumens encore subsistans, sont des restes de leur ancien culte. Nous ne nous étendrons

pas beaucoup sur leurs superstitions; le sujet ne seroit ni instructif ni amusant. Un exemple peut suffire. Le paysan même le mieux élevé ne souffre qu'avec beaucoup de peine et de répugnance, qu'on file dans sa maison les jeudis, dans la crainte que ses moutons ne périssent ou ne meurent de la clavelée; quoiqu'il soit assez disposé à convenir que c'est une fausse idée, lorsqu'on lui fait remarquer qu'il n'en est résulté aucun inconvénient pour les moutons du seigneur, quand il a été obligé d'aller filer ce jour-là dans la maison seigneuriale. Quelques-uns prétendent que la folle observance du jeudi tire son origne de l'absurdité d'un de leurs frères, qui, en 1563, leur apprit à fêter ce jour-là, parce que Dieu, disoit-il, à raison de quelqu'assistance qu'il avoit reçue un jeudi, avoit enjoint de l'observer au lieu du dimanche. La vérité de cette histoire doit être admise sur le témoignage de l'historien *Kelch;* mais elle ne donne pas une raison suffisante de leur répugnance particulière pour le filage, puisqu'ils font ce jour-là tous les autres ouvrages. Cette coutume paroît plutôt être un vestige du paganisme, d'autant plus que ce prédicateur sans mission ne fut pas

généralement avoué par ses frères. Cette histoire n'est pas une preuve de la stupidité particulière de ce peuple. Des nations plus éclairées ont adopté comme articles de foi, des doctrines aussi étranges.

Kelch et d'autres mentionnent quelques-uns de leurs dieux par leurs noms; mais nous devons soigneusement examiner ce qu'ils avancent avant d'y ajouter foi. Ceux qui entreprirent les premiers de convertir les Livoniens connoissoient peu le langage de ces peuples; ils croyoient bien faire en dévoilant leur culte païen par le côté le plus odieux, et même en y ajoutant de pieuses exagérations, afin de donner un prétexte pour employer la force dans ces conversions; et ils n'hésitoient sur rien de ce qui pouvoit contribuer à relever leur propre mérite. Ils accusoient les non-convertis de toutes les abominations, et particulièrement de polythéisme. L'*Ioummala* des Esthoniens, nom sous lequel, ainsi que les Finois, les Lapons, &c. ils adorent encore le vrai Dieu, peut bien être connu sous plus d'une dénomination, comme il nous sera facile de le croire, si nous portons un instant nos réflexions sur les contrées que nous habitons. Ce que

l'on rapporte de leurs autres divinités, telles que *Thor*, &c. n'étoit peut-être autre chose que les différentes espèces d'hommages qu'ils croyoient dûs à leurs dieux inférieurs, ou à la mémoire des héros de leurs nations. Le paganisme livonien est représenté comme étant semblable à celui des Celtes et des anciens Germains. On sait parfaitement que ceux-ci n'avoient point de temples, et qu'ils les détruisoient même par-tout où ils en trouvoient, parce qu'ils regardoient le maître du ciel et de la terre (qu'ils reconnoissoient pour n'être qu'un seul dieu, quoiqu'ils l'adorassent sous des noms différens) trop sublime et trop grand pour habiter dans des murailles, ou être renfermé dans des ouvrages de construction humaine. Ils faisoient leurs cérémonies religieuses en plein champ, sur le sommet d'une montagne, à côté d'un ruisseau, ou à l'ombre de quelques arbres : ces lieux étoient regardés comme sacrés. Ils croyoient à des divinités inférieures, chargées de la surveillance et du gouvernement de certaines régions; ils évitoient soigneusement, sur-tout dans ces lieux sacrés, d'offenser ces divinités subalternes, qu'ils imaginoient se plaire de préférence dans le feu et

dans l'eau, élémens bienfaisans; ils y jetoient en conséquence du pain, de la cire, et autres offrandes, en témoignage de leur vénération. Ils entretenoient un feu sacré dans leurs bosquets. Ils regardoient comme indécent de parler de mariage et de naissance pour les dieux; c'est la raison pour laquelle ils ne reconnoissoient point de déesses. Ils avoient un dieu, *Thor*, à l'influence duquel ils attribuoient tous les phénomènes aériens. Ils n'avoient, à proprement parler, point de statues; on en trouve cependant quelques-unes parmi eux, probablement empruntées des étrangers avec leur religion.

Personne ne s'attendra à trouver ici des preuves particulières à des faits aussi notoires, d'après le témoignage de l'histoire des Celtes et des Germains. Revenons donc aux Lieflandois, parmi lesquels nous retrouvons, jusqu'à la moindre minutie, toutes ces observances religieuses; et le même dieu celtique et germain, *Thor*, adoré comme le dieu des combats. On peut raisonnablement affirmer que la religion des Lieflandois ressemble parfaitement à celle des Celtes et des Germains, et dans son ensemble, et sur-tout dans son premier principe, l'unité de dieu

(qu'ils tenoient de simple traditition et sans aucune révélation plus immédiate, malgré l'opinion contraire de M. *Jérusalem*, du docteur *Leland* et de plusieurs autres, qui affirment que la croyance d'un seul dieu n'a jamais été professée par aucune nation idolâtre); que leur pluralité de dieux supposée n'étoit que différens noms pour le Tout-puissant unique, ou des divinités subordonnées, bienfaisantes ou dangereuses, admirées ou en horreur parmi les hommes; ou bien encore pour perpétuer le souvenir de quelques individus recommandables par leurs vertus éclatantes ou leurs bienfaits. Peut-être découvrirons-nous là l'origine des contes inventés, par un saint zèle, sur leurs divinités du sexe féminin. On trouve chez les Esthoniens très-peu de noms que l'on puisse attribuer avec certitude à des déesses. Ils sont plus nombreux chez les Lettois; mais il ne seroit pas aisé de prouver qu'ils servoient à désigner autant d'êtres supérieurs réellement distincts. Je vais rapporter ici ce que j'ai pu recueillir de certain sur leur nature, leurs emplois, leurs rits et leurs représentations. Les *Mahjáskungs* et les *Zéemniks* paroissent avoir été une espèce

de dieux pénates ou domestiques. Le dernier, particulièrement, présidoit sur les vassaux et le bétail ; c'est pourquoi ils lui offroient en automne des sacrifices de deux espèces. *Loulkis* étoit aussi un *Spiritus familiaris ; Mechra Déëous*, ou *Mécha Déëous*, le dieu des bêtes sauvages, particulièrement des loups ; *Pouchkéis*, le dieu des forêts ; *Pilnihts*, le dieu de l'abondance, *Auskouhts*, le dieu de la santé et de la maladie, principalement adoré par les Lithuaniens ; *Veitzgants* (1), le patron des fiancés, particulièrement de la fiancée ; *Gahrdehdis*, le dieu des pêcheurs. Ils avoient aussi quelques déesses : *Déévékla*, généralement appelée la Déesse par excellence, et par abréviation, *Dehkla* ; elle étoit, à ce qu'il paroît, la divinité tutélaire des femmes en couche, dont les bénignes influences endormoient et faisoient croître les enfans nouveaux-nés. D'autres attribuoient ces effets à *Fikkla* ou *Fiklis*, tandis qu'ils donnoient à Dehkla (2) le soin des enfans à la mamelle. *Laïma* étoit la déesse des femmes grosses ; et *Mahte*, la

(1) De *Gan-Veitzgaks*, il réussit bien.

(2) Du mot lettois, *Deth*, téter.

déesse des enfans en général, étoit connue sous plusieurs épithètes, entr'autres, *Pééna Mahte*, pour qui ils entretenoient des serpens domestiques, qu'ils nourrissoient soigneusement avec du lait; et même aujourd'hui, dans quelques maisons, sur-tout parmi le bas peuple, ils conservent encore la superstition de ne pas oser chasser les serpens hors de leurs maisons.

Malgré les ordres sévères qui ont été donnés pour leur démolition, il existe encore beaucoup de lieux et de bosquets où les anciens Lieflandois, les Esthoniens et les Lettois, avoient coutume de se rassembler pour l'observance des rits religieux du paganisme, pour lesquels ils témoignent encore constamment un respect solennel. Ils s'en approchent avec peine, et personne n'ose jamais couper un rameau d'un arbre sacré, ni même cueillir une fraise qui croît sous son ombre. Si un Allemand, par inadvertance ou par zèle, endommage un de ces arbres en l'abattant ou le cassant, ils frémissent dans l'attente de quelque punition prochaine. Quelques-uns de ces lieux sacrés se font distinguer par un arbre, d'autres par plusieurs (ordinairement des chênes); ils

sont situés sur des montagnes, dans des plaines ou près d'un ruisseau. Les paysans qui ne craignent pas d'être découverts, ou de payer les amendes ordonnées par les loix, demandent à être secrètement enterrés dans ces endroits. Plusieurs de ces lieux sacrés doivent peut-être originairement leur importance aux rits religieux qui s'y observoient, et à quelques ligues ou traités qui y ont été conclus. Ils ont ensuite été considérés comme saints et inviolables, par une transition facile parmi des peuples ignorans. *Rousseau* a judicieusement observé quelque part, d'après l'histoire ancienne, qu'il étoit ordinaire, non-seulement de prendre les dieux à témoin d'un traité, mais aussi de choisir certaines pierres, arbres ou montagnes, pour servir de monument qui rappelle la mémoire de la transaction. On trouve des exemples de cet usage dans les livres de Moyse et dans l'histoire des Juifs. Le sentiment que la divinité inférieure qui se plaît à habiter dans ces lieux, vengera la violation d'un monument destiné à rappeler aux hommes les engagemens qu'ils ont mutuellement contractés en présence de leur dieu, est d'une efficacité merveilleuse pour des

peuples grossiers et non-civilisés. Il est strictement défendu de visiter et de révérer tous ces bosquets consacrés; mais la foi ne souffre point de contrainte, et les préjugés invétérés triomphent de la raison. Plusieurs barons ont ordonné à leurs paysans d'aller abattre ces arbres; mais ni les persuasions ni les menaces n'ont eu aucun effet, jusqu'à ce qu'ils eussent inspiré du courage à leurs vassaux intimidés, en prenant eux-mêmes la hache entre les mains.

Des offrandes de laine filée et non filée, de cire, de pain, &c. sont encore en usage. Ils les déposent dans les saints lieux, ou les placent dans les creux des vieux arbres. Les sources et les rivières reçoivent aussi ces sacrifices non sanglans. Lorsqu'une ébullition subite, ou quelqu'ulcère, se manifeste sur leur corps, ils ne manquent pas de dire qu'il leur vient de tel ou tel endroit, c'est-à-dire, du terrein de cet endroit; ils vont en conséquence sur le lieu où ils se sont assis, ou endormis, et où, dans leur opinion, ils ont bu la dernière fois; là, ils râclent quelques particules d'argent d'un rouble, ou des ornemens du cou ou du sein de leurs femmes; et comme la nature les soulage bien-

tôt d'elle-même, ils regarderoient comme bien simple celui qui douteroit de l'efficacité des particules d'argent. On peut regarder ce sacrifice comme une offrande propitiatoire à la divinité du lieu. L'entretien du feu, dans lequel ils jettent toutes sortes d'offrandes, est encore une observance principale des assemblées secrètes de leur idolâtrie.

Les Celtes ne regardoient pas les statues et les idoles comme des attributs nécessaires de leur culte ; cependant ils en avoient quelques-unes, soit qu'ils les eussent empruntées des étrangers ou adoptées comme d'ingénieuses inventions. En Lieflande, ils avoient aussi des idoles, quoique peut-être en petit nombre. *Kelch* en décrit une. Ils l'adoroient sous la figure d'un homme couronné, qui devoit être d'une assez grande taille, puisqu'ils déposoient leurs offrandes dans un bassin placé sur ses genoux. Dans la bibliothèque de l'église d'Olaï à Réval, on conserve encore, entr'autres curiosités, une idole lieflandoise des temps idolâtres, qui a environ quatre pouces de hauteur. Comme il n'y avoit pas alors d'artistes habiles en Lieflande, la forme donnée à cette figure exprime foiblement celle d'un hom-

me; peut-être n'étoit-elle faite qu'en mémoire de leurs héros.

Il existe encore quelques autels qui sont probablement des espèces de tables d'offrandes: je ne déterminerai pas leur destination particulière. On en voit un dans l'Oberpaschen, près de la seigneurie de Kaverchof, sous les branches d'un arbre sacré, dans le creux duquel on trouve fréquemment de petites offrandes. Cet autel, formé d'un gros bloc de granit taillé sans art, a environ deux aunes de hauteur, à-peu-près autant de long; uni par-dessus, d'une forme à-peu-près ovale, il est entouré d'un encadrement qui s'élève de deux pouces au-dessus de la base. Le pied, d'une même pièce que le plateau de la table, est pointu vers le bas, de manière à pouvoir s'enfoncer dans la terre. La tradition publique et l'évidence confirment également que c'est un vestige du paganisme. Depuis la réforme, il n'a plus été érigé d'autels dans les temples. Sous le catholicisme, il auroit eu une meilleure forme, et n'auroit certainement pas été placé sous un arbre suspect. Sa forme contredit la supposition qu'il a été construit après l'introduction du christianisme. Il n'a pu

être destiné à des usages domestiques, puisque même aujourd'hui, beaucoup d'habitans n'ont point de tables dans leurs maisons, encore moins de tables de pierre. Il est inutile de mentionner que leurs arbres et bosquets sacrés se renouvellent par la chute de leur propre semence, ou par des plantations faites en secret.

On n'a point, à la vérité, découvert en Lieflande de temples consacrés aux idoles; cependant j'ai quelques doutes par rapport à une muraille encore subsistante. Elle est située près de Vastémois, dans le territoire du château de Fellin, sur une petite élévation, dans une forêt, en grande partie, défrichée. La muraille, de deux aunes d'épaisseur, forme un carré de quatre brasses de long, sur trois de large. On voit, de chaque côté, trois petites fenêtres; mais il n'y en a point au-dessus de la porte. On ne sait pas exactement si elles étoient autrefois couvertes. Les habitans rapportent unanimement que dans l'ancien temps, lorsque la route de Fellin passoit de ce côté, un voyageur se perdit dans cette forêt, alors très-épaisse; et que, dans son inquiétude, il fit le vœu de construire une chapelle; ce qu'il

remplit ensuite, et lui donna le nom de *Risti Kirrik ;* c'est-à-dire, Eglise de la Croix. — Si nous ajoutons foi à cette histoire, le fondateur devoit être chrétien.

Ce bâtiment délabré est employé maintenant à un usage très-singulier. Tous les ans, neuf jours avant la fête de Saint Georges, ou, comme ils l'appellent, Saint Gourgen, une grande multitude de paysans des contrées voisines, des deux sexes, et de tout âge, s'y rassemblent dans la nuit, quelquefois au nombre de plusieurs milliers ; ils allument un feu dans l'enceinte des murailles, dans lequel ils jettent des offrandes de différentes espèces, telles que de la laine filée et non filée, du lin, du pain, de l'argent, &c. ils déposent en même temps toutes sortes de figures en cire dans les ouvertures qui paroissent avoir servi de fenêtres. Le feu est entouré d'un cercle de mendians qui sont chargés de l'entretenir, et qui, pour leur peine, partagent entr'eux ces offrandes. De tous les spectacles de l'univers, celui-ci est sans doute le plus burlesque. Toutes les femmes stériles dansent totalement nues autour de ces vieilles murailles ; d'autres mangent et boivent avec une joie bruyante ; beau-

coup d'autres encore courent et sautent à travers les bois, suivies de jeunes gens, se faisant mutuellement toutes sortes de niches et d'agaceries, et se livrant à toutes les espèces de débauche. Tel est le tableau que présente cette fête licencieuse, qu'il n'a pas été possible d'empêcher jusqu'ici. Toutes les circonstances de cette fête tendent à prouver qu'elle doit son origine aux temps du paganisme. Les offrandes, le feu, la danse, la débauche, en sont des preuves manifestes. Nous avons donc les restes d'un temple idolâtre en Lieflande? Sans prétendre décider cette question, je ne trouve pas probable, qu'un peuple, connu sur-tout par son attachement à ses anciennes institutions, ait choisi dans les temps modernes, pour tenir les assemblées de son culte proscrit, un lieu qui n'auroit pas été consacré à un semblable objet par ses ancêtres. Qui auroit pu les y engager, puisqu'ils eussent été mieux cachés et moins sujets à être découverts, dans les forêts beaucoup plus grandes et plus épaisses, qui se trouvent à peu de distance? La conservation de la muraille peut être due à des réparations furtives. L'histoire de sa construction peut n'être qu'une simple fic-

tion, pour la sauver de la destruction dont elle étoit menacée par les chrétiens. Les Celtes et les Germains n'avoient point de temples, ainsi que les anciens Prussiens. Nous ne pouvons pas assurer qu'une simple muraille quadrangulaire fût autrefois un temple. Un savant antiquaire (1) nous dit que les Prussiens avoient des forêts sacrées où ils adoroient leurs divinités, leur offroient des sacrifices, et entretenoient un feu entouré de rideaux ou de palissades. Les Lieflandois peuvent avoir eu des palissades ou enceintes pour le même objet. *Kelch* parle de haies qu'ils plantoient dans la forêt autour de leur idole. Cela étoit nécessaire, au moins pour écarter le bétail qui paissoit en liberté. On peut aisément supposer que, pour plus de solidité et de durée, ils ont changé la haie pour une muraille, comme le font souvent les grossiers habitans des autres pays, aussi bien que ceux de Lieflande. Long-temps avant l'arrivée des Germains, il y avoit ici des espèces de villes et des maisons permanentes, et, en toute pro-

(1) Le docteur *Arnold*, dans son *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique de Prusse*, liv. I.

babilité, même des églises russes. Nous savons aussi que les Danois construisirent, dans le onzième siècle, des monastères sur les côtes d'Esthlande. Nous trouvons, en conséquence, des enceintes, et même des murailles, qui leur servoient de temples, sans cependant en porter le nom, puisqu'il est probable qu'elles n'étoient pas couvertes. Ceci n'est qu'une hypothèse, que de savans antiquaires jugeront peut-être digne de leur examen. Enfin, si la muraille a été construite pour faire une chapelle chrétienne, les Esthes l'ont trouvée convenable à l'exercice de leur culte idolâtre. M. *Becker*, dans son petit Traité sous le titre de *Livonia in sacris suis considerata*, dit positivement : *Interea in lucis sive sylvis istis neque templa, neque aræ, nec columnæ, nec idola fuerunt inventa.* Il avance certainement beaucoup plus qu'il ne peut prouver.

Si nous en jugeons, non d'après l'histoire ancienne, voilée d'obscurité, ni même d'après des hypothèses sans preuves certaines, mais d'après d'anciens usages encore subsistans, nous appercevrons une grande ressemblance entre les anciens rits religieux des Celtes et des Lieflandois; pourquoi ne

croit-on pas très-probable que les Liefs et les Esthes par leur *Ioummala,* et les Lettes par leur *Déêous,* entendoient le seul vrai Dieu, sous la subordination duquel ils admettoientseulement des divinités d'un ordre inférieur, comme esprits bien ou malfaisans? C'est peut-être par cette raison que la doctrine de l'existence du diable fut si bien reçue parmi eux, et qu'elle s'y conserve encore accompagnée de tant de crainte, qu'ils tremblent généralement au seul récit de sa malice, et lui imputent tous les maux qui arrivent en ce monde. Cette peur provient sans doute de ce qu'ils l'assimilent aux divinités redoutables de leur paganisme.

On observe encore beaucoup de restes d'idolâtrie parmi les Esthes et les Lettois, de sorte que la réforme ni le zèle des évêques n'ont encore pu parvenir à les déraciner. Leur ignorance, que nous devons croire en partie invincible, et leur sensualité qui est la suite ordinaire de la première, entretient leur penchant à acheter l'heureux succès de leurs entreprises par des sacrifices et des offrandes. En général, l'observateur le plus attentif ne peut appercevoir dans leur conduite l'influence salutaire de la religion.

Dans le douzième siècle, les Liefs et ensuite les Lettois furent convertis au christianisme par les Germains; mais une partie des Esthes le fut par les Danois. Il est possible que les Russes de ces contrées le leur en eussent déjà fait connoître le nom. Les Germains introduisirent successivement le baptême dans toutes les îles, ainsi que sur la terre ferme. La nouvelle religion reçut une splendeur extérieure de l'Ordre Teutonique, de l'institution des évêques, de la fondation des monastères et de l'établissement des prêtres. Elle étoit purement catholique. Cependant les Russes ont eu de tout temps des églises en Lieflande; en conséquence, dans tous les traités conclus avec les souverains de la Russie, il se trouve toujours un article qui statue que les églises russes seront entretenues propres et en bon état, et à tous égards suivant l'ancien usage.

En 1522, la réforme perça en Lieflande par le ministre *Andreas-Knæpken* ou *Knopf*, qui, chassé de la Poméranie, se réfugia à Riga. Elle se répandit promptement et fut même favorisée par l'ordre. Ils suivirent tous la doctrine de Luther, et le rituel romain protégé dans la suite par la Pologne, n'obtint

point d'influence au détriment de cette doctrine.

Pendant la souveraineté de la Suède sur ces contrées, il fut rendu une loi qui déclaroit incapable d'hériter d'aucune succession foncière ou mobiliaire, quiconque s'écarteroit de la profession de foi contenue dans les livres symboliques. Toute autre pratique religieuse fut proscrite, et une amende de 100 rixdalers décernée contre ceux qui y assisteroient.

Le 10ᵉ article du traité de Neustadt assure à la religion grecque un libre exercice. A Riga, il y a un temple pour l'usage des Calvinistes. Les Catholiques n'ont pas encore construit d'église proprement dite; mais ils se réunissent dans une maison destinée à l'exercice de leur culte. On peut dire avec vérité qu'en Lieflande chacun peut suivre et exercer une religion quelconque, sans crainte d'être inquiété.

Le comte de *Zinzindorf* trouva aussi en Lieflande beaucoup de partisans de ses institutions religieuses. Ses rapides progrès attirèrent à la vérité l'attention du gouvernement. Deux de ses disciples, Eberard *Goutslef*, surintendant d'Æsel, et un autre mi-

nistre du même lieu, à raison de quelques accusations formées contr'eux, furent conduits à Saint-Pétersbourg, en 1743, avec deux autres frères. Le premier mourut de maladie en prison en 1749, et l'autre a été mis en liberté en 1762. On n'a jamais persécuté depuis les membres de cette secte.

Cette section étant déjà trop étendue, je suis obligé d'omettre plusieurs particularités et d'en réserver d'autres pour la partie où je parlerai de cette contrée comme province de l'Empire. Je terminerai donc par quelques observations sur le langage de ces peuples.

M. Hupel, aux laborieuses recherches duquel le monde savant a de grandes obligations, donne l'extrait suivant d'une lettre de M. Pritzbuer, prévôt de Marienbourg: « Un prévôt de Mecklenbourg, nommé » Frank, a écrit une histoire de Mecklen- » bourg. Dans le cinquième siècle de cette » histoire se trouve le *Pater noster* des Let- » tois dans le langage de Mecklenbourg. Cal- » culant les progrès postérieurs du langage, » la connoissance imparfaite qu'en avoient » les premiers promulgateurs du christia- » nisme, les erreurs provenant des fré- » quentes copies et éditions, l'usage encore

» subsistant d'étendre et d'alonger certains
» mots, enfin le changement de quelques
» voyelles, comme *a*, en *o; o*, en *oa;* et
» *ee*, en *i;* comme cela est ordinaire dans
» ces contrées, je le trouve alors très-exact.
» Je vais donc le joindre ici tel qu'il m'est
» parvenu, en y ajoutant les mots corres-
» pondans actuellement usités :

» 1°. L'ancien vendois : Tabes mus, kas tu es
» 2°. Les mots actuels : Tehvs muhsu, kas tu essi
Père notre, qui tu es

» 1°. eekschan debbes; sis sveriz tovs varez;
» 2°. eekschan debbesim; essus svehtihts tavs vahrds;
au ciel; soit sanctifié ton nom;

» 1°. enach mums tovs valstibs; tovs proaz bus ka
» 2°. eenhk mums tava valstiba; tavs prahts buhs kà
arrive à nous ton règne; ta volonté soit comme

» 1°. eeshan debbes ta vursam semmes; masse
» 2°. eekshan debbesim tà virsu semmes; muhsu
au ciel ainsi sur terre; notre

» 1°. demische mayse dus mums schoden;
» 2°. deenischku maisi dohdi mums schodeen;
quotidien pain donne nous aujourd'hui;

» 1°. pammate mums musse grakhe, ka mes
» 2°. pametti mums muhsu grekkus, kà mehs
remets nous nos péchés, comme nous

» 1°. pammat musse paradacken; ne vedde mums
» 2°. pamettam muhsu paradneekeem; ne veddi muhs
remettons nos débiteurs; ne induis nous

» 1°. louna badeke; pet passarza mums
» 2°. launa kahrdinaschana; bet passargi muhs
en mauvaise tentation; mais délivre nous

» 1°. nu vusse loune ».
» 2°. no vissa launa ».
de tout mal.

Le langage lieflandois existe encore à la vérité; mais il est entièrement confiné chez les habitans de Salis, petite étendue de territoire sur les côtes de la Baltique, de sept milles d'Angleterre de longueur. Ce district est si mélangé de Lettes, qu'on pourroit appeler plutôt les habitans, des Lettes que des Liefs. Ce langage se trouve par conséquent en danger de s'éteindre entièrement sous peu de temps. Il ne sera peut-être pas tout-à-fait inutile de conserver le petit nombre de mots et de phrases que M. *de Essen*, premier pasteur de Riga, a pu recueillir parmi eux, et que je transcris ici.

Dieu.................. Iummal.
Ciel.................. Tauge.
Le Soleil............. Pehva.

La Lune	Kuh.
Une étoile.............	Tehd.
Un nuage..............	Pillud.
Pluie..................	Vihme.
Arc-en-ciel............	Vicker-kahr.
La Terre...............	Mah.
Sable..................	Juge.
Homme................	Jmie.
L'ame.................	Jenge.
Le corps..............	Lee.
La tête...............	Peh.
La main...............	Kehsa.
Le pied...............	Jalge.
Chair..................	Ossa.
Os....................	Luh.
Un vêtement...........	Vamse.
Une pelisse............	Kaaska.
Culottes...............	Vsadde.
Des bas...............	Tucka.
Bottes................	Sapkad.
Souliers..............	Kenge.
Ville.................	Nine.
Village...............	Kiulla.
Maison................	Ohne.
Eglise................	Poekodda.
Le Prédicateur.........	Paep.
Mari..................	Mehs.
Femme................	Neine.
Enfant................	Lapse.
Père..................	Issa.
Mère..................	Jemmad.

Fils	Pohge.
Fille	Tühta.
Cheval	Ubbi.
Jument	Keeve.
Poulain	Vahrse.
Bœuf	Ehrge.
Vache	Neema.
Veau	Vaïskas.
Bélier	Ohnis.
Mouton	Lammase.
Agneau	Lammohui.
Sanglier	Orkas.
Porc	Schicka.
Cochon	Porrase.
Oie	Kohs.
Canard	Pühl.
Coq	Kicka.
Poule	Kanna.
Poisson	Kallad.
Filet	Virge.
Barque	Laia.
Mer	Merr.
Rivière	Jogg.
Pont	Schilda.
Montagne	Paald.
Pierre	Kihv.
Pain	Lebe.
Sel	Sale.
Beurre	Vuit.
Lait	Sehmde.
Seigle	Rügid.

Orge..................	Odred.
Avoine...............	Kahrd.
Froment..............	Nissud.
Pois..................	Jehrnde.
Féves.................	Pubbad.
Turneps...............	Naggrad.
Lin..................	Linnad.
Chanvre...............	Kanne.
Jardin................	Tarra.
Pomme................	Ummare.
Table.................	Lohde.
Tabouret..............	Kresle.
Banc..................	Penke.
Chandelle.............	Kühndel.
Chandelier............	Lückter.
La porte..............	Uck.
La fenêtre............	Leep.
Espérer...............	Lodhüb.
Entendre..............	Kulupp.
Voir..................	Neeb.
Goûter................	Schmeckeb.
Sentir................	Aistab.
Ressentir.............	Muistkab.
Aller.................	Leeb.
Passer................	Brauzma.
Monter à cheval........	Ratzt.
Semer.................	Kiullab.
S'asseoir..............	Istob.
Se tenir debout.........	Rurtub.
Appeler...............	Rutz.
Obéir.................	Kuhl.

Aimer................	Milub.
Haïr..................	Nidub.
Dire..................	Utlub.
Parler................	Pagateb.
Penser................	Mütlub.
Demander.............	Kiussub.
Bon matin !............	Jo omaga !
Bonjour !..............	Jo paeva.
Bonsoir !..............	Jo iddug.
Que faites-vous ?.......	Mis teiju tiet?
Vous portez-vous bien ?..	Kastei tervd odhi ?
Partons, *ou* allons-nous-en !	Uhrgemi leed !
Venez avec moi !.......	Tulgid min imis !
Restez ici !............	Jeed ten ?
Adieu !................	Illagid terronis.
Bonne nuit !...........	Maggo terronis.
Faire noces............	Kasen piddahm.
Maudire...............	Vannup.
Le diable t'emporte !....	Vothateid kurre !
Que le tonnerre te tue !..	Gütkilastei rogb !
Cela est certainement vrai.	Se om tohdst en toihs.

INDICATIF PRÉSENT.

Je suis................	Minna om.
Tu es.................	Sinna om.
Il est.................	Temma om.
Nous sommes..........	Mee omme.
Vous êtes.............	Tee oti.
Ils sont...............	Nemmat, *vel* Need toist.

IMPARFAIT.

J'étois................	Minna oll.

Tu étois..............	Sinna oll.
Il étoit................	Temma oll.
Nous étions............	Mee olme.
Vous étiez.............	Tee olte.
Ils étoient	Nemmat, *vel* Need olte.

(Parfait et Plusque-parfait manquent.)

FUTUR.

Je serai...............	Minna lime.
Tu seras	Sinna lime.
Il sera	Temma lime.
Nous serons............	Mee lime.
Vous serez.............	Tee lime.
Ils seront..............	Nemmat, *vel* Need lime.

CONDITIONNEL PRÉSENT.

J'aurois, *ou* j'eusse été...	Minna olgska.
Tu aurois, *ou* tu eusses été.	Sinna olgska.
Il auroit, *ou* il eût été....	Temma olgska.
Nous aurions, *ou* nous eussions été..........	Mee olgska.
Vous auriez, *ou* vous eussiez été.............	Tee olgska.
Ils auroient, *ou* ils eussent été.................	Nemmat, *vel* Need olgska.

(Tous les autres Temps manquent.)

IMPÉRATIF.

Sois..................	Oth.
Soyez.................	Othe tei.

INFINITIF.

Etre.................... Olde.

J'ai devant moi une collection faite par le pasteur d'une autre paroisse ; mais le lecteur trouvera probablement cet échantillon suffisant ; je terminerai donc ici cet article.

IV. Les *Livoniens* sont classés par quelques auteurs, comme une nation particulière de Finois, tandis que d'autres les comprennent parmi les Esthoniens (1). Les historiens *Nestor* et *Henry le Lettois* les distinguent comme une nation séparée ; et tous

(1) *Schlœtzer* les considère comme les restes des habitans primitifs de la Livonie, ou comme une branche de Finois ; mais, dans ce cas, on doit supposer que les nations finoises étoient autrefois en possession de la Lettonie et de la Courlande ; et qu'en ayant été chassées par les Lettois, il n'est resté que ce petit corps de Livoniens dans le pays. *Friebe*, dans son *Histoire de la Livonie, de l'Esthonie et de la Courlande*, juge, d'après leur langage et leur manière de vivre, que ce sont de francs Esthoniens, qui se sont conservés sans mélange parmi les Lettes. Ce qui peut être facilement arrivé, à raison de la haine mutuelle des deux nations. Leur dialecte est le pur esthonien avec un très-léger mélange de lettois.

deux s'accordent à dire qu'ils étoient, dès son commencement, tributaires de l'empire de Russie. Il n'en existe plus que deux foibles rejetons en deux différens endroits : en Courlande, sur les bords de l'Angers, où ils composent environ 150 familles disséminées sur une étendue de 90 milles, et dans des parties détachées du gouvernement de Riga. Comme le service divin se fait maintenant parmi les restes de ce peuple dans le langage lettois, le leur se perd successivement, et peut-être à la fin du siècle prochain, n'existera-t-il plus aucune trace des Livoniens.

V. Une des nations les plus remarquables dans l'histoire des Finois, sont les *Permiens*, ou, comme ils sont appelés dans les annales d'Islande, les Biarmiens, que les Russes nomment *Permiaki*, et qui résident aujourd'hui dans les gouvernemens de Perm et de Viatka, et dans les districts septentrionaux de l'Obi. Il paroît que les navigateurs scandinaves du moyen âge donnèrent le nom de Biarmie au pays situé entre la mer Blanche et l'Oural. Les Permiens de la Dvina septentrionale furent découverts dans le neuvième siècle par *Other*, d'Halgolande,

province située à l'extrémité de la Norvège. Ce navigateur entra ensuite au service d'Alfred-le-Grand, qui rédigea un récit de ce voyage dans la langue anglo-saxone. Ce peuple est aussi très-souvent cité dans les annales d'Islande.

Suivant ces annales, les Permiens des bords de la mer Blanche et ceux des contrées voisines de la Dvina, étoient les plus riches, les plus puissans et les plus remarquables de tous les Finois établis dans le nord. L'image sculptée du dieu Ioummala avoit ici un temple très-renommé (1). La description de sa magnificence approche du merveilleux, et a évidemment été tracée par une imagination grossière, mais exaltée. Suivant cette description, le temple étoit très-artistement construit de bois précieux, et si richement orné de pierres précieuses, qu'il répandoit un éclat brillant dans tout le pays circonvoisin. La statue du dieu avoit une couronne d'or garnie de douze pierres précieuses, un collier estimé 300 marcs d'or,

(1) *Ioummala* étoit la divinité universelle des Finois, comme *Peroun* étoit celle des Slaves et des Lettes, et *Othin* ou *Odin* celle des Germains.

et un habit dont la valeur surpassoit celle de la cargaison de trois des plus riches vaisseaux qui naviguoient sur la mer Grecque. Enfin l'idole portoit sur ses genoux un calice d'or d'une telle capacité, que quatre hommes auroient pu étancher leur soif avec la liqueur qu'il étoit capable de contenir, et ce vase étoit rempli du métal précieux dont il étoit composé.

Le rapport de ces richesses extraordinaires excita les pirates du Nord à faire des expéditions armées dans ces contrées éloignées, et à se battre avec les habitans.

On regardoit comme un exploit honorable, une action héroïque, d'avoir remporté quelques dépouilles de ce temple fameux. Il partoit tous les ans d'Algolande des expéditions dirigées contre ces cantons; plusieurs rois de Norvège firent aussi sur Perm des incursions de pirates. Ils revenoient ordinairement chargés d'un riche butin. Les marins scandinaves visitoient aussi ce pays; mais ils n'y étoient attirés que par le seul appas du commerce et sans aucune vue de pillage.

On peut supposer avec beaucoup de probabilité, que ces descriptions fabuleuses de

la magnificence du temple d'Ioummala, et de la grande richesse de ces contrées, ne sont pas entièrement dénuées de tout fondement. Il peut être alors intéressant de découvrir les moyens employés par les Finois-Permiens pour accumuler tant d'or, et la cause qui avoit rendu leur patrie le centre d'un commerce étendu et lucratif. Dans les siècles reculés, les Permiens étoient déja fameux par leur commerce avec les Perses et les Indiens. Ces nations transportoient leurs marchandises par la mer Caspienne, remontoient avec elles le Volga et la Kama jusqu'à Tscherdin, ville commerçante et ancienne, située sur la Kolva. Les Permiens conduisoient ces marchandises avec leurs propres productions, le long de la Petschora jusqu'à la mer Glaciale, où ils les échangeoient avec les peuples de ces régions, contre des fourrures qui leur servoient pour leur commerce du Levant. Les ruines de plusieurs anciennes villes, prouvent encore l'état florissant et la civilisation de ce peuple.

Les monumens historiques, encore subsistans, démontrent donc que les Permiens étoient la seule race finoise qui composoit

un peuple commerçant, policé et connu des autres nations, tandis que les autres tribus de la même famille étoient ensevelies dans la plus profonde barbarie. La tradition parle aussi de rois et d'une espèce de constitution politique en *Biarmeland.* Plusieurs de ces rois, quand même leur existence seroit prouvée par l'histoire, paroissent avoir été, non des naturels du pays, mais des corsaires Scandinaves; leurs noms le prouvent également. Ceux-ci subjuguèrent à différentes fois et les Finois et les Permiens, et finirent par se fixer dans ces contrées.

Les expéditions des Norvégiens sur la Permie, cessèrent en 1217 (1). Il est probable que dans les onzième et douzième siècles, la république de Novogorod s'em-

(1) C'est à-peu-près à cette époque que les Mongols ou Tatars firent leurs premières incursions en Russie. Il n'est pas probable que ces ravages aient engagé les pirates scandinaves à abandonner leurs incursions et leurs déprédations dans la Permie. Cet événement postérieur ne peut jamais être la cause d'un fait antérieur. D'ailleurs, les Mongols ne ravagèrent principalement que les parties méridionales de la Russie. L'histoire ne dit pas qu'ils aient pénétré même jusqu'à Novogorod, et encore moins jusqu'à la Permie.

para de ce pays, et y envoya des colonies russes pour tenir les habitans dans la sujétion. Vers l'an 1372, le christianisme fut propagé dans la Permie, par l'évêque Etienne. A la fin de ce siècle ou au commencement du suivant, il s'éleva une dispute sur la possession de cette contrée, entre la ville de Novogorod et le grand-duc Vassili-Dmitrievitch; elle se termina enfin par un compromis, par lequel il fut convenu que les Novogorodiens renonceroient à toutes leurs prétentions. Les Permiens conservèrent alors pendant long-temps la liberté de se choisir des chefs parmi eux. Le tzar Ivan Vassiliévitch II leur donna en 1543 le premier vice-roi; les principaux habitans devoient remplir sous ses ordres, les emplois subalternes de l'administration. Ce gouvernement établit d'abord son siége à Kolmogori et ensuite à Arkhangel.

Aujourd'hui, toute l'ancienne Biarmie, dont les frontières ne peuvent être exactement définies, est divisée en plusieurs gouvernemens; et les descendans des Permiens, autrefois si fameux, si nombreux et si puissans, totalement déchus de leur antique opulence, n'offrent plus que quelques ves-

tiges insignifians, et, confondus parmi les Russes, ils ont perdu presqu'entièrement leur caractère national et même leur langage.

VI. Auprès des Permiakis, et parmi eux les Sirianes habitent dans le district d'Oustiong-Vellikoï, et dans les gouvernemens de Vologde, de Perm et de Tobolsk. Ces peuples, ainsi que les Permiens, se donnent le nom de *Komi* ou *Komi-Mourt*. Leur langage, qu'ils ont toujours conservé, ressemble beaucoup au permien, et a de l'affinité avec celui des Finois. Ils se sont tellement rapprochés des Russes, par la religion, les mœurs et la manière de vivre, qu'il est difficile de les distinguer aujourd'hui. Ils furent convertis en même temps que les Permiens, dans le 14ᵉ siècle.

VII. Les Vogouls habitent la partie occidentale, et encore plus la partie orientale de l'Oural septentrional. Ils nomadisent aux environs des rivières qui se réunissent avec Irtich et l'Oby à la mer glaciale, ou avec le Kama et le Volga à la mer Caspienne, principalement dans les gouvernemens de Perm et de Tobolsk. Ils se donnent les noms de *Vogouli*, *Mansi* suivant M. *Georgi*, et sont appelés *Vogoulitschi* par les Russes.

Suivant leur tradition, ils ont toujours résidé dans les lieux qu'ils habitent aujourd'hui. Ils passèrent sous la souveraineté de la Russie avant la conquête de la Sibérie. Cette Nation étoit alors si brave et si guerrière, que les Russes eurent beaucoup de peine à les réduire sous leur obéissance. Les Russes crurent pendant quelque temps qu'ils formoient un même peuple avec les Ostiaks. Des documens historiques de plus de trois cents ans de date, les désignent comme une nation distincte (1). Toutes les branches des Vogouls, dispersées dans différens cantons, prises collectivement, composent une nation nombreuse; mais on ne peut avoir de dénombrement exact de leur population. Les Vogouls nomadisans dans le cercle de

(1) Dans les *Steppennii-Knighi*, par exemple, on trouve le passage suivant: « En l'année 7007 (1498), » le grand-duc Ivan Vassiliévitch I envoya ses troupes » dans le pays ougorien contre les Gogonlitsches; elles » s'emparèrent de leurs villes et de leur pays, attei- » gnirent leurs princes, les firent prisonniers, et les » amenèrent à Moskva (Moskou); elles tuèrent le » reste des Ougres-Yongriens, d'où les montagnes » Yougriennes et celles de l'Oural tirent leur nom et » des Gogoulitsches (Vogoulitsches) ».

Tscherdin, du gouvernement de Perm, ne montoient pas en 1783 à plus de 111 personnes, composant neuf familles, et si proches parens, qu'ils étoient obligés de chercher des femmes dans les autres races.

VIII. Les Votiaks ou Vots, sur la Viatka, dans les gouvernemens de Viatka et d'Oufa, se donnent le nom d'*Oud* ou *Oudi* (qui paroît être le même que leur nom russe *Voti*), celui de *Mord*, c'est-à-dire, homme, ou d'*Oudmord*, peu mélangés d'autres peuples. Leur langage continue d'être un pur dialecte finois. Dieu est appelé chez eux *Ioumar*, et chez les Finois *Ioummala*. Ils conservent encore leur ancienne distribution par tribus, et donnent en conséquence des noms additionnels à leurs villages. Leurs familles nobles, toutefois, sont ou éteintes ou confondues dans la populace. Ils étoient autrefois sous la protection des Tatars; mais en changeant de maîtres, ils ont aussi quitté leur vie pastorale pour adopter les occupations suivies de l'agriculture; ils ont converti leurs tentes en maisons. Leur nombre est assez considérable; dans le gouvernement d'Oufa, ils sont environ 15,000 mâles et 30,000 dans celui de Viatka.

IX. Les Tschérémisses habitent les gouvernemens de Viatka, Kazan, Simbirsk et Oufa, les deux rives du Volga, et principalement la rive gauche; ils se nomment *Mari*, c'est-à-dire, hommes. Quoique leur langage soit mélangé de mots russes et tatars, il est facile de distinguer que c'est un dialecte finois. Ils appellent l'Etre Suprême *Iouma*. Du temps des Tatars, ils leur étoient assujettis, et ils habitoient plus au Sud entre le Volga et le Don. Lors de leur destruction, ils passèrent sous la domination de l'Empire de Russie, et même ils conservèrent encore leurs propres khans, jusqu'à l'extinction de la race de leurs princes. C'étoit autrefois un peuple de pasteurs ; mais sous le gouvernement russe, ils sont successivement devenus agriculteurs. Leur nombre actuel n'est pas connu ; on l'estime à 20,000.

X. Les Tschouvaches, qui se donnent aussi le même nom, forment une nation très-nombreuse, qui paie la capitation pour plus de 200,000 têtes; ils résident principalement des deux côtés du Volga, et habitent les gouvernemens de Tobolsk, Viatka, et Nijnéi-Novogorod, Kazan, Simbirsk et Oufa. Leur langage approche aujourd'hui

beaucoup plus du tatar que du finois. C'est la raison pour laquelle plusieurs historiens ne veulent pas admettre qu'ils sortent de cette souche. Ils ont dans leurs mœurs et dans leurs coutumes, une grande ressemblance avec la généralité des Finois, particulièrement avec les Votiaks et les Tschérémisses. Ces trois tribus habitent dans des villages, mais jamais dans les villes; elles sont adonnées à l'agriculture, et ont abandonné la vie nomade. Ils aiment beaucoup la chair de cheval, sont idolâtres pour la plupart, ont des schamans ou devins, et une espèce de place pour le service divin, qu'ils appellent du terme générique *Kérémet.* Dans leurs assemblées, ils sacrifient un cheval; c'est en quoi consistent les cérémonies principales de leur religion.

XI. *Les Mordvins*, appelés par les Russes *Mordva*, habitent sur l'*Oka* et le *Volga*, dans les gouvernemens de *Kazan*, *Nijnéi-Novogorod*, *Oufa*, *Simbirsk* et *Penza.* Quoique moins nombreux que les *Tschérémisses* et les *Tschouvaches*, ils forment cependant aussi une nation considérable, qui augmente à chaque dénombrement successif. Elle se divise en deux branches principales, appe-

lées *Mokschan* et *Ersan*, noms sous lesquels ils se désignent particulièrement, quoique la dénomination générale de *Mordva* soit usitée parmi eux. Plusieurs antiquaires russes prétendent que cette nation, mentionnée par Nestor, sous les noms de *Mérès* ou *Mérianes*, à l'occasion de la confédération nationale formée par les cinq tribus slaves et finoises sur les bords du lac *Ilmen*, pour la fondation de l'Etat Russe, habitoit à cette époque les districts de *Rostof*, *Halitsch*, *Kostroma* et *Iaroslaf* (1).

XII. La dernière nation finoise qu'il nous reste à mentionner, sont les *Ostiaks* de *l'Obi*. Lors de la conquête de la Sibérie par les Tatars, ils appeloient par mépris *Ouschtyiak* (terme qui signifie un étranger ou un barbare), tous les habitans de ce vaste pays, dont ils ne connoissoient qu'une petite partie. Les Russes, par ignorance, leur conservèrent d'abord cette dénomination, qui s'est éteinte successivement, lors de la découverte des diverses nations sibériennes. Il y existe aujourd'hui trois peuples très-dis-

---

(1) Voyez l'article *Russes*, page 6 de ce volume, et la note, page 182.

tincts par leur langage et leur origine, les *Ostiaks* de *l'Obi*, de *Narim* et de *l'Iénissei.* La première de ces trois tribus appartient à la famille finoise. — Les *Ostiaks* de *l'Obi* méridional s'appellent *Asiaks* du fleuve de *l'Obi*, qui est appelé *Iak* dans leur langue; ceux de l'Obi septentrional *Khondi-Khoui*, peuple de *Konda*, parce qu'ils s'éloignent de ce fleuve vers le Nord. Ces deux branches habitent maintenant les environs de *l'Obi* et de l'Irtich, dans le gouvernement de Tobolsk, et tirent leur origine des Permiens (1), dont ils se sont probablement séparés pour éviter le zèle barbare et le prosélytisme de l'évêque Etienne. Si cette origine étoit aussi certaine qu'elle est probable, d'après la similitude des langues, ils doivent avoir eu un puissant motif pour quitter le ciel doux et agréable sous lequel ils vivoient à l'Ouest de l'Oural, pour le climat rigoureux des régions de l'Obi. On regarde les Ostiaks de l'Obi comme une des nations les plus nombreuses de la Sibérie;

(1) Le permien est le langage auquel le leur ressemble le plus, et ensuite celui des Vogoals.

mais on ne connoît pas le recensement exact de leur population.

De la généralité des nations finoises; mais particulièrement des *Tschérémisses*, des *Tschouvaches*, et des *Votiaks*, il s'est formé une horde métive qui a été augmentée par les Tatars, et qui peut être regardée aujourd'hui comme une tribu particulière. Les Russes lui ont donné le nom de *Terptiaïréis*, mot originairement tatar, qui désigne un manant trop pauvre pour payer ses taxes. Les Terptiaïréis se formèrent dans le milieu du seizième siècle, lors de la dissolution de l'Empire Tatar de Kazan, et s'établirent d'abord dans la partie des montagnes de l'Oural, qui dépend du gouvernement d'Oufa. Ils sont aujourd'hui tellement mélangés, qu'il est difficile de discerner leur origine. A chaque dénombrement successif, ils se trouvent plus nombreux : en 1762, environ 34,000 d'entr'eux payoient l'impôt.

Avant de terminer l'"article des Finois, nous joindrons ici quelques particularités relatives aux conversions opérées en Livonie, extraites de la *Chronique de Henri le Lette*. La plupart des conversions des ido-

lâtres dans les quatrième et cinquième siècles, furent entreprises par le fanatisme et l'esprit de domination; elles furent opérées avec une ignorance totale du cœur humain, par le moyen des impostures, des fraudes pieuses, de l'artifice et de la violence, mises en œuvre par la superstition, l'intolérance et l'intérêt personnel; et elles se terminèrent par l'assujettissement tyrannique de la pensée et de la volonté, et par l'usurpation des propriétés individuelles.

Parmi cette ressemblance générale, les différentes nations et les différens siècles ont offert des variations. Quelquefois la persuasion étoit employée de préférence, d'autresfois l'artifice réussissoit mieux, et parfois encore on trouvoit plus avantageux d'employer les tortures et les massacres. L'histoire de la *Livonie* réunit dans un même tableau toutes ces méthodes différentes. Cette diversité sera facile à comprendre, lorsqu'on verra la différence qui existoit entre les missionnaires, par rapport au rang, aux talens, à l'autorité, aux vues et au savoir; et lorsqu'on considérera en même temps les qualités des idolâtres qu'on vouloit convertir.

La première aurore du christianisme en Livonie, promettoit un jour plus clair, plus brillant, et une moisson plus abondante qu'elle ne le fut en effet. Environ vingt ans s'étoient écoulés depuis la découverte de l'embouchure de la Dvina occidentale, par les marchands de la Basse-Saxe, qui continuoient d'y faire le commerce, lorsque leur comptoir devint si nombreux, qu'il exigea un ministre de la religion. Ce pasteur fut *Meinhard*, vieux moine du monastère de Segeberg dans le Holstein. Le temps de son arrivée n'est pas certain. Quelques-uns prétendent que ce fut en 1170; d'autres le fixent en 1186. Probablement il s'y rendit à cause des idolâtres; mais pour ne pas trahir trop tôt son dessein, il s'occupa d'abord de sa petite congrégation allemande. Pendant ce temps, il apprenoit le langage du pays; et lorsqu'il crut le savoir suffisamment, il obtint du prince russe de Pskof, Vladimir, la permission de prêcher le christianisme aux habitans. Nous voyons par-là que le digne vieillard allioit la prudence au zèle, deux vertus qui ne se trouvent pas toujours réunies. Il est fâcheux que ses idées religieuses n'ayent été, comme

celles de son siècle, que des idées extrêmement foibles, indigestes et rétrécies. Il est donc à regretter; mais on ne doit pas s'étonner, de ce que, suivant l'usage du temps, il baptisoit sans instruire. Un édifice foible et mal fondé, ne peut durer longtemps; cependant les travaux de Meinhard furent suivis de succès. Un service important rendu à ses nouveaux compatriotes, y contribua beaucoup. Il repoussa les Lithuaniens qui avoient fait une incursion chez eux. Profitant de cet événement, il leur montra la nécessité d'avoir une place forte; ils furent convaincus par ses argumens; et il la leur promit sous la condition qu'ils se laisseroient baptiser. Meinhard fit venir de *Gothlande* des ouvriers et des matériaux, et pour défrayer les dépenses, il obtint un domaine territorial. La forteresse d'Ikeskola, maintenant appelée Ouxküll, fut construite; mais lorsque les habitans eurent obtenu ce qu'ils desiroient, ils ne voulurent plus entendre parler de christianisme. La plus grande partie avoit promis de recevoir le baptême, lorsque la construction seroit achevée; ceux-là manquèrent à leur parole. Plusieurs avoient été préalablement bap-

tisés; la majorité même de ceux-ci retourna à l'idolâtrie. Leurs voisins de Kirchholm trompèrent aussi le bon prêtre. Ils promirent de devenir chrétiens s'il vouloit aussi leur bâtir un château; et ils refusèrent également de tenir leur promesse. Les peuples de Kirchholm furent encore plus loin; ils dépouillèrent Meinhard de tout ce qu'il avoit, et maltraitèrent les gens de sa suite. Son élévation à l'évêché, qui arriva dans le même temps, ne fut pas pour lui une consolation suffisante; il se détermina donc à retourner en Allemagne avec son clergé. Les Livoniens l'empêchèrent plus d'une fois de mettre son dessein à exécution, tantôt par des prières, et tantôt par des menaces et par des violences; et cependant ils firent tout ce qui étoit en leur pouvoir pour lui rendre désagréable son séjour parmi eux. Trompé dans ses plus chères espérances, exposé à une variété d'insultes, et entouré de périls encore plus grands, *Meinhard* passa encore un petit nombre d'années en Livonie, et mourut de chagrin plus encore que de vieillesse. Homme respectable et digne d'un meilleur sort! Soit qu'ils ayent été réels, soit que le hasard ou l'artifice d'un côté, et

la pieuse crédulité de l'autre y ayent eu la plus grande part, il n'est pas douteux que les Livoniens ont aussi des *miracles* à citer dans l'histoire de leur conversion. Le moine *Diédérik* de *Thoreyda*, étoit un des vicaires les plus actifs de *Meinhard*. Il baptisoit au-delà de l'Oa. Jaloux de la fertilité de ses champs, les *Esthoniens* voulurent le sacrifier. Afin de connoître la volonté de leurs dieux à cet égard, ils commencèrent leur épreuve ordinaire avec un cheval sacré, en remarquant de quel pied il partiroit. Le cheval partit du pied gauche ; par conséquent la volonté des dieux étoit que *Diédérik* ne fût pas sacrifié; mais les prêtres esthoniens furent d'opinion que le Dieu des chrétiens s'étoit assis sur le dos du cheval, et l'avoit forcé de remuer ce pied-là le premier. Le cheval dut donc être étrillé, afin de faire tomber le dieu, et l'épreuve fut renouvelée. Encore le pied gauche. *Diédérik* fut absous.

Un Livonien qui avoit une blessure, pria le moine de le guérir, sous la condition d'être baptisé. N'ayant aucune connoissance en médecine, le missionnaire mêla quelques herbes ensemble, espérant leur

communiquer par ses prières une vertu efficace : le blessé se rétablit en effet et devint chrétien. Un autre, sur le point de mourir, se persuada que le baptême seul pouvoit lui rendre la santé. Sa famille et ses amis jugeoient ce prix trop haut ; le danger de mort le plus manifeste put seul vaincre leur obstination. Toutefois, le prosélyte mourut. Tant pis ! allons-nous dire ; mais non : tant mieux ! Un autre nouveau converti qui étoit à 42 milles de l'endroit, vit l'ame d'un défunt portée au ciel par des anges ; circonstance qui eut plus d'effet sur ces peuples, que n'en eût pu produire le rétablissement du malade.

L'évêque Meinhard avoit envoyé en Allemagne ce même Diédérik, pour préserver de l'idolâtrie les restes du christianisme, par tous les moyens possibles, fût-ce même par la force des armes. Leurs mauvais traitemens envers le pieux évêque, le forcèrent à cette mesure ; ainsi, par leur dissimulation, leur artifice et leur soif du sang, ils provoquèrent ceux qui les ont châtiés depuis d'une manière si terrible.

Berthold, abbé du monastère de Lockum en Hanovre, fut élu évêque à la place de

Meinhard. Il en avoit la prudence sans en avoir le zèle. On ne doit donc pas s'étonner si dans l'état où étoient les choses, il hésita de se rendre en Livonie ; mais l'archevêque de Brémen, auquel la nouvelle congrégation s'étoit adressée, lui persuada de faire ce voyage. Il s'y rendit en conséquence en 1197 ; il chercha à se rendre recommandable auprès des habitans, par les qualités qu'il estimoit le plus. Il leur donna des fêtes fréquentes, et dans toutes ces occasions, il les renvoya toujours avec des présens. On lui fit une réception honnête, mais seulement pour un temps, et ce temps fut de courte durée. Les affronts furent bientôt suivis d'outrages. On lui reprocha de n'être venu qu'à cause de sa pauvreté. Peut-être se pressa-t-il trop de demander les intérêts des capitaux qu'il dépensoit en festins ? Les choses en vinrent au point, que, lors de la consécration du cimetière de Kirchholm, les Livoniens menacèrent de le poignarder, de le noyer ou de le brûler. Il ne dut peut-être son salut qu'à l'indécision sur le genre de mort qu'on lui feroit subir. Il jugea à propos de n'y pas rester plus long-temps. Il quitta la Livonie ; et nous le plaindrions,

s'il n'avoit fait cette démarche que par le seul motif de sa tranquillité : mais ce fut dans des intentions sanguinaires qu'il l'exécuta. Il demanda des secours en Gothlande et en Basse-Saxe. Le pape lui en fournit d'efficaces, en faisant prêcher une croisade contre les idolâtres de Livonie. Un grand nombre de pécheurs, cherchant à mériter des indulgences par des meurtres, accoururent en foule à ses drapeaux; et Berthold, en 1198, retourna en Livonie avec des soldats. Suivant les malheureuses notions qui régnoient à cette époque, le champ de la religion, qui ne peut être fertilisé que par un zèle sincère, et beaucoup de soins et de diligence dans les instructions, dut être engraissé avec du sang. Par de semblables méthodes, on ne peut y faire croître que des ronces et des épines. La vue d'une armée ennemie ne produisit pas, parmi les païens et les hérétiques, l'effet que, probablement, on en attendoit. Préparés à combattre, ils vinrent au-devant des agresseurs. Ils envoyèrent demander à l'évêque, par des députés, pourquoi il venoit avec des soldats? Berthold répondit que c'étoit pour les punir de leur honteux abandon du christianisme

qu'ils avoient embrassé. Les natifs répliquèrent : Qu'il renvoie ses guerriers, et qu'il exerce en paix son ministère; ceux qui se sont laissé baptiser, peuvent, par ses remontrances, continuer d'être chrétiens; et il peut convertir les autres par des paroles, mais non par des coups. Cette réponse, qui auroit dû faire rougir de honte les chrétiens, ne peut être citée à l'honneur des Livoniens. Ce n'étoit, comme il le parut dans la suite, qu'un nouvel essai de leur artificieuse dissimulation, pour se débarrasser des soldats. Une trève fut conclue; mais les idolâtres la rompirent bientôt par l'assassinat de plusieurs Allemands. Berthold déclara la guerre, et donna une sanglante bataille. Le premier qui avoit entrepris de faire des chrétiens en Livonie par l'épée, fut le premier qui périt par l'épée: l'évêque, à cheval, chargea dans la mêlée; il fut frappé et coupé en morceaux. L'ennemi, qui avoit été préalablement mis en désordre, fut alors poursuivi, avec d'autant plus de furie, par les soldats irrités. Ainsi la mort du chef contribua à l'accroissement de la congrégation. Les païens étant entièrement en déroute, et voyant leurs champs

dévastés par les chrétiens, demandèrent la paix, admirent des prêtres dans leurs forts, leur promirent une mesure de froment par chaque *haak* (1), et se présentèrent en si grand nombre pour être baptisés, que dans Ouxküll et Kirchholm, cent cinquante chrétiens reçurent le baptême en deux jours. Les soldats allemands s'embarquèrent tous sur des vaisseaux marchands, et s'en retournèrent chez eux. A peine les vaisseaux eurent-ils mis à la voile, que les Livoniens coururent se baigner dans la Dvina, afin, disoient-ils, de se laver de leur baptême et

(1) Haaks, Hakes ou Hacks (car il s'écrit de ces différentes manières), est la mesure territoriale qui sert à déterminer les dimensions d'un domaine et les taxes qu'il doit payer à la couronne. Un domaine de deux haaks peut produire davantage que tel autre de cinq. En Esthonie, les paysans dépendent du domaine; mais en Livonie, le terrein cultivé et ses produits, déterminent le nombre de haaks. Les terreins qui étoient autrefois cultivés et employés, et qui furent enregistrés comme tels, lors de la révision, mais qui, par manque de bras, ne sont plus labourés aujourd'hui, sont appelés haaks incultes, et ne payent aucune taxe. A l'égard de ceux-ci, dit-on, le nombre de haaks ne peut jamais augmenter sur un domaine.

du christianisme tout-à-la-fois, et de le renvoyer en Saxe. Ils trouvèrent une tête humaine sculptée dans un arbre. Convaincus que c'étoit le Dieu des Saxons, qui pouvoit encore leur faire beaucoup de mal, ils le taillèrent en pièces, firent une espèce de radeau des débris, et le mirent sur la mer en le poussant vers le Gothlande. Ils volèrent et pillèrent tous les traîneurs, et en mirent à mort plus de deux cents. Il est facile de s'imaginer que le clergé, dont plusieurs membres étoient arrivés à différentes époques, fut dans une grande détresse; mais les dangers de leur situation augmentèrent encore, lorsqu'il eut été expressément arrêté par les Livoniens, que tout prêtre qui seroit trouvé dans le pays après Pâques de 1199, seroit tué sans miséricorde. Un sort semblable attendoit les marchands. Ceux-ci rachetèrent leur vie pour de l'argent; mais le clergé fut forcé de s'enfuir en Basse-Saxe. Le christianisme parut alors être au moment de sa destruction totale en Livonie. Mais précisément à cette époque parut l'homme qui l'établit sur un fondement solide, par le moyen de l'épée, des fortifications, et des chaînes de l'esclavage. Ce fut

l'apôtre armé *Albrecht* d'Adeldéren, dans la suite chanoine de Brémen, puis évêque de Livonie. Il faut avouer que les Livoniens en méritoient un semblable, plus que beaucoup d'autres nations, obligées d'embrasser par force, le christianisme.

Le moine Meinhard et l'abbé Berthold songeoient principalement à baptiser. Albrecht, noble et chanoine, vouloit plutôt gouverner que convertir les Livoniens. Elu évêque, il s'occupa aussi-tôt de se procurer des secours en Gothlande, en Danemark et en Allemagne. Il en obtint de si puissans, que, dans l'automne de 1199, il arriva en Livonie avec vingt-trois vaisseaux. Il n'eut point de succès dans les commencemens; mais l'incendie des moissons fit un effet prodigieux: c'est-à-dire, que les Livoniens devinrent chrétiens, par la crainte de mourir de faim. Ils garantirent leur fidélité par des ôtages. On les obtint, en invitant les chefs à une fête, pendant laquelle on se saisit d'eux, et on les conduisit en prison. Le pape, qui avoit été très-actif jusqu'ici pour la propagation du christianisme en Livonie, par des sommations générales de faire la guerre aux idolâtres, y ajouta alors de bons

conseils. Il rendit une bulle, par laquelle il recommandoit aux missionnaires d'employer les voies de conciliation et de douceur envers les nouveaux baptisés, aux dépens même de la discipline de l'église; et réellement, la conduite du clergé en Livonie, à cette époque, lui fait infiniment plus d'honneur que par-tout ailleurs. Ce fut, à proprement parler, le pouvoir civil qui riva, sur les natifs, les chaînes de l'esclavage; et qui, dans la suite, fit sentir même au clergé, le poids de sa main de fer. A la vérité, il fut créé par le clergé, lorsqu'en 1201, ou 1202, l'évêque fonda l'Ordre des Chevaliers Porte-glaives, *Fratres Ensiferi*, ou Teutoniques, qu'il fit confirmer par le pape. Leur constitution étoit la même que celle des Chevaliers du Temple, et leur destination, de soutenir l'évêque dans la conversion des infidèles. Pour le temps, et conformément aux principes et aux besoins d'Albrecht, l'institution de cet Ordre étoit une idée judicieuse.

L'évêque faisoit, tous les ans, un voyage en Allemagne, pour recruter des pélerins : mais quand ceux-ci avoient pillé et volé pendant un an (car c'est ainsi qu'ils tra-

vailloient à la gloire de Dieu), ils étoient absous de leur vœu, et s'en retournoient en Allemagne. De cette manière, Albrecht employoit de vaillans hommes, dont l'évêché pouvoit attendre une protection continuelle. Dans cette intention, il avoit donné des fiefs considérables à quelques nobles distingués par leur bravoure; mais n'en ayant que très-peu à sa disposition, il conçut le projet de se former une espèce d'armée régulière, et il effectua ce dessein, en créant le nouvel ordre. Il employa aussi des moyens spirituels et temporels, pour affermir le christianisme dans cette contrée. En 1201, l'évêque fit bâtir la ville de Riga. Les idolâtres sentirent les conséquences de cet établissement; mais ils cherchèrent vainement à l'empêcher. Jusqu'ici, le chapitre cathédral avoit siégé à Ouxküll; Albrecht le transféra alors dans sa nouvelle ville, où il fonda un monastère. Un autre couvent fut construit à l'embouchure de la Dvina. Le clergé se dispersa dans tout le voisinage, pour instruire et baptiser le peuple.

L'histoire parle seulement d'une des méthodes employées pour l'instruction. Elle est assez curieuse, et, probablement, elle

étoit la meilleure de ce temps. Les annales dramatiques d'aucune nation ne peuvent guère se vanter d'une institution théâtrale d'une aussi haute antiquité, que celle de Riga. Il y fut joué, en 1204, une comédie prophétique; c'est-à-dire, un extrait dramatique de l'ancien et du nouveau Testament. Le but étoit d'attirer, par ce moyen, les idolâtres à l'adoption du christianisme, en attachant, par des objets sensibles, les convertis à leur nouvelle religion, et en les instruisant de son histoire. Les Livoniens baptisés et non baptisés, s'y rendoient en foule. Un interprète leur expliquoit le contenu. La pièce étoit probablement en latin, à-peu-près dans le même genre que les comédies sacrées qui furent en usage en Angleterre, en France et en Allemagne, dans le seizième et même le dix-septième siècle. Le nombre des acteurs devoit être très-grand (peut-être étoit-il composé de la totalité de l'Ordre et du Chapitre), puisqu'on y représentoit des guerres et des batailles, tirées, par exemple, de l'histoire de Gédéon, de David, d'Hérode, &c. La première représentation manqua d'être suivie de funestes conséquences.

Lorsque les Israélites, sous les ordres de Gédéon, vinrent à combattre contre les Madianites, les idolâtres se persuadèrent qu'on s'étoit servi de ce prétexte pour introduire des troupes, et tomber sur eux. Ils cherchèrent donc leur sûreté dans la fuite. On réussit à les faire revenir, après leur avoir démontré qu'ils étoient dans l'erreur, et la pièce se termina heureusement.

Ce n'est pas la faute de l'historien, si les différens groupes de ce tableau sont trop éloignés les uns des autres. Cette dernière scène étoit une comédie tirée de la Bible. Les martyrs vinrent après.

Notre auteur (1), prodigue de ce nom vénérable, ne l'accorde pas toujours au mérite seul. Des prosélytes inconsidérés, malgré les remontrances des commandans allemands, s'aventurèrent parmi leurs frères idolâtres, et s'insinuèrent dans leurs assemblées pour entendre leurs délibérations ; ils furent saisis, et on adopta différens moyens pour les forcer d'abjurer le christianisme. Ils restèrent fermes, et furent tués. L'anna-

(1) *Henry le Lette*, *Chronique Livonienne*, publiée par *Arndt*, part. I.

lyste les appelle des martyrs. Si, dans les guerres continuelles avec les idolâtres voisins, quelques-uns des baptisés étoient faits prisonniers, et que, par représailles des cruautés exercées par eux, ils fussent cruellement mis à mort, ce sont des martyrs. Si des pélerins, venus en Livonie pour voler et massacrer, trouvoient la mort dans un combat contre les idolâtres, ils sont appelés martyrs. Cependant quelques-uns méritèrent véritablement ce titre auguste. Des prêtres, qui habitoient avec les nouveaux convertis, furent clandestinement attaqués et massacrés sans accusation; mais la vue de victimes intrépides ne faisoit pas une grande impression sur des gens endurcis eux-mêmes contre toutes les espèces de torture. Le sang des martyrs ne fut donc pas aussi fécond en Livonie qu'il l'avoit été dans la luxurieuse Asie, et en Italie, sous les empereurs païens.

En 1205, André, archevêque de Lunden, au retour d'une croisade infructueuse contre l'île d'Æsel, vint à Riga, où il passa l'hiver. Henry le Lette cite de lui beaucoup de bonnes actions; nous pouvons croire aussi que plusieurs des événemens qui arri-

vèrent dans la suite, sans être attribués à son mérite, doivent cependant lui être rapportés. André, qui avoit fait ses études en Italie, en France et en Angleterre, étoit un savant théologien; et il fit à Riga un excellent usage des connoissances qu'il avoit acquises. Il donna des Lectures Théologiques au clergé de cette ville, lui expliqua les Pseaumes, et l'exerça dans les pratiques ascétiques. Par son avis, le vicaire de l'évêque de Riga envoya des prêtres parmi les Livoniens, en retour des ôtages reçus, divisa le pays en paroisses distinctes, et fit non-seulement baptiser, mais préalablement instruire les habitans. Pour assurer ses institutions, des églises furent construites. Parmi les instructeurs du peuple, un certain Alobrand se distingua particulièrement par son zèle, son activité et sa prudence. La confiance de sa congrégation fut si grande, qu'elle le nomma juge, même en matières temporelles. Si la réunion des autorités civile et ecclésiastique, dans la même main, est un obstacle aux progrès des lumières, elle est certainement avantageuse chez un peuple grossier. Si tous les prêtres eussent été comme Alobrand, ils n'eussent pas si-tôt

forcé les laïcs à se saisir du pouvoir civil. Mais les oppressions d'une foule d'aventuriers rapaces, firent bientôt dégénérer cette réunion en obstacle aux conversions.

Nonobstant ce meilleur réglement, des moyens contraires et des circonstances accidentelles firent plus de chrétiens que l'instruction. Les Allemands firent une expédition contre Selbourg, au-delà de la Dvina. La forteresse fut entourée ; les assiégés furent battus de tous côtés par les attaques de l'ennemi; enfin les chrétiens mirent le feu à la ville. Les Selbourgeois au désespoir, capitulèrent avec les chrétiens. Un des missionnaires se rendit chez les Lettgalliens, dans le district actuel de Valk. L'historien rapporte honnêtement qu'ils adoptèrent le christianisme parce qu'ils comptoient sur la protection des Allemands contre les oppressions de leurs voisins ; mais le missionnaire russe parut en même temps dans ce canton. Indécis auquel des deux ils donneroient la préférence, ils choisirent pour se déterminer, un moyen encore plus ambigu que leur motif. Le sort dut en décider ; il fut favorable aux Allemands ; et la congrégation de Riga acquit ainsi une nouvelle aug-

mentation de prosélytes. Dans une autre circonstance, les choses restèrent au-dessous de l'intention ; mais comme addition à l'histoire d'un peuple grossier et ignorant, elle ne doit pas être passée sous silence. Les Esthoniens assiégeoient une ville défendue par des Lettes convertis. Au fort de l'attaque, à l'instant où la garnison faisoit tous ses efforts pour repousser l'assaut, le prêtre de la citadelle eut le courage de monter sur un des remparts les plus élevés, et d'accompagner une hymne religieuse avec un instrument de musique. Les païens furent si surpris d'une mélodie qu'ils n'avoient jamais entendue, qu'ils cessèrent subitement l'attaque, et s'informèrent de ce qui l'occasionnoit. Les Lettes répondirent que c'étoit l'expression de la joie et du bonheur que procuroit le baptême, et des actions de graces pour l'assistance visible de Dieu dans le combat. (Ils venoient de remporter quelques avantages.) Les Esthoniens firent aussi-tôt des offres d'accommodement; mais comme on exigeoit pour condition absolue du traité, la reddition de tous les objets qui avoient été enlevés, et qui montoient à une grande valeur, la con-

sidération d'une si forte restitution effaça l'impression passagère de cet événement, et ils se contentèrent de lever le siége. Enfin les conversions prospérèrent tellement parmi les Lettes, qu'ils furent baptisés au nombre de 1209.

Les progrès du christianisme étoient beaucoup plus lents en Esthonie. Avant l'arrivée de Meinhard, *Fulco* avoit reçu la commission de travailler à la conversion des Finois et des Esthoniens. Les Suédois lui donnèrent un successeur. Leur mission avoit fait peu de progrès, parce que la conversion étoit le seul objet de leurs travaux. Vis-à-vis d'un peuple aussi grossier et aussi entêté, il n'étoit pas possible qu'elle fût aussi rapide que parmi les souples Lettes. Albrecht adopta une méthode différente; il résolut de conquérir d'abord l'Esthonie, et de faire ensuite des prosélytes. Il s'en occupa avec tant de zèle, qu'en 1210 il ordonna un évêque avant même d'avoir un évêché à lui donner. Le christianisme s'étendoit, mais il ne gagnoit pas un pouce de terre qui ne fût arrosé de sang. On en répandit tellement, que ceux même qui étoient les plus animés et les plus furieux, quoique endurcis par la pratique

des temps, furent effrayés d'horreur, et parurent se ralentir. Ainsi, en 1210, le bourg de Viliende (Fellin) fut soumis par un traité. La forteresse étoit remplie de corps morts, et le reste de la garnison étoit couvert de blessures. La première action des vainqueurs fut de les asperger tous avec de l'eau bénite ; ils les instruisirent ensuite des premiers élémens du christianisme. Ordinairement, ils avoient coutume de baptiser d'abord ; mais pour cette fois, ils différèrent un peu le baptême, parce que, dit l'annalyste, trop de sang avoit coulé. Léal fut converti par le feu. Les ouvrages extérieurs avoient préalablement été incendiés par les Allemands ; les assiégés cherchèrent à engager l'ennemi à se retirer, par des offres d'argent ; mais elles furent rejetées, et les chrétiens les assurèrent en même temps qu'ils ne désiroient que leur consentement à recevoir le baptême, pour les réconcilier avec le grand pacificateur, et devenir ainsi leurs frères en ce monde comme dans l'autre. Les Esthoniens résistèrent encore ; mais le feu fit des progrès, et pour n'être pas brûlés, ils demandèrent à être baptisés. Etoit-il surprenant que de semblables prosélytes abju-

rassent la foi dès que les incendiaires apostoliques avoit quitté leurs frontières ?

Laissons là ce sujet rebutant. Si quelqu'un me censure à raison de ce dégoût, je ne lui envierai pas ses sentimens. — Rapportons encore quelques traits caractéristiques.

L'Unganie (le district de Dorpat), et le Saccala (les environs de Fellin), furent en 1214, convertis au christianisme. Rotalia (le Strandvick) fut également forcé de l'adopter, et les Allemands assiégèrent un château-fort dans ce district. Après une vigoureuse résistance, les Esthoniens furent forcés de se rendre, par le manque d'eau et de provisions. La capitulation fut faite aux conditions ordinaires de se soumettre au baptême. Vingt jours après, on leur envoya un prêtre. Nous ne voyons rien dans l'histoire qui se rapporte à aucune instruction préalable. Il demandoit simplement : Voulez-vous renoncer à l'idolâtrie, et croire au seul Dieu des chrétiens ? Ils répondoient : Oui. Il versoit aussi-tôt de l'eau sur eux, en disant : Je vous baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Là finissoit toute la cérémonie.

On adopta bientôt de meilleurs régle-

mens en faveur des Esthoniens. En 1219, l'évêque de Riga envoya des prêtres dans plusieurs provinces. Ceux-ci instruisirent enfin les Esthoniens avant de leur administrer le baptême. La précipitation avec laquelle ces missionnaires procédoient dans leurs travaux, prouvent que cette instruction ne pouvoit être suffisante.

Le christianisme fit ensuite des progrès rapides en Esthonie. Hélas! oui; et jamais l'esprit qui animoit les missionnaires, ne fut plus manisfeste qu'à cette époque. Le christianisme n'étoit que le prétexte; tous leurs travaux, toute leur industrie étoient dirigés par la soif de la domination. Les Suédois se rendirent maîtres d'une partie du Strandvick, et pour mieux assujettir les habitans, ils en firent des chrétiens; mais dans une attaque faite par les Æselois, toute leur armée ayant été taillée en pièces, ils abandonnèrent, pour le moment, l'entreprise.

Les Danois maîtres de la province de Réval, disputèrent à ceux de Riga le droit de baptiser en Esthonie, prétendant qu'eux seuls y devoient exercer le droit de domination; ces deux endroits étant alors réunis.

Cette rivalité étoit indigne du christianisme; mais les scènes choquantes qu'elle occasionna, le déshonorèrent encore davantage. Dans les villages païens, où leur prêtres baptiseurs ne pouvoient se rendre, les Danois envoyoient de grandes croix de bois, dont l'érection étoit destinée à informer les habitans de Riga, que ces endroits étoient déja occupés. Des prêtres de Riga étant venus dans un village esthonien, l'ancien du village lui dit : Nous sommes tous baptisés ici. Probablement les prêtres savoient que les Danois ne pouvoient encore y être venus; en conséquence, ils demandèrent comment et par qui? « Oui, répondit l'Es-
» thonien, plusieurs de nos compatriotes
» étoient dans un village où se trouvoit être
» le prêtre danois; là, il nous a baptisés,
» et nous a donné de l'eau pour remporter
» chez nous, afin que nous puissions bap-
» tiser ici nous-mêmes. En conséquence,
» nous en avons aspergé nos femmes et nos
» enfans. Pourquoi donc un nouveau bap-
» tême? » Certainement, pourquoi un nouveau baptême? Mais dans la position où se trouvoient les nouveaux convertis, pourquoi même le premier? La manière

de procéder fut seulement absurde dans cette circonstance. Les Danois la portèrent à un point criminel en d'autres endroits. On peut présumer que le lecteur ne sera pas fâché de savoir comment. Les Danois pendirent un vieillard du Vierlande pour s'être fait baptiser par les habitans de Riga, et leur avoir donné son fils en ôtage. Un accommodement fut, à la vérité, conclu entre les Allemands et les Danois : ces derniers renoncèrent à toute suzeraineté sur l'Esthonie, qui avoit été conquise par les chevaliers. La tranquillité ne duroit qu'autant que l'un ou l'autre parti se sentoit trop foible pour commencer l'attaque. Dès qu'ils trouvoient une occasion favorable, leurs querelles réciproques recommençoient. Un légat du pape, qui vint à Riga en 1225, et qui s'acquit une grande réputation par sa manière de traiter les nouveaux convertis, fit tout ce qui étoit en son pouvoir pour réconcilier les deux peuples; mais ce fut toujours sans effet durable. Au contraire, sa présence fut la cause innocente de nouveaux actes d'infamie de la part des Danois. Aussi-tôt après son départ, ils firent passer pour légat du pape un imposteur qui mit

formellement les chevaliers sous l'interdit; il se servit du zèle des nouveaux prosélytes en faveur de l'église, pour les engager à massacrer ceux qui les avoient convertis. Ces contestations durèrent jusques vers le milieu du treizième siècle. La Livonie et l'Esthonie reçurent le baptême; Œsel, même, par la campagne de 1227, passa sous le joug des chrétiens; et au milieu de ce siècle, il n'y avoit en Courlande qu'un petit nombre de païens de nom; mais en réalité, il y en avoit infiniment davantage. Il existoit à cette époque cinq évêchés dans les provinces nouvellement conquises, Riga, Dorpat, Œsel, Selbourg et Réval.

Considérant la manière dont s'opéroient toutes ces conversions, devons-nous être surpris des fréquentes rechutes dans l'idolâtrie, de ceux qui avoient été baptisés? Peut-on s'étonner de ce qu'un bâtiment construit sur des fondemens si foibles, conserve après tant de siècles si peu de traces de son origine? Ces provinces furent ravagées presque sans interruption dans la suite, par des guerres sanglantes, domestiques et étrangères; les habitans gémissent encore en différentes parties, sous une oppression que

l'on croit justifier en disant qu'elle n'équivaut pas à l'esclavage de nègres ; des individus nommés pasteurs d'une congrégation, savent à peine connoître les premiers élémens de la langue de leurs peuples. — Toutes ces raisons, et beaucoup d'autres, contribuent beaucoup à l'état déplorable de la religion dans ces contrées. Elles ont fait dernièrement le sujet des plaintes publiques de quelques pasteurs honnêtes et éclairés. On doit principalement attribuer aux méthodes employées pour convertir les idolâtres au commencement du treizième siècle, les restes du paganisme qui existent parmi les Lettes et les Esthoniens (1) à la fin du dix-huitième.

Les Romains connoissoient à peine les noms des Finlandois, des Esthoniens, ou Æsthes, et de toutes les tribus slaves dési-

(1) *Das Russische, od Merkwur Digkeiten, ans der geschichte, geographie und naturkande aller der Lænder, diejetzt zur Russischœn monarchie. Gehæren von kart Gottlob Sountag, oberpastor ander Iacob's Kirche zu Riga., tom. I, p. 73 et suiv. p. 267 et suiv.* On a jugé nécessaire de citer les différentes autorités pour chaque particularité. Le garant le plus croyable des événemens de ces temps-là, est, sans contredit, Henry

gnées alors sous le titre de Sauromates ou Mèdes septentrionaux, dont ils descendoient ou prétendoient descendre, ainsi que des Goths. La Norwège (*Nerigon*), Sconen (*Scandia*), Dunney, et *Væræ* étoient, suivant eux, des îles situées près de la mer Glaciale, de même que Thulé. Ils s'y rendoient en partant de la Norwège, ou de la pointe septentrionale de l'Ecosse. Ces notions obscures des Romains sur la géographie des nations septentrionales sont donc très-incohérentes, et ne peuvent être utiles. Pline s'exprime ainsi: *Sunt qui et alias (insulas) prodant, Scandiam, Dumnam, Bergos; maximamque omnium Nerigon, ex quâ in Thulen navigetur. A Thule unius diei navigatione, mare Concretum, à nonnullis Cronium appellatum. Lib. IV, cap. 16.* Il est évident, dit M. *Reinhold-Forster*, que toute la côte est ici désignée, quoique le

---

le Lette. *Chronique* de *Arndt*, part. I, p. 1-45. *Hiærne* en a fait usage. *Kelch* et *Roussof* rapportent plus au long les circonstances; mais on ne doit pas toujours avoir confiance dans ces dernières sources. *Gadebusch* donne le résultat de la critique historique des productions de cette époque. *Annales Livoniennes, part. I, sect. I, p. 13—43.*

savant *Schlœtzer*, dont l'opinion, sur ce point, est universellement respectée, dans son Introduction à l'Histoire universelle du Nord, ouvrage excellent, entende par Bergos, un des deux fils d'Hercule mentionnés par Pomponius Méla, savoir; Albion et Bergion, qui donnèrent aux îles Britanniques les noms d'Albion et de Bergion (ou Ουεϱνα, Juverna, Hibernia). Je ne puis cependant me résoudre à l'expliquer de cette manière. Il me semble plus probable que les noms de Dumna et de Bergos appartiennent aux îles *Dumnæ* ou Dumney, près de Halgolande, et *Veræ* près de Malstrom; car la disposition de ces contrées paroît rendre cette supposition nécessaire. Par la même raison, je ne songerai jamais à chercher Thulé en Islande, mais plutôt en Schetlande.

SECTION III.

Mongols.

Des froides régions du Nord habitées par les Finois, traversons maintenant au Sud-Est les Steppes asiatiques, jusqu'aux confins de la Sibérie moderne, nous y trouverons la résidence primitive d'une nation, autrefois la terreur et le fléau d'un grand nombre de peuples, qui s'est répandue sur une grande partie des deux hémisphères, septentrional et méridional ; et dont la soif ardente des conquêtes a détruit et ruiné la Russie pendant plusieurs siècles.

Les Mongols, nation célèbre (1), comme perturbateurs de l'univers, étendirent partout leurs ravages. Ils paroissent avoir eu

---

(1) Si, contre la situation géographique des nations de la Russie, nous passons aux Mongols avant de parler des Tatars, c'est parce que les époques de l'histoire de ces derniers qui ont rapport à l'empire de Russie, sont comprises dans l'histoire des Mongols. Le précis des nations tatares qui suivra, deviendra plus facile à saisir.

pour principal objet l'anéantissement de l'espèce humaine. L'histoire n'eut jamais souillé sa plume par le récit des brigandages de ces barbares, et leurs sanglans trophées seroient depuis long-temps oubliés, si leurs violences n'avoient occasionné des révolutions dans le genre-humain et les gouvernemens, dont l'importance se fait encore sentir aujourd'hui.

L'ancienne histoire des Mongols est en partie ignorée, et en partie fabuleuse. Dans le neuvième siècle, trois nations se firent connoître. Elles menoient une vie errante aux extrémités septentrionales de la Chine et de la Korée, dans des contrées dont les Grecs et les Romains n'avoient jamais entendu parler. A l'Ouest ou dans la Mongolie moderne, les *Mong-ou* qui, dans la suite, furent appelés *Monk-kos* et Mongols ; plus à l'est, les Kitans, et enfin, au-delà de la Korée, jusqu'à l'Océan oriental, les Nioudsches ou Kin, qui sont le même peuple que les Toungous et les Mandschou, dominateurs actuels de la Chine. Ces trois nations, qui, réunies successivement, devinrent enfin des peuples puissans et formidables, étoient alors foibles et peu nombreuses. Dans le

dixième siècle, les Kitans subjuguèrent d'abord les deux autres nations, et ensuite les provinces septentrionales de la Chine. Les Nioudsches se soulevèrent bientôt contre eux. Les Chinois les ayant appelés à leur secours, ils dominèrent alors sur ceux-ci et les Kitans. Ces derniers, mécontens, se retirèrent, en partie du côté de l'Ouest, et s'emparèrent de la petite Boukharie, où ils ont porté depuis le nom de Karakitans ou Karaktaians. Pendant ce temps, les Nioudsches régnoient sur le Nord de la Chine et la Mongolie, jusqu'à l'Océan oriental. Les Mongols étoient divisés en plusieurs Hordes qui, malgré la suprématie des Nioudsches, avoient leurs propres Khans. Ce fut un de ces petits princes, Thémoudschin, qui, sous le nom de Tchinghis-Khan, devint le fondateur d'une nouvelle monarchie, et l'un des plus mémorables spoliateurs de l'univers.

Thémoudschin avoit treize ans en 1176, époque de la mort de son père, souverain de 40,000 familles. Il profita des querelles sanglantes qui éclatèrent entre les Khans des différentes Hordes, et il devint bientôt, par sa bravoure, son courage et son adresse,

le prince le plus puissant de la Mongolie. Il eut recours à la superstition, moyen le plus efficace du despotisme, pour devenir le Khan général, et exécuter les grands plans de conquêtes formés par son imagination turbulente. Dans un grand conseil tenu en 1206, aux sources de l'Onon, il entra subitement un Khodcha ou sage, regardé par le peuple comme un prophète et le favori de Dieu. Cet inspiré lui annonça publiquement la domination de l'univers, et le somma de la part de Dieu, de prendre désormais le titre de Tschinghis-Khan.

Tschinghis commença ainsi une carrière formidable de vingt années. Il désola les contrées et subjugua les peuples, depuis la Mongolie et la Chine, jusqu'aux extrémités les plus réculées de l'Asie et en Europe, jusqu'aux rives du Dnèpr. Si nous considérons un instant la situation des divers Etats de l'Asie et de l'Europe à cette époque, nous ne serons plus étonnés des progrès des armes de ce conquérant, nous serons, au contraire, surpris qu'elles n'ayent pas pénétré plus avant.

Nous ne donnerons pas au lecteur le détail de ses victoires et de ses conquêtes;

nous observerons seulement l'agrandissement rapide de la monarchie Mongole, et particulièrement ses relations avec l'empire de Russie.

Dans les trois premières années Tschinghis subjugua les Naïmands, les Kirghis et les autres hordes tatares. Il reçut la soumission volontaire des Igours, nation policée, qui communiqua l'art d'écrire aux Mongols, qui le donnèrent ensuite aux Mandschou. Vers la même époque, Tschinghis s'avança dans les parties N. O. de la Chine, et fit le roi de Tangout son vassal. Peu après il tourna ses armes contre les Nioudsches, porta ses conquêtes, ses massacres et ses pillages jusqu'à Irnking, leur capitale, la força de se rendre; il y trouva le sage Ilidschoutzaï (1), homme de génie qu'il nomma son premier officier. Ilidschoutzaï sauva de la fureur sanguinaire des Mongols plusieurs millions d'individus. C'est à lui que la Mongolie dut sa gloire et sa splen-

(1) Cet homme, quelque dur que son nom puisse paroître, mérite de vivre dans les cœurs de tous les amis de l'humanité; il descendoit de la famille impériale détrônée des Kitans.

deur. Il polit les mœurs de ces peuples, et répandit parmi eux les arts et les sciences.

Tandis que l'armée mongolienne combattoit contre les Nioudsches en 1217, les flammes de la guerre ravageoient avec plus de furie encore les contrées voisines à l'ouest de la Mongolie; elles se communiquèrent dans la suite à tous les pays voisins, et les Mongols pénétrèrent dans la Basse-Asie, et rentrèrent en Europe par un autre point.

Keschlouk, roi des Naïmans, qui avoit envahi le Karakitaï (le royaume d'Ava), souleva les Kangliens (1), les Kaptschaks, les Kitans et plusieurs autres nations voisines, et les engagea à prendre les armes contre le conquérant. Tschinghis, à cette nouvelle, chargea son fils et d'autres généraux de la poursuite de la guerre; il marcha lui-même contre Keschlouk, qu'il défit, et soumit ses Etats après une courte résistance. Il tourna alors précipitamment ses armes contre le sultan de Khovaresm (2) qui avoit

(1) Ce sont les Petschénéghi des auteurs russes et polonais. Ils se donnoient le nom de Kangars ou Kangli.

(2) Le Khovaresm étoit un Etat détaché du grand empire de Seldschouk, fondé par les nations turques.

fait mettre à mort son ambassadeur. Ce prince, le plus puissant et le plus dangereux adversaire de Tschinghis, fut également obligé de se soumettre au conquérant mongol. En 1220, la capitale, Khovaresm, fut prise; le nombre de ceux qui furent tués en cette occasion, montoit à plus de 100,000, et chaque guerrier mongol reçut vingt-quatre esclaves pour sa part du butin.

Vers le même temps, toutes les contrées et tous les peuples jusqu'aux rives de l'Oxus, se soumirent à ses armes.

Tschinghis envoya alors une armée au-delà de ce fleuve; elle prit le Khorazan, et chassa dans l'Inde le nouveau sultan de Khovaresm. Une seconde armée combattoit toujours en Chine contre les Nioudsches; une troisième faisoit des conquêtes dans le Kaptschak, au nord de la mer Caspienne; et une quatrième enfin, après avoir réduit toute la rive méridionale de cette mer, marchoit alors d'un autre côté contre les Kaptschaks, et s'avança jusqu'au Dnèpr. Les Alans ou Daghestaniens étoient déjà conquis, et les Mongols pressoient toujours vivement ceux des Kaptschaks, qui, dans les annales russes, sont appelés Polovtzi: ceux-

ci se retirèrent sur les frontières de la Russie, se joignirent au grand duc de Kief, et avec leurs forces réunies, tombèrent sur l'ennemi commun. Malheureusement, la victoire se déclara encore en faveur des Mongols dévastateurs. En 1223, les Polovtzi et les Russes perdirent une grande bataille sur la Kalka (1), et furent poursuivis jusqu'au Dnèpr par les Mongols. Ceux-ci ne pénétrèrent pas en Russie. Chargés d'un immense butin, ils retournèrent, par le Kaptschak, en Boukharie, rejoindre le grand Tschinghis.

Dans la même année qui commence l'époque la plus malheureuse de l'histoire de Russie, Tschinghis convoqua une diète générale, où fut déterminée la forme de gouvernement des pays conquis (2). Ayant voulu porter plus loin ses conquêtes, l'ar-

(1) Cette bataille coûta la vie à six princes russes, et à peine s'échappa-t-il un dixième de l'armée.

(2) On peut juger, par un seul trait, de l'esprit qui régnoit dans cette assemblée. Plusieurs grands conseillèrent à Tschinghis d'exterminer tous les habitans des pays conquis en Chine ; et ce fut avec beaucoup de difficultés, que Ilidschoutzaï fit rejeter cet avis.

mée refusa d'avancer. Il éprouva donc le même refus qu'Alexandre, lorsque cet insatiable conquérant voulut pénétrer dans l'Inde.

Après une absence de sept ans, Tschinghis revint en Mongolie en 1225; mais l'année suivante, il fut obligé de marcher contre le Tangout révolté. Les Mongols y pénétrèrent par le grand désert sablonneux, et furent par-tout victorieux : la famille royale fut exterminée, et les habitans furent massacrés d'une manière si révoltante, et en tel nombre, qu'à peine y en eut-il un d'épargné sur cinquante. Après cette conquête, Tschinghis avoit conçu le projet de détruire et d'exterminer en Chine les Nioudsches, lorsqu'en 1227 la mort surprit ce destructeur des nations au milieu de ses effroyables desseins.

Tschinghis avoit donné à son fils Oktaï la souveraineté de ses domaines : mais ce prince et ses trois successeurs ne furent, à proprement parler, rien de plus que les grands khans du prodigieux empire mongol. Leurs frères et leurs parens, quoique dépendans du grand khanat, régnèrent en même temps comme princes,

sur de grandes parties du territoire impérial (1).

Oktaï détruisit d'abord l'empire des Nioudsches en Chine, et réduisit sous son autorité toute la Chine septentrionale. Peu après, il fit la guerre aux rois de Korée (2), qui s'étoient soulevés contre sa suprématie: il prit ensuite la résolution de parcourir l'univers d'un bout du globe à l'autre, avec une armée de plus d'un million et demi de soldats. A la tête de 600,000 hommes, il marcha contre la Dynastie de Song, dans la

(1) Tschinghis, pendant sa vie, avoit réglé l'établissement suivant pour ses quatre fils. 1°. Oktaï, comme grand khan, eut la Mongolie, le Tangout, et les pays déjà conquis sur les Nioudsches. 2°. Taulaï obtint le Khorasan, le reste de la Perse, et les conquêtes dans l'Inde. 3°. Dschagataï eut la grande et la petite Boukharie, Tourfan, le pays des Igours, et une partie de la résidence actuelle des Kalmouks. 4°. Batou, neveu de Tschinghis, dont le père étoit déjà mort, reçut le Kaptschak, ou les contrées au nord de la mer Caspienne, avec toutes les conquêtes qui seroient faites dans la suite du côté de l'Europe.

(2) Ce titre ne doit surprendre personne; c'étoit la politique des Mongols de laisser une dignité apparente aux princes des pays conquis, comme ils le firent aussi en Russie.

Chine méridionale, tandis que le principal corps de son armée se dirigeoit vers l'Ouest, sous les ordres de son fils Kajouk, et de ses neveux Batou et Markou. Ils subjuguèrent dans leurs marches, les Tscherkas et les Avkhases, pénétrèrent en Baschkirie, à Kazan, et dans la Bulgarie, et vinrent enfin jusqu'à Moskou. Quatorze villes russes furent brûlées en un mois (en février 1238). Batou s'avança sur Novogorod, et ordonna, sur son passage, le massacre de tous les habitans.

Arrivé à 100 verstes de Novogorod, il retourna subitement, et se porta avec précipitation sur les régions habitées par les Polovtzi et les Bulgares, vers le Volga. Après plusieurs attaques des Mongols, dont chacune surpassoit la précédente en cruautés, la plupart des princes russes s'enfuirent en Pologne et en Hongrie, et laissèrent les peuples découragés à la merci de ces barbares. Enfin, après une résistance désespérée de six semaines, Kief se rendit en 1240, et reçut un Vice-roi Mongol. Le grand-duc de Vladimir rendit hommage au Kan du Kaptschak, qui le confirma dans son gouvernement et dans sa suzeraineté sur les autres

princes. Ceux-ci se soumirent volontairement à la suprématie des Mongols, pour éviter de devenir les vassaux de leurs frères. Toute la Russie, à l'exception de Novogorod, devint alors tributaire des Mongols, qui nommèrent des vice-rois par-tout, mais sans expulser les princes russes. Batou-Khan fit ravager par deux grandes armées, la Pologne, la Silésie, et la Moravie; il marcha lui-même en Hongrie avec une troisième armée; et tant ici, qu'en Slavonie, Bosnie, Servie et Bulgarie, il pilla et massacra tout sur son passage; ensuite, par une absence de trois ans, il donna un peu de repos aux malheureuses provinces de la Russie dévastées et désolées.

Tandis que les Mongols commettoient de semblables horreurs en Europe, et poursuivoient la guerre contre les Koréens et les Chinois méridionaux, ils parcouroient également l'Asie citérieure avec leurs innombrables légions. Oktaï avoit en vain sommé le sultan Seldschoukid d'Iconium de lui rendre hommage; il détacha alors de plus grandes forces par la Tscherkassie, pour faire une incursion en Arménie. Les Mongols pénétrèrent dans les régions d'Arbel,

traversèrent Ninive, approchèrent de Bagdat, conquirent Erzeroum, ravagèrent et subjuguèrent plusieurs villes et districts de l'Asie mineure, et mirent (en 1242) le sultan d'Iconium au rang de leurs vassaux. L'année suivante, ils portèrent leurs incursions en Syrie, et vinrent jusqu'à Alep. Oktaï mourut cette année, victime d'un vice digne de ce despote universel (1); sa mort sauva l'Asie pour un temps, et l'Europe pour toujours.

Au règne de cet odieux tyran succéda un interrègne de quatre ans, pendant lequel le sage Hidschoutzaï mourut de chagrin : il fut occasionné par la désolation toujours croissante du pays qui étoit devenu sa seconde patrie (2). Le grand khan, nommé

(1) Il mourut des effets de l'ivrognerie à Kara-Koroum, sa résidence.

(2) La veuve d'Oktaï, qui, par ses intrigues, avoit contrarié ce prince dans toutes ses vues, se déclara régente de l'Empire, et, en cette qualité, faisoit continuellement des changemens qui tendoient à la ruine générale. Ces innovations, faites malgré les vains efforts d'Hidschoutzaï, furent la principale cause du chagrin qui le conduisit au tombeau. A sa mort, au lieu de vastes trésors auxquels on s'attendoit, on ne lui trouva

ensutie kayouk, étoit sérieusement occupé à faire de formidables préparatifs pour porter la guerre dans toute l'Europe, lorsque la mort vint subitement déjouer ses projets. Son successenr Mankou abolit le kaliphat, et soumit à l'autorité des Mongols le sultan d'Iconium et toute l'Asie mineure, jusqu'au détroit de Constantinople, tandis que son frère Koblaï, comme vice-roi de la Chine, poursuivoit avec vigueur la guerre contre les Songs.

A la mort de Mankou (1259), Koblaï fut élu grand-khan; ce prince continua de rester en Chine, dont il avoit contracté les mœurs et les usages. La discorde et l'ambition profitèrent de l'éloignement du souverain des autres Etats Mongols (qui s'étendoient alors depuis la mer Orientale jusqu'au Dnèpr et la Méditerranée), pour accélérer la dissolution déjà préparée, de

aucune propriété, à l'exception de quelques livres composés par lui-même sur l'histoire, l'astronomie et l'économie politique; des collections de monnoies, de cartes géographiques, de tableaux, &c. On jouit d'une grande satisfaction, lorsque l'on découvre un homme, vraiment digne de ce nom, parmi un si horrible assemblage de barbares altérés de sang.

cette énorme monarchie. Elle se divisa alors en Etats encore très-considérables, de la manière suivante : 1°. la Chine ; 2°. Iran (la Perse, jusqu'à l'Asie citérieure) ; 3°. Dschataï (ainsi appelée du nom de son fondateur. Voyez la division entre les successeurs de Tschinghis) ; 4°. le Kaptschak ; 5°. le Touran.

Koblaï renouvela la guerre contre les Songs ; elle se termina enfin par la chute de cette dynastie, et l'entière conquête de la Chine méridionale. Cette branche des descendans des Tschinghis, prit entièrement les mœurs chinoises, avec la férocité des Mongols. Ils perdirent aussi leur caractère martial, et furent enfin dépossédés de l'empire par la dynastie chinoise de Ming, qui les chassa en Mongolie, où leur postérité, sous le nom de Kalgas-Mongols, vit aujourd'hui sous le sceptre chinois. Les événemens arrivés aux races des Tschingis d'Iran et de Tschegataï, n'entrent pas dans le plan de cette relation historique ; mais les Etats du Kaptschak et de Touran nous intéressent d'autant plus, que leurs révolutions sont intimement liées à l'histoire et à l'existence actuelle de l'empire de Russie.

Nous avons déjà vu de quelle manière le Kaptschak fut fondé par Batou, neveu du grand Tschinghis, et que depuis 1240, la plus grande partie de la Russie fut assujettie à ces princes. Koblaï, au commencement de son règne, rendit le Kaptschak indépendant, d'après l'exemple des princes des autres Etats de l'empire Mongol. Depuis cette époque, la Russie ne fut plus sous la suprématie du grand Khan-Mongol; elle est restée sous celle du Khan du Kaptschak, pendant plus de deux cents ans. Afin de rectifier une légère erreur, nous tâcherons d'expliquer la raison pour laquelle cette souveraineté mongole est constamment dénommée tatare dans les annales russes. Les Mongols et les Tatars sont deux nations entièrement distinctes par leur origine, leurs mœurs et leur langage; mais lorsque la généralité des hordes tatares eut été subjuguée par Tschinghis, les deux nations se confondirent entr'elles. A l'exception de l'armée de soldats mongols qui n'avoit point de femmes à sa suite, l'empire du Kaptschak n'avoit que des Tatars pour habitans, et peu à peu, les troupes furent même complétées par des Tatars. Les Tatars seuls maintinrent donc

la domination des Mongols sur la Russie, tandis que les Mongols devinrent en Russie de vrais tatars. L'introduction de la religion mahométane dans l'empire de Kaptschak, sous les successeurs de Batou, y contribua beaucoup.

Depuis Batou jusqu'en 1441, le Kaptschak forma un Etat fort étendu et bien arrondi, gouverné dans une succession non interrompue, par les descendans de ce prince. Pendant la première moitié de cette époque, les princes russes firent peu ou point de tentatives pour se soustraire à cette domination étrangère. Vers le milieu du quatorzième siècle, les symptômes de décadence commencèrent à se manifester dans l'empire des Mongols-Tatars. Le trône avoit à chaque vacance plusieurs compétiteurs; chacun cherchoit à faire valoir ses prétentions par la force des armes. La chute prochaine de l'Empire devoit être accélérée par ces troubles. Le grand prince de Russie, Dmitridonskoï vainquit en 1380, le khan Mamaï dans une bataille signalée et sanglante qui se donna sur le Don. Cette victoire ne fut suivie pendant long-temps d'aucun événement favorable aux Russes et

deux ans après Moskou fut encore une fois dévasté par les Tatars. Cependant la destruction de l'empire du Kaptschak approchoit; il se divisa en 1441 en quatre petits Etats, qui, dans l'espace d'un siècle, furent réunis successivement au corps politique de la Russie alors délivrée de son joug, et dont la puissance s'accroissoit. Ces Etats étoient : 1°. Le Khanat de Kazan. Ivan Vasiliévitch I avoit déjà secoué le joug auquel ses prédécesseurs s'étoient forcément soumis; il avoit réduit le khan Akmet, de seigneur suzerain à l'état de tributaire. Le successeur d'Ivan vit encore plus d'une fois sa patrie ravagée par les Tatars de Kazan, et lui-même fut obligé de se soumettre de nouveau à la prestation du serment d'allégeance. Cet empire tatar fut détruit par Ivan-Vasiliévitch II. Ce prince réunit à perpétuité la souveraineté de Kazan à la Russie, en 1552. 2°. Le Khanat d'Astrakhan fut soumis deux ans plus tard (1554), par ce vainqueur qui s'empara en même temps de la plus grande partie du Khanat du Kaptschak. 3°. La partie de cet Etat qui subsistoit encore après la séparation des trois autres Khanats, perdit en 1506 son dernier khan. Le reste du Kaptschak fut

partagé entre les Khans de Krimée, de Kazan et d'Astrakhan. 4°. Le Khanat de Krimée a été, sans tirer l'épée, incorporé en 1783, à l'empire de Russie, par Catherine II. Ainsi, la dernière branche des Tschinghis du Kaptschak est tombée sous la domination de ses anciens vassaux.

Un sort semblable attendoit l'Etat de Touran, qui, comme nous l'avons remarqué, s'étoit élevé des ruines de l'Empire Mongol sous le règne de Koblaï-Khan. Un frère de Batou fonda cet Etat sur la chaîne des montagnes de l'Oural et aux environs du Iaïk, dans des contrées qui lui avoient été cédées par ce dernier; il l'augmenta ensuite par ses conquêtes en Sibérie. Le dernier khan de Touran fut Koutschoum, qui, défait d'abord par Iermak, fameux Kozak du Don, à la tête de sa petite troupe d'aventuriers, perdit ensuite son Empire et sa liberté, qui lui furent ravis par les Russes. En 1598, ils l'amenèrent prisonnier à Moskou, et la conquête de ses domaines fut suivie de la réduction de la Sibérie.

Avant de terminer cet apperçu général de l'histoire des Mongols, nous devons par-

ler d'un autre conquérant de la même nation, qui forma le projet de rétablir la monarchie détruite, et qui fut assez heureux pour l'exécuter d'une manière digne de ses prédécesseurs.

Ce nouveau destructeur des nations s'appeloit *Amir-Timour*. Les Tatars lui donnent le nom de *Témir-Akschakal* (vieillard de fer, ou barbe blanche de fer). C'est le *Temir-Axal* des Chroniques Russes, et le *Tamerlan* des Européens. Il étoit prince de Kesch près de Samarkant, à l'époque où les Mongols, par-tout découragés, furent entièrement expulsés de la Chine. Sa domination prit naissance dans la grande Boukharie, partie de l'ancien Dschagataï. Après différens revers de fortune (1), il réussit à subjuguer cet Empire. En 1369, il reçut l'hommage des grands, et le titre de souverain de l'univers. Depuis cette époque,

(1) La fuite à laquelle il fut une fois réduit, manqua de faire échouer toutes ses espérances et ses projets. Il étoit si pauvre alors, qu'il ne restoit au monde qu'un mauvais cheval et un vieux chameau, à celui qui, vingt ans après, répandit la terreur dans les trois parties du globe, et y porta la désolation.

Timour devint un fléau aussi grand et aussi général que l'avoit été Tschinghis. En 1371, il envahit Khovaresm, conquit Kaschgar, détrôna le khan du Kaptschak, et en mit un autre à sa place, prit la ville de Khovaresm, et se rendit maître du Khorasan et du Sedschestan, pendant que ses généraux subjuguoient les Avchaniens, et s'emparoient de Kandahar. A la fin de 1384, il se mit en possession de la plus grande partie des contrées qui s'étendent de la Perse aux frontières de l'Arménie; il dévasta, peu après, tout le pays depuis Ili jusqu'à l'Irtich, mit en déroute le khan du Kaptschak, s'avança jusqu'au Volga, et revint alors à Samarkant. A l'ouverture de la campagne de 1393, il fit des conquêtes dans la Perse méridionale, prit Bagdat et plusieurs autres villes de la Mésopotamie et de la Géorgie, s'ouvrit par Derbent un chemin sur le Kaptschak, ravagea Moskou et conquit Azof; il continua alors l'envahissement de la Perse, et revint encore à Samarkant. En 1398, il fit une expédition dans l'Inde, et passa le Gange. Au commencement du siècle suivant, il fit une incursion en Syrie chez les Mammelouks, conquit Alep, Damas, et

reprit Bagdat : cela fait, il retourna en Géorgie, força la Natolie de se soumettre, défit Bajazet, le fit prisonnier, et imposa de fortes contributions à l'empereur de Constantinople, au sultan des Ottomans, et aux Mammelouks. Il fit encore une autre expédition en Géorgie ; et, en 1404, revint encore à Samarkant. Il mourut dans cette ville, après une longue et cruelle maladie, au moment où il formoit le projet de marcher en Chine, pour y rétablir la domination des Mongols. Ses étonnantes conquêtes se dissipèrent aussi rapidement qu'elles avoient été faites par ce perturbateur du genre humain. Ses successeurs perdirent successivement toutes les contrées qu'il leur avoit laissées, à l'exception de la Boukharie et du Khorasan ; et même celles-ci furent enlevées en 1498, au dernier khan Babour, qui, d'errant et fugitif, devint le fondateur de l'empire de la grande Mongolie dans l'Indostan.

Telles furent les remarquables catastrophes d'une nation, qui, déchue de son antique grandeur, en conserve à peine le souvenir, et ne se rappelle aujourd'hui d'avoir dominé l'univers, que comme d'un rêve

obscur et mensonger (1). La chute du grand Empire Mongol des Tschinghis commença aussi l'époque de leur décadence; le partage en plusieurs Etats, qui se subdivisèrent en d'autres plus petits, et furent ensuite assujettis, produisit enfin leur division en tribus et hordes. Ils rétrogradèrent donc complètement de l'état de civilisation à celui de barbarie et d'ignorance. Nous ne parlerons pas actuellement de l'époque de cette décadence, afin de nous instruire plutôt de l'état actuel des nations mongoles : nous décrirons ensuite les principaux événemens de l'histoire des différentes races, depuis la dissolution de l'Empire Mongol.

Il paroît que, plusieurs siècles auparavant, les Mongols s'étoient divisés en deux nations principales ; cette séparation fut probablement occasionnée par des circonstances nationales, ou par une séparation

(1) L'histoire des Mongols se trouve principalement dans les Annales Chinoises. Les Bouriats n'ont que des traditions imparfaites: mais il existe chez les Kalmouks et les Mongols des registres généalogiques des races de leurs princes, qui contiennent aussi des détails historiques.

naturelle formée par des montagnes ; elle fut ensuite entretenue par les intérêts particuliers de leurs princes, ou par une inimitié nationale, provenant de leurs dissensions perpétuelles. Ces deux nations furent réunies par le grand Tschinghis, en un même corps d'Etat : mais lors de la destruction de son Empire, leur ancienne animosité les sépara de nouveau ; et, depuis cette époque, elles furent toujours engagées dans des hostilités presque continuelles l'une contre l'autre, qui occasionnèrent leur destruction. Les Mongols proprement dits, composent l'une, et les Doerboen-Oiroet forment l'autre de ces nations. *Doerboen-Oiroet* signifie la quadruple alliance : c'est le titre commun des quatre races principales, savoir, les Oelvet, le Kho-it, les Toummout et les Barga-Bouriats. Les Oelvet sont ceux connus sous le nom de Kalmouks, dans l'Asie occidentale et en Europe.

La seconde race, ou les Kho-it, ont été presqu'entièrement détruits par les guerres et les expéditions éloignées. Il en subsiste encore quelques restes confondus avec les Soongars et les Mongols, ou dispersés dans la Mongolie, le Tibet, et les villes bou-

khares. L'existence actuelle des Toummont n'est pas exactement connue (1).

La quatrième et dernière nation, celle des Bargats-Bouriats (habitoit probablement les montagnes voisines du Baïkal, à l'époque de Tschinghis), a toujours été, ainsi que toutes ses branches, sous la souveraineté de la Russie, depuis la conquête de la Sibérie.

La première et la dernière de ces quatre races, sont les seules dont nous parlerons.

I. Les Mongols sont les restes de ceux qui furent chassés de la Chine dans le quatorzième siècle, par la dynastie de Ming : ils sont aujourd'hui en plus grande partie sous la domination des Mandshours, souverains de cet Empire; cependant une petite portion de ce peuple obéit aux loix de la Russie.

(1) Les Kalmouks eux-mêmes ignorent le lieu où s'est retirée cette race; ils croyent seulement qu'elle éxiste quelque part dans l'intérieur, ou dans les parties orientales de l'Asie. Des relations très-authentiques ont appris qu'il y a une nombreuse tribu mongole, appelée Toummont, entre le fleuve Naoum et la grande muraille de la Chine. Nous pouvons donc supposer, avec probabilité, qu'elle est la race perdue des Toummont.

Depuis l'abolition de l'autorité soongarienne, et le rétablissement de la paix dans la Mongolie, ils ont habité les régions spacieuses situées entre la Sibérie et la Chine, depuis la mer orientale jusqu'à la Soongarie. On distingue à peine aujourd'hui la plus légère différence entre les Mongols jaunes, Scharra-Mouggol, qui vivent depuis des siècles sous la protection des Chinois, et les anciens Tschinghis ou Kalkas-Mongols. Lors de la conquête de la Sibérie par les Russes, au commencement du 17e siècle, les Mongols étoient encore un peuple libre et nombreux, gouverné par ses propres khans. Plusieurs nations sibériennes dépendoient aussi de leur domination. Ils se soumirent d'abord aux armes de la Russie; mais ils recouvrèrent peu à peu leur liberté, et fournirent même des secours à plusieurs nations de la Sibérie, pour résister à cette puissance. Dans leurs guerres intestines avec les Kalmouks, ils furent généralement vainqueurs; cependant, plusieurs races y furent successivement exterminées. Leurs guerres sanglantes et fréquentes avec la Chine, tournèrent encore plus malheureusement pour eux, puisqu'elles se terminè-

rent enfin par leur assujettissement complet. Continuellement opprimés par le gouvernement chinois, ils ne peuvent faire aujourd'hui aucune tentative pour secouer le joug. Ils ont cependant conservé la résidence de leurs ancêtres, et vivent ostensiblement sous le gouvernement héréditaire de leurs princes naturels (1).

Ceux des Mongols qui dépendent aujourd'hui de l'empire de Russie, abandonnèrent dans le dernier siècle la domination chinoise, pour se mettre volontairement sous la protection de la Russie. Cet exemple eût probablement été suivi par plusieurs autres races, si par le traité conclu au commencement de ce siècle, avec la Chine, pour

(1) La Chine entretenoit dans la Mongolie un nombre considérable de forts, où les chefs mongols étoient obligés de résider. Ceux-ci obtinrent autrefois du Dalaï-Lama le titre de Khan, ou Khoun-Taidschi; aujourd'hui leurs officiers sont nommés par les Chinois. La nation est actuellement sous un gouvernement militaire, semblable à celui des Kozaks, et qui remplace leurs tributs. Leur service pénible et continuel est très-onéreux. Il les rend encore méprisables aux yeux des Chinois, qui regardent le métier de soldat comme infâme.

fixer la ligne de démarcation des frontières respectives, la Russie ne s'étoit point engagée à ne plus accorder d'asyle aux Mongols fugitifs. Les Mongols russes habitent les régions voisines de la Sélenga, dans le district d'Irkoutzkoï du gouvernement d'Irkoutzk. Leur résidence s'étend du 122e au 125e deg. de long. et du 50e au 53e deg. de lat. N. Ils sont composés de sept tribus, dont chacune renferme vingt familles ou aïmacks, qui comprenoient en 1766, outre 219 chrétiens, 6918 mâles.

II. Les Oelvets ou Kalmouks, sont aujourd'hui la branche la plus remarquable des Doerboen-Oiroet, et même de toutes les nations mongoles. Ils prétendent que leur résidence étoit autrefois entre le Koko-Noor, le lac Bleu et le Tibet. Long-temps avant Tschinghis-Khan, suivant les anciennes traditions de ce peuple, les Oelvets firent en presque totalité une expédition militaire vers l'ouest, jusqu'à l'Asie mineure; et ils se dispersèrent dans les montagnes du Caucase où ils se fixèrent. Ceux qui étoient restés dans la grande Tatarie, reçurent des Tatars leurs voisins, le nom de Khalimak, qui signifie désunis ou gens restés en arrière. Ils

s'appellent volontiers *Kalmiks*, quoique *Oelvet* soit toujours leur dénomination particulière. Ce mot désigne également une nation séparée, détachée et distincte. Les Oelvets se divisent, du moins depuis la destruction de l'empire Mongol, en quatre branches principales, qui forment un peuple nombreux. Ces tribus sont les *Koschots*, les *Derbets*, les *Soongars*, et les *Forgots*. Elles ont toutes été soumises à des princes particuliers, depuis leur séparation avec les Mongols.

La plus grande partie des Koschots-Kalmouks habitoit le Tibet et les environs et les bords du Koko-Noor. Après la destruction de la puissance soongarienne, ils sont restés réunis sous la protection des Chinois. L'autre partie moins nombreuse, s'étoit retirée long-temps auparavant sur les bords de l'Irtich, et tomba enfin sous la domination de la horde soongare, avec qui elle fit cause commune dans les guerres contre la Chine, et fut dispersée avec les Soongars. La horde des Koschots, soumise aux Chinois, est estimée contenir 50,000 têtes. Leur nom, qui signifie héros ou guerrier, leur a été donné à cause du courage qu'ils dé-

ployèrent sous les ordres de Tschinghis ; à raison de cette circonstance, et parce que la dynastie de leurs princes descend en ligne droite du frère du grand Tschinghis, ils prennent rang sur les autres Kalmouks. Le nombre des Koschots, sujets de la Russie, est peu considérable. En 1675, ils montoient à 1500; et en 1759, une addition de 500 familles vint joindre les premiers sur le Volga, et s'y établit volontairement, sous la souveraineté de la Russie.

Les Soongars, lors de la séparation de la Monarchie Mongole, ne formoient qu'un même corps avec les Derbets ; ils se séparèrent ensuite sous deux princes, qui, quoique frères, étoient désunis par la haine. Cette horde assujettit, vers la fin du dernier siècle, et au commencement de celui-ci, une grande partie des autres races kalmoukes, particulièrement les Khoschots, les Derbets et les Kho-its. Leurs guerres sanglantes avec les Mongols et les Chinois ont fini par leur entière sujétion et leur dispersion.

Avant cette malheureuse époque, ils pouvoient, conjointement avec les Derbets, réunir 50,000 archers ou combattans ; ils

passoient, dans les temps modernes, pour la horde la plus brave, la plus riche, et la plus puissante. Ils habitoient autrefois les environs du lac Balkhash, et des rivières de Tschoui et d'Ili; et leur époque la plus florissante a été de 1696 à 1746. Les villes de la Boukharie orientale, et la grande horde des Kirghis, étoient alors leurs tributaires. Ils conquirent Boudala, capitale du Dalaï-Lama, et suscitèrent des troubles en Sibérie, où ils rendirent tributaires plusieurs nations dépendantes de la Russie. La mort de leur khan Galdan-Zeren fut suivie de la dissolution de la horde; elle fut occasionnée par les disputes sur la succession : et les Torgots, les Koschots et les Derbets s'en séparèrent. Une grande partie des Soongars se dispersa dans l'intérieur de l'Asie et jusques dans les villes de l'Ousbek; quelques milliers se réfugièrent en Sibérie; mais la majorité se rangea sous la souveraineté des Chinois. De leur aveu, il paroît qu'il existe à peine aujourd'hui 20,000 familles de cette tribu, en y comprenant les Derbets. Les Soongars, qui, à cette époque (1758), se réfugièrent en Russie, montoient aux environs de 20,000. Ils furent réunis aux Kal-

mouks du Volga ; mais ils retournèrent, pour la plupart, avec eux, en Soongarie en 1770.

Les Derbets avoient d'abord leurs pâturages dans la région du Koko-Noor ; troublés par les Mongols, ils se transportèrent vers l'Irtich, et, dans cette occasion, ils se divisèrent en deux corps : l'un, comme nous l'avons observé, se réunit aux Soongars, et fut enveloppé dans leur ruine. L'autre, conjointement avec les Torgots, s'avança toujours plus à l'ouest, s'approcha du Iaïk et du Volga, et s'étendit enfin jusqu'aux bords du Don, où il s'établit.

En 1673, 5,000 kibithies (tentes ou familles) se mirent sous la protection du khan des Torgots, qui étoient alors sur le fleuve Oural, et rendirent hommage à l'empire de Russie. Dans la suite, à la mort du khan Ayouk, en 1723, les princes derbets, ne voulant plus rester assujettis aux Torgots, passèrent, avec leur peuple, au-delà du Don ; ils composoient alors 14,000 kibithies. Depuis cette époque, le gouvernement russe ayant jugé à propos d'obliger le khan Lava-Dondouk à se mettre sous la protection des khans de Krimée, les Derbets retournèrent

sur le Volga, pour se réunir aux Torgots. Ils ne prirent aucune part à la fameuse émigration de 1770, craignant d'être subjugués par les Torgots; ils se retirèrent tranquillement sur les bords du Volga, avec le prince Zenden.

Les Torgots paroissent s'être formés en horde particulière, beaucoup plus tard que les autres branches de Kalmouks. Ils se séparèrent d'abord des turbulens Soongars, et se dirigèrent constamment vers l'ouest. Parvenus aux steppes voisins du Volga, ils s'y fixèrent, et reçurent des Russes le nom de Kalmouks du Volga. Cette horde se soumit, en 1616, à l'empire de Russie; lors de leur passage de l'Oural en 1662, ils firent leur dénombrement, et se trouvèrent monter à 50,000 kibithies. Leur khan Ayouk soumit une grande partie des Tatars-Nogaïs, lorsque ceux-ci projetèrent de se répandre au-delà de l'Oural; un de ses fils entraîna 15,000 kibitkies dans sa fuite en Soongarie. Le khan Dondouk-Ombo, successeur d'Ayouk, réduisit 6,000 tentes des Tatars-Troukmènes, et 8,000 des Tatars-Khoundourofs sous sa domination; mais la majeure partie des derniers secoua le joug par

la fuite. En 1761, le gouvernement de Russie traita avec cette horde puissante et opulente : il restreignit dans des bornes très-étroites l'autorité des khans ; cette mesure excita un tel mécontentement parmi eux, que, dans l'hiver de 1770 à 1771, 55 à 60,000 kibitkies retournèrent en Soongarie, en traversant par-dessus la glace, le fleuve Oural et le steppe des Kirkhis. Cet événement mémorable, qui, dans le dix-huitième siècle et dans les limites d'un Etat policé, présente l'image des anciennes émigrations des peuples en corps, fut principalement occasionné par l'irritation du Khan. Ce prince étoit furieux d'être associé avec des députés des princes de la horde, qu'il ne pouvoit déposer à volonté, et d'être forcé de recevoir un assesseur de la chancellerie du gouvernement d'Astrakhan ; il fut parfaitement secondé par son peuple, qui se plaignoit de manquer de pâtures pour ses nombreux troupeaux, et par les prophéties du clergé. Elles annonçoient que la horde seroit bientôt obligée d'embrasser le christianisme, de s'adonner à l'agriculture, et de fournir des recrues.

On a vu que la plus grande partie des

Soongars prirent part à cette émigration ; il ne resta qu'un petit nombre d'Aïmaks des Torgots ; mais les Tatars qui étoient assujettis à la horde, refusèrent de les suivre. Le gouvernement russe fit, à la vérité, poursuivre les fugitifs ; mais ils s'enfuirent avec tant de rapidité, qu'un petit nombre seulement fut atteint et ramené. Il en périt beaucoup dans ce pénible voyage ; une grande partie fut faite prisonnière par les Kirghis ; ceux qui atteignirent le lieu de leur destination se mirent sous la protection du gouvernement chinois. Ils furent d'abord reçus parfaitement; mais, pour des raisons politiques, ils furent traités, dans la suite, avec une extrême sévérité.

Le nombre des Kalmouks qui habitent maintenant la Russie, a été estimé, il y a quelques années, à un peu plus de 20,000 tentes. Ce sont les restes des quatre branches. Les Koschots, les Soongars et les Torgots qui restèrent, ou furent atteints dans leur fuite et ramenés, sont distribués parmi les Derbets : ils sont gouvernés par un Taïpscha ou Khan, qui a, sous sa dépendance, plusieurs petits princes. Ils errent, avec leurs troupeaux et leur bétail, dans les

steppes situés entre le Don et le Volga, depuis la ligne de Tzaritzin jusqu'au Caucase; et entre le Volga et l'Oural, depuis l'Irghis jusqu'à la mer Caspienne; par conséquent, dans le gouvernement de Saratof, la province d'Astrakhan et le territoire des Kozaks du Don.

Il existe encore une colonie particulière de *Kalmouks baptisés.* Vers la fin du dernier siècle, un assez grand nombre de Kalmouks et d'individus nobles et distingués commencèrent à professer la foi chrétienne. Le voisinage de leurs frères non baptisés, donnant lieu à une infinité de querelles et de contestations, en 1737, le gouvernement russe établit les premiers dans une région fertile, aux environs des rivières de Samara, de Sok et de Tok (dans le gouvernement actuel de Simbirsk et dans le district d'Orenbourg, du gouvernement d'Oufa), leur accorda aussi la ville de Stavropol, qui est maintenant une des principales villes du gouvernement de Simbirsk. L'augmentation de cette colonie a été si considérable, qu'en 1771, ils montoient à 14,000 têtes, tandis qu'en 1754, ils n'étoient que 8,695. Il subsiste encore dans le gouvernement d'Oufa,

une petite colonie de *Kalmouks mahométans*, formée des prosélytes faits par les Kirghis, et adoptée par ce peuple.

III. La troisième et dernière nation mongole qui mérite encore le titre de peuple distinct, sont les Barga-Bouriats, appelés *Bratski* par les Russes. On a déja mentionné que cette nation composoit une des quatre branches des Doerben-Oïroet. Les Bouriats paroissent s'être réfugiés, vers le temps de la monarchie des Mongols, ou même encore plutôt, dans la région aride et montagneuse qu'ils habitent encore, au nord du Baïkal. S'ils ne purent aussi échapper aux armes victorieuses de Tschinghis, ils ont peu à peu recouvert leur liberté, lorsque le siége de l'empire Mongol s'établit en Chine, époque à laquelle les branches qui parcouroient les régions éloignées du centre, commencèrent à se disperser. Les Russes trouvèrent cette nation en Sibérie. Depuis 1644, ils se sont paisiblement soumis au joug de la Russie. Conformément au traité de Kiakhta, en 1728, qui a fixé les limites de la Chine et de la Russie, les Bouriats sont tous aujourd'hui sous la domination de la Russie. Ils forment la plus nombreuse des nations

idolâtres du gouvernement d'Irkoutzk. Ils habitent depuis l'Iénisséi, des frontières des Mongols-Chinois, les bords de l'Augara, de la Toungouska, de la Haute-Léna, la rive méridionale du Baïkal, la Sélenga, l'Argoun, et les bords des rivières qui s'y déchargent. On a estimé, il y a quelques années, que le gouvernement d'Irkoutzk contenoit 32,000 Bouriats tributaires. Il existe encore plusieurs tribus de cette Nation dans le cercle de Krasnoyarsk, gouvernement de Kolivan, sur la rive droite de l'Iénisséi. Si nous prenons en considération les difficultés d'un dénombrement, le sexe féminin, et l'augmentation naturelle du peuple pendant une suite d'années, nous pouvons admettre, sans nous éloigner de la probabilité, que leur nombre est aujourd'hui quatre fois plus considérable.

SECTION IV.

Tatars.

Les Tatars sont une quatrième souche, mère des nations qui habitent la Russie. Cet appellatif national est si mal appliqué en général, que plusieurs écrivains qui ont fait des recherches sur l'histoire, ont même douté de l'existence d'un peuple particulier de ce nom. On a compris sous cette dénomination toutes les tribus qui résident au-delà de la Perse et de l'Inde, jusqu'à la mer orientale, malgré les différences d'origine, de langage, de mœurs, de religion et de coutumes. Nous connoissons mieux aujourd'hui ces nations. Nous savons que les Tatars composent en réalité une Nation distincte qui est originairement sortie de la grande souche turque (1).

(1) Le nom de *Tatar* peut, 1°. dériver réellement d'une horde turque qui portoit cette dénomination, ainsi que l'affirme *Aboulgasi*, historien de cette nation.

Cette opinion paroît confirmée par les Iakouts. Ces peuples appellent *Tatar*, un de leurs dieux. Il jouit

La première patrie connue des Turcs ou Tatars, est située dans les contrées à l'est et au nord de la mer Caspienne, où leurs descendans font encore leur résidence. Ils étoient anciennement répandus depuis l'Oxus ou le Gihon dans la Mongolie et le territoire d'Orenbourg; c'est-à-dire, dans des régions où ils eurent constamment pour voisins et pour ennemis des nations ambitieuses et dominatrices; à l'est, les Chinois; au sud-ouest, les Perses, les Romains, les Parthes et les Arabes; et enfin, les Mon-

---

vraisemblablement de cet honneur, comme patriarche de la nation. 2°. Ce nom vient peut-être des Chinois, qui appellent, sans distinction, tous leurs voisins, *Tata* ou *Ta-dsé*. Cette dernière hypothèse acquiert quelque poids, de ce que les Perses et les Arabes ne connoissoient pas les Tatars sous ce nom. Il devint, pour la première fois, d'usage général en Europe, après l'incursion de Batou en Hongrie, sous le roi Frédérik II. Malgré l'incertitude de l'origine de cette dénomination, il paroît certain que les Tatars sont d'origine turque, et que leur nom propre étoit *Tourk* ou *Tourkoman*, et non pas *Tatar*. Non-seulement les savans de cette nation le prétendent ainsi; mais le langage *tatar* n'est réellement pas autre chose que l'ancien tourk. Les modernes Turks-Ottomans parlent même la langue tatare, mais avec un dialecte différent.

gols, au nord-est. De temps immémorial, ils servirent de barrière aux nations qui voulurent pénétrer de l'est à l'ouest, *et vice versâ,* jusqu'à ce qu'enfin les Mongols renversèrent tout obstacle, ainsi qu'un torrent qui a brisé ses digues. Comme toutes les autres nations, les Turcs, à leur origine, n'étoient d'abord divisés qu'en hordes et tribus, dont les noms ont été conservés jusqu'à nous par les historiens tatars, persans et chinois. Une de leurs principales branches figure déjà dans *Hérodote* sous le nom de *Massagètes,* que *Strabon* reconnoît pour frères des *Khoresmiens,* et dont les historiens et les géographes ont conservé le souvenir, à raison de la suite constante des grandes actions qu'ils leur attribuent, et du commerce que faisoient avec la Sérique les nations de l'Asie citérieure et de l'Europe orientale; mais leur histoire, sans liaison, n'est pas complète. Le nom de Turc, dont on ignore l'origine, n'étoit porté vers l'an 545, que par la partie de cette nation qui habitoit dans les montagnes d'Altaï, le long de l'Irtich. Ce peuple y fonda, dans le sixième siècle, un Etat qui devint bientôt assez puissant pour inquiéter la Chine et la

Perse, et qui envoyoit des ambassadeurs aux Romains orientaux, et en recevoit. Dans le même siècle, cet Etat se sépara en deux grandes parties, qui se subdivisèrent ensuite en plusieurs petits khanats. La majorité de ces principautés devint enfin la proie des Arabes victorieux, jusqu'à l'époque où les Turcs primitifs réussirent encore une fois à fonder des Etats considérables dans le sein même du kaliphat.

Huit tribus turques se présentent alors successivement sur le théâtre de l'histoire; on les voit causer de grandes révolutions en Europe et en Asie, fonder des Empires, et aspirer, à leur tour, à la domination universelle. Trois de ces tribus, qui avoient pénétré de bonne heure en Europe, attirent principalement notre attention, à raison de leurs relations avec l'empire de Russie : les *Khazars*, les *Petschenéghi* et les *Ouzi*.

Les Khazars ou Khozars, nation courageuse et puissante, avoient leur principale résidence sur l'isthme du Caucase, entre la mer Caspienne et la mer d'Azof. Ils commencèrent à se rendre fameux dans le septième siècle; et jusques vers le milieu du neuvième, leur Etat fut florissant et s'agrandit.

Vers cette époque, l'empire des Khazars s'étendoit depuis le Volga et la mer Caspienne, en traversant l'isthme du Caucase, la péninsule de Krimée, et ce qui forme aujourd'hui le sud de la Russie, jusqu'à la Moldavie et la Valakhie. Plusieurs tribus slaves, particulièrement les Polians aux environs de Kief et sur le Dnèpr, les Sévérians sur les rivières de Desna, de Sem et de Soula, les Vialitsches sur l'Oka, et les Radimitsches sur la Socha, étoient leurs tributaires. Mais après l'année 862, trois nations opérèrent leur ruine; les Russes, les Petschénéghi et les Ouzi. Les chefs varagiens ou russes, Oskold et Dir, leur enlevèrent la domination des Polians; Oleg, en 884, réduisit sous son autorité les Sévérians et les Radimitches. Son successeur conquit en 964 le territoire des Vialitsches et les neuf cantons khazars sur l'isthme du Caucase. Vers l'an 1016, les Khazars perdirent le reste de leur Empire qui leur fut enlevé par les forces combinées des Russes et des Romains orientaux. La nation subsista encore quelque temps, à la vérité; mais elle fut soumise aux Russes, et forcée de leur payer le tribut.

Les *Petschénéghi*, ainsi dénommés dans les annales russes et polonaises, s'appeloient *Kangars* ou *Kangli*. Cette puissante nation nomade résidoit sur le Volga et l'Oural. Les Petschénéghi se firent connoître pour la première fois en Europe, par leur incursion, en 839, dans l'Empire Khazar, et par leurs guerres contre les Slaves en 867; mais ils devinrent peu après tributaires des Khazars. Chassés de leur demeure par les Ouzi et les Khazars, ils se rendirent maîtres du pays situé entre le Don et le Dnèstr, d'où ils expulsèrent les Hongrois, sujets des Khazars. Ils le quittèrent dans le onzième siècle, s'émigrèrent vers la Moravie, la Bulgarie et la Thrace, et après avoir commis de fréquens ravages dans le territoire des Romains orientaux, ils s'établirent en Dardanie et dans la Scythie mineure. A la fin du douzième siècle, ils possédoient une grande partie de la Transylvanie; mais peu après, ils disparoissent des annales de l'histoire.

Les *Ouzi*, appelés aussi *Koumans* ou *Polovtzi*, figurent déjà dans *Hérodote* et dans *Strabon*. Lorsqu'ils chassèrent les Petschénéghi de leur résidence, conjointement avec les Khazars en 883, ils s'étendoient déjà

depuis le Kharasm et les montagnes de Kitzigtag, jusques sur le Bas-Volga. Ils s'emparèrent alors des contrées dont ils venoient d'expulser les Petschénéghi. Une de leurs branches conquit la demeure originelle des Khazars, sur la rive occidentale du Volga et de la mer Caspienne jusqu'à Derbent. Dans le onzième siècle, ils se répandirent même dans les parties orientales de l'Europe. Ils enlevèrent aux Petschénéghi presque tout ce qu'ils avoient possédé dans cette partie du globe, particulièrement la Krimée, les contrées entre le Don et le Dnèpr, ainsi que la Moldavie et la Valakhie. Après avoir pendant long-temps continué leurs ravages dans la Bulgarie, la Thrace, la Transylvanie et la Hongrie, et s'être, en grande partie, ruinés eux-mêmes, ils s'établirent enfin en Hongrie vers la fin du onzième siècle; ils conquirent la partie nord-est du Kouban sur les Russes, qui étoient alors déchirés par des dissensions intestines. Au commencement du treizième siècle, les Tschinghis leur ravirent la Moldavie, la Valakhie et la Krimée. En 1330, les Koumans étoient comptés parmi les nations tributaires de la Hongrie. Mais depuis cette

époque, cette nation ne paroît plus dans l'histoire. Plusieurs autres tribus turques se sont aussi élevées au rang de nations indépendantes et dominantes. Quelques autres branches séparées du même tronc, ne doivent point faire partie de l'histoire universelle, qui ne cite que leurs noms et quelques particularités qui les concernent. Les Tatars sont une exception à cette remarque : ils n'occupent cependant une place dans l'histoire, que depuis leur assujettissement par les Mongols. Cependant, à raison de l'importance et de l'étendue de cette nation, ses destinées antérieures ont excité quelqu'intérêt dans les temps modernes.

Abou'l-Gasi-Bayadour-Kkan (1), qui a donné une grande chronologie, mais cependant incomplète, des différentes branches turques, y comprend les Tatars comme une des plus anciennes et des plus fameuses,

(1) Cet historien étoit prince de Kharasm : il mourut en 1663. Son fils et successeur *Anoucha-Mahmed-Khan*, compléta l'ouvrage d'Abou'l-Gasi, qui porte le titre d'*Histoire généalogique des Turcs*. Il a été traduit en russe, en allemand, en français et en anglais. L'académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg possède deux manuscrits tatars de cette histoire, et une

tirant son origine d'un khan nommé *Tatar*. Cette branche qui s'augmenta jusqu'au nombre de 70,000 familles, fut d'abord gouvernée par un chef; elle se divisa ensuite en plusieurs tribus qui se répandirent en différentes contrées éloignées. Leur puissance fut en quelque sorte affoiblie par cette dispersion. La branche la plus considérable s'établit sur les frontières du Kitaï (la Chine), et tomba sous la domination de cet empire; elle se révolta souvent, et donna lieu à des guerres ruineuses. A l'époque de Tschinghis, quelques Tatars qui étoient tributaires de l'empereur Kin, souverain du Kitaï, habitoient sur l'Onon et sur l'Amour. Yessoukaï, père de Tschinghis, avoit soutenu des guerres sanglantes contre une race de ce peuple.

Les Tatars ne commencent à jouer un rôle important dans l'histoire, qu'à l'époque

---

traduction allemande manuscrite en deux volumes *in-folio;* elle a été faite, il y a plus de quarante ans, sur l'ouvrage tatar, par le professeur *Kehr*. Il a intitulé cet ouvrage: *Traduction fidèle du texte original tatar de la Chronique ou Registre de famille des Mongols-Tatars-Turks, par le chef Ghivischien, Abou'l-Gasi-Bayadour-Khan.*

où ils furent subjugués par les Mongols. La première entreprise du grand Tschinghis fut dirigée contre ce peuple; et il est certain qu'avant de ravager la Chine avec ses armées, ce conquérant avoit déjà réduit toutes les hordes tatares sous son autorité: tranquille possesseur de leurs domaines, il n'eut aucun obstacle à craindre de ce côté, à l'époque de son expédition contre les Nioudschés; mais du moment où l'histoire des Tatars excite quelqu'attention, elle cesse d'être celle d'une nation particulière. Distribués sous les bannières et les commandans des Mongols, ceux-ci jouissent seuls aux yeux de la postérité, de la gloire de leurs victoires et de leurs conquêtes, tandis que, par un caprice surprenant de la fortune, les Tatars sont obligés de prêter leur nom aux dévastations qui marquoient par-tout en caractères de sang, les progrès de leurs armées. Les événemens récens de ce peuple ont déjà été en partie rapportés dans l'esquisse historique que nous avons donnée des nations mongoles, et nous parlerons des autres, lorsque nous traiterons des nations tatares en particulier.

Une conséquence de l'assujettissement des

Tatars, fut que le nom de cette nation qui, à l'exception de la Chine et de la Mongolie, avoit été jusqu'alors inconnu du reste de l'univers, commença alors à se répandre dans l'Asie occidentale et en Europe; les vaincus furent ainsi substitués aux vainqueurs. Dans les dernières expéditions militaires de Tschinghis, les Tatars composoient la très-grande majorité de son armée. Nous sommes autorisés du moins à l'avancer, puisque la langue tatare et non la mongole, devient la langue dominante de tous les pays conquis, qui avoient eu jusqu'alors leurs langages propres. Elle domina donc dans la petite et la grande Boukharie, parmi les Baschkirs et les Tschouvasches, dans la Krimée et le Kouban, &c. Le nombre incomparablement plus grand des Tatars, devoit naturellement faire disparoître le nom mongol dans toutes les contrées de l'occident. En outre, des guerres entreprises et soutenues de concert, une communauté de résidence, et un chef commun, étoient favorables au mélange des deux Nations. Les vestiges de ce mélange sont tellement effacés depuis la destruction de l'empire Mongol, qu'à l'exception d'une similitude éloignée

de langage (1), on n'apperçoit plus aujourd'hui la plus légère relation entre ces deux peuples. Les traits même de la figure et la constitution politique des deux nations, offrent une différence très-caractéristique; elle est moins frappante dans quelques races particulières, par exemple, chez les Tatars Kousnetzki, les Iakoutzki, et plusieurs autres. La constitution politique des Tatars approche davantage de la démocratie que celle des Mongols.

Pour maintenir et peupler les pays conquis, à la mort de Tschinghis-Khan, il fallut détacher de nombreuses colonies. Cette mesure occasionna une émigration et une transplantation presque générale des tribus

(1) La langue tatare contient des mots mongols, qu'on ne trouve pas dans le turk. Cette richesse provient probablement de ce que les soldats de l'armée mongole, étant tous célibataires, leur race s'éteignit. Les enfans qu'ils eurent des femmes tatares dans les pays conquis, apprirent le langage de leurs mères, de préférence au dialecte plus difficile de leurs pères. On ne conserva donc, dans ces contrées, qu'une légère connoissance du dernier. L'usage domina toujours de plus en plus dans la suite, jusqu'à ce qu'enfin il ne restât plus qu'un petit nombre de mots de la langue mongole.

mongoles et tatares. Ce fut la politique des successeurs de Tschinghis. Ils se retirèrent avec leurs hordes dans les contrées qui leur échurent en partage, lors de la division de la grande masse de ses conquêtes (1). Nous ne devons donc pas être surpris de trouver des races et des tribus tatares hors des bornes de leur pays, et quelquefois dans des régions très-éloignées. Les Naïmans, par exemple, ont entièrement disparu du canton qu'ils habitoient originellement, qui, cependant, en conserve encore le nom. Mais ils reparoissent à l'ouest parmi les Ousbeks, et à l'est aux environs de la rivière de Sira, au-dessus de la province de Léa-Tong. Une semblable destinée est arrivée à la généralité de leurs tribus, ainsi que nous le verrons, lorsque nous traiterons des Tatars de la Sibérie.

---

(1) Les Ousbeks, par exemple, ou, comme on les appelle, les Tatars, dans la grande Boukharie et dans le Khorasm, consistent, suivant Abou'l-Gasi, en quatre branches principales, dont les Naïmans et les Igours sont connus par l'histoire de Tschinghis. Mais ces deux hordes habitoient anciennement, la première, à l'ouest des domaines primitifs de Tschinghis, et l'autre dans le Tourfan.

Nous avons déjà parlé, dans la section précédente, des particularités les plus remarquables de l'entière destruction de la grande monarchie des Mongols-Tatars, et de l'assujettissement des différens Etats qui se formèrent de la division de cet empire monstrueux. Ayant donné en même temps quelques détails sur l'état présent de la nation mongole, nous allons maintenant jeter un coup-d'œil sur la situation actuelle des Tatars en général, et nous mettrons ensuite sous les yeux du lecteur la liste des branches particulières qui sont aujourd'hui soumises à l'empire de Russie.

Non-seulement subjuguées dans leur pays conquis, mais même chassées d'une grande partie de leur ancienne résidence, quelques hordes seulement, par rapport à la totalité de la nation tatare, ont conservé leur indépendance, nommément celles qui habitent la partie sud-ouest de ce qui formoit autrefois la Grande-Tatarie, vers les frontières de la Perse, de l'Inde et de la Soongorie. Nous y trouvons la grande horde des Kirghis, les Boukhars, les Khivans ou Khivinses, les Karakalpaks, les Tronchmènes, les Taschkentiens, les Tourkestans, les

Araliens, et quelques autres races qui forment encore des Etats distincts, et conservent une espèce de liberté nationale; mais qui, toutes réunies, sont si peu formidables à leurs voisins, que, suivant leur position politique, elles recherchent la protection, tantôt d'une puissance, et tantôt d'une autre. Tout le reste de cette nation, autrefois si grande, subsiste maintenant sous un joug étranger. Plusieurs hordes appartiennent à l'empire de Russie comme sujets, ou sont sous sa protection et sa dépendance; d'autres sont également l'apanage des Turcs-ottomans, ou sont sujets du Grand-Mogol, de la Chine et de la Perse. Les Tatars, sujets de l'empire de Russie, habitent les rives septentrionales du Pont-Euxin et de la mer Caspienne, le côté septentrional des montagnes du Caucase, les vastes Steppes depuis la rivière d'Oural jusqu'à la Soongorie, l'Oural méridional; en Sibérie, les montagnes frontières du Midi, les Steppes qui s'étendent du Tobol au-delà de l'Yénissey, et les déserts situés dans la région mitoyenne de la Léna; un nombre assez considérable de colonies tatares sont également dispersées parmi les habitations des Russes, parti-

culièrement dans les gouvernemens d'Oufa, de Kazan et de Tobolsk.

Comme depuis l'époque florissante de la monarchie des Mongols-Tatars, ces régions ont toujours été, pour la plupart, habitées par eux, on y trouve de fréquens monumens de leur antique grandeur, de leur magnificence et de leur civilisation : quelques-uns ont évidemment une antiquité de plus de mille ans. On rencontre assez fréquemment les ruines de quelques villes, dont les débris manifestent clairement les progrès que les arts avoient faits chez un peuple que nous sommes accoutumés de considérer comme barbare. Près de Kasinof, sur l'Oka, ville de cercle du gouvernement de Riazan, il existe un bourg tatar qui paroît avoir été autrefois la résidence de la cour de quelque khan. Parmi les ruines on apperçoit une haute tour ronde, un oratoire ou chapelle, les restes d'un palais et un mausolée, le tout construit en briques. Près d'Astrakhan sont les ruines du vieil Astrakhan ; et plus haut en remontant le Volga, près de Tzaritzin, on découvre de semblables monceaux de décombres, qui sont évidemment les débris d'une ville spacieuse sur le Volga, au-des-

sous de l'embouchure de la Kama, les restes de l'ancien *Briœkimof* ou *Bolgar*, sont bien conservés et en partie magnifiques. Dans la citadelle de Kazan on voit encore des monumens de l'ancienne monarchie tatare. Sur l'Irtich, dans le voisinage de Tobolsk, sont les restes de Sibir, la capitale. En Sibérie et dans le Steppe des Kirghis, on rencontre les ruines de plusieurs villes. Nous ne parlons pas des monumens de moindre conséquence. On trouve encore plus fréquemment des sépulcres, qui, par leurs inscriptions, jettent de la lumière sur l'histoire de cette nation; et qui, par les vases et les autres objets qui s'y sont conservés, nous donnent des preuves intéressantes de son opulence, de son goût, et de son industrie. On conserve dans le *muséum* de l'académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, une multitude de vases, de diadêmes, d'armes, de trophées militaires, d'ornemens, d'habits, de monnoies, &c. qui ont été trouvés dans les tombes tatares sur le Volga et en Sibérie. Il y en a d'or, d'argent et de cuivre. La plus grande antiquité de ces tombes est de 1100 ans, et la moindre remonte au moins à 400. Ce sujet appartenant plutôt à

l'histoire de la civilisation, trouvera sa place dans une autre partie de cet ouvrage. Nous remarquerons seulement qu'après la nation principale (1), les Tatars forment la partie la plus nombreuse des habitans de l'empire de Russie. Les branches de cette nation qui appartiennent à la Russie, sont les Tatars proprement dits, les Nogaïs, les Meschtscheriaïks, les Iakoutzki, et les Téléouts; on peut y ajouter aussi les tribus du Caucase.

I. Sous le nom de *Tatars*, proprement dits, on entend en Russie, toutes les branches qui ne se donnent pas d'autre nom, et qui descendent, pour la plupart, des habitans des deux grands Etats qu'érigèrent sur le Volga et en Sibérie, les successeurs de Tschinghis. Nous suivrons donc cette division dans l'examen de leur condition actuelle; nous commencerons par les *Tatars-Kaptschak*, nous passerons ensuite aux *Tatars de Sibérie*.

L'état du Kaptschak, fondé par Batou,

(1) Cela étoit ainsi il y a peu de temps; mais les Polonais sont probablement aujourd'hui plus nombreux que les Tatars.

parent du grand Tschinghis, se divisa, comme nous l'avons vu, en quatre khanats (1441) : Kazan, Astrakhan, Kaptschak et la Krimée. Un peu plus de cent ans après, les trois premiers furent conquis par les Russes; mais le quatrième conserva son indépendance plus de deux cent trente ans après la destruction des autres. Ils forment tous aujourd'hui partie de l'empire de Russie.

Le khanat du Kaptschak, qui depuis le temps de sa séparation en 1441, avoit son siége principal dans la plaine appelée aujourd'hui le Steppe d'Astrakhan, fut le premier détruit. Il perdit son dernier Khan en 1506, et fut divisé entre les souverains de Kazan, d'Astrakhan, de la Krimée. Il fut soumis à la Russie par la conquête des deux premiers Etats. Ces démembremens successifs avoient réduit le reste des Tatars du Kaptschak à un nombre insignifiant. Chassés aujourd'hui de leur ancienne résidence, ils habitent parmi les Baschkirs et les Kirghis, quoiqu'ils conservent encore leur nom et la mémoire de leur origine.

Le khanat de Kazan subsista comme Etat particulier, jusqu'en 1552; époque où il fut conquis par Ivan Vasiliévitch II, et pour

jamais incorporé à l'empire de Russie. La ville de Kazan avoit été construite en 1257, par un fils de Batou; ce khanat étoit devenu indépendant à l'époque (1441) où la Krimée s'étoit séparée du Kaptschak. Les Tatars actuels de Kazan ne sont qu'un foible reste de ce qu'ils étoient autrefois; ils sont composés, en partie de ceux qui restèrent dans leur ancienne résidence, et en partie de ceux qui s'établirent comme fugitifs dans d'autres cantons de la Russie. Ils habitent principalement dans les gouvernemens de Kazan, de Simbirsk, de Riazan, de Viatka, de Perm et d'Oufa (particulièrement le district d'Orenbourg, dans ce dernier gouvernement); leur nombre est à la vérité, considérable, mais il n'est point proportionné à l'idée que nous donne l'histoire de leur ancienne population; autant que nous pouvons en juger d'après des états particuliers, ils ne sont pas beaucoup au-dessus de 100,000. Ces Tatars, qui se sont conservés sans mélange, sont aussi plus civilisés que la plupart des autres branches de leurs frères, et forment en Russie le noyau de cette nation.

Le khanat d'Astrakhan fut formé après

celui de Kazan, d'un démembrement du Kaptschak. Il fut conquis en 1554 par Ivan Vassiliévitch II. La ville actuelle d'Astrakhan n'est pas l'ancienne résidence tatare, qui fut détruite par ce tzar. On voit encore les ruines de cette dernière ville un peu plus haut sur la rive occidentale du Volga. Les Tatars d'Astrakhan d'aujourd'hui sont pour la plupart Nogaïs. Ils sont distingués en Tatars de villes, de villages et de tentes. Les premiers habitent la ville d'Astrakhan ; les seconds dans six villages près d'Astrakhan, et les derniers vivans sous la tente, errent aux environs de la mer Caspienne. Lors de la conquête d'Astrakhan, la ville et les villages tatars contenoient 25,000 combattans; en 1715, ils étoient encore 12,000, mais en 1772, il n'y en avoit plus que 1,200, et parmi les Tatars vivans sous la tente, à peine 200 marmites ou familles. Cette diminution provient de leur caractère vagabond qui les porte à changer souvent de résidence; ils partent seuls ou par troupes, et s'en vont joindre les Tatars du Caucase et de la Krimée, les Baschkirs, et même les Kirghis.

Le khanat de Krimée qui jusqu'en 1783 a continué de former un Etat particulier,

appartient aujourd'hui à l'empire de Russie. L'histoire de la péninsulte de Krimée étant beaucoup plus ancienne que l'origine de l'empire du Kaptschak, et les destinées de ce pays ayant excité de l'intérêt même parmi les nations policées de l'antiquité, nous allons donner un précis historique de cette province avant l'époque de la conquête des Tatars. Nous espérons qu'il ne sera pas regardé comme une digression inutile.

Les premiers habitans connus de la Krimée étoient des Kimmériens, peuple nombreux et martial de la race des Thraces. De toutes les grandes possessions qui leur furent enlevées par les Skythes ou Scythes, la Krimée fut celle qu'ils conservèrent le plus long-temps. Six cent cinquante-cinq ans avant l'ère chrétienne, ils furent, à ce qu'il paroît, chassés de la plaine par leurs voisins plus forts qu'eux ; mais ils se maintinrent dans leurs montagnes sous le nom de Tauriens ou Montagnards. Ils ont donné à la péninsule le nom de Taurique (*Tavreka*). Dans les cinquante premières années du sixième siècle, avant Jésus-Christ, les Grecs commencèrent à s'y établir. Les Milésiens bâtirent

Pantikapæum ou *Bosphorus* (en tatar, *Kertsch*; en russe, *Vosfor*), et *Théodosia* (en tatar, *Keffa*; en russe, *Féodosia*). Kherson fut construite par les Héracliens du Pont et les Déliens. Le commerce des Grecs, depuis cette époque, fut extrêmement florissant, et contribua beaucoup à étendre leurs connoissances géographiques.

Dans le cinquième siècle, les Archœanaktides, race qui sortoit de Mytilène, fondèrent une monarchie dans Bosphorus. Environ cent ans après, les Skythes furent, pour la plupart, exterminés par les Sarmates. Les Tauriens étendirent alors insensiblement leur domination sur presque toute la péninsule. Ils pressèrent tellement l'empire de Bosphore et l'Etat libre de Kherson, que ceux-ci se soumirent en 112 au grand Mithridate, roi de Pont. Ce prince subjugua aussi les Tauriens, et réunit par conséquent toute la Krimée sous sa domination.

Vers le commencement de l'ère chrétienne, les Alans ou Alains pénétrèrent dans la péninsule, forcèrent les rois du Bosphore à leur payer tribut, et exterminèrent les Tauriens. La domination des Alans dura

environ cent cinquante ans. Les Goths leur succédèrent. Pendant l'époque de leur possession (du temps de Dioclétien et de Constantin-le-Grand), le christianisme fut introduit dans la Krimée. Ces Goths furent, à la vérité, assujettis par les Houns ou Huns en 375; mais ils conservèrent leurs habitations dans les montagnes et leurs rois chrétiens. L'empire du Bosphore s'éteignit vers la fin du quatrième siècle.

Les Ongres ou Ougres figurent lors de l'anéantissement de la souveraineté des Huns en 464; conjointement avec les Bulgares, ils conquirent aussi les contrées situées entre le Don et le Dnèstr. Une partie retourna en Asie, et le reste fut obligé (679) de se soumettre aux Khazars, qui forcèrent également les Goths dans les montagnes et les villes grecques, à devenir leurs tributaires. La péninsule prit alors le nom de *Khazarie*. En 840, la province de Kherson, qui comprenoit toutes les villes grecques et autres de la Krimée et du Kouban, fut visitée par l'empereur Théophile. Quoique ces places furent tributaires des Khazars, elles reconnoissoient aussi la suprématie de la cour de Byzance.

Les Ougres et les Khazars furent, à leur tour, subjugués, en 882, par les Petschéneghi ou Kanglis; ceux-ci, vers le milieu du onzième siècle, furent forcés de céder leur domination aux Komans, appelés aussi Ouzi et Polovtzi. Ce peuple exigea aussi le tribut des Grecs de la Krimée et des Goths. Vers cette époque, la ville de Sougdaia, aujourd'hui Soudak, s'éleva, par son commerce, à une telle splendeur, que toutes les possessions des Grecs, dans la Krimée, reçurent le nom de Sugdania. Jusqu'en 1204, elles avoient toujours reconnu la souveraineté de Byzance; elles devinrent alors indépendantes.

Les Mongols ou Tatars succédèrent enfin aux Komans dans la souveraineté de la péninsule; et, depuis 1237, la Krimée forma une province du Kaptschak. Des princes tatars, auxquels on donna le nom de beys d'Ouloutz, vinrent errer dans la plaine avec leurs hordes. Les Grecs et les Goths payèrent le tribut aux Mongols, comme ils l'avoient payé aux Komans. Plusieurs Tscherkassiens s'y établirent aussi. La ville de Krim, où les Mongols faisoient un grand commerce, donna à toute la péninsule le

nom de Krimée, qu'elle a porté jusqu'en 1783.

Lorsque les Latins étoient maîtres de Constantinople, ils faisoient un commerce important avec la Krimée et l'île de Taman ou Matriga. Celui des Vénitiens étoit encore plus considérable. Les Génois se l'approprièrent ensuite exclusivement. Ils eurent plusieurs fois l'avantage dans les guerres qui éclatèrent en conséquence. Avec la permission des Mongols, ils reconstruisirent Keffa, et firent de cette ville le centre de leur commerce : ils conquirent Soldaia (Soudak), et Cembala (Balaklava). Les Génois payoient des droits et impôts aux Mongols dans le temps de leur puissance; mais lorsque leurs hordes vinrent à être troublées par des divisions intestines, ils secouèrent ce joug, et parvinrent même à faire élire et déposer à volonté les princes des plaines de la Krimée. Vers cette époque, deux routes s'ouvrirent au commerce de l'Inde pour ces régions : l'une à Tama, par Astrakhan, la mer Caspienne et l'Amour ; l'autre à Trébizonde et Sévastopolis, par la voie de Bagdat et de Tauris. Tama étoit possédé en même temps par les Génois et les Véni-

tiens, mais sous la souveraineté des Mongols.

Lors de la dissolution de l'empire du Kaptschak, la Krimée devint un khanat particulier dont le fondateur fut Hadschy-Ghéray, vers l'an 1441. Les Tatars datent leur domination de cette époque ; leurs khans étoient des descendans de Tschinghis-Khan. Le véritable fondateur de l'empire des Tatars en Krimée, Mengly-Ghéray, qui, par l'assistance des Osmans, obtint, dans le quinzième siècle, la souveraineté entière de la péninsule (1), se soumit ensuite à la Porte en qualité de vassal. Celle-ci

(1) Mengly-Ghéray descendoit des princes de la famille de Tschinghis ; étant encore très-jeune, il fut fait prisonnier dans un engagement, par les Génois, qui le firent bien élever, et le traitèrent comme un prince. Réduits par les Tatars aux extrémités, les Génois envoyèrent à Constantinople le jeune Mengly avec plusieurs de leurs principaux chefs, pour tâcher d'engager Mahomet II à les prendre sous sa protection. Le sultan montra beaucoup d'affection pour Mengly. Les Tatars ayant ruiné, par leurs dissensions, le commerce intérieur de leur pays, ils prièrent Mahomet de leur donner un khan de leur nation. Ce prince nomma Mengly-Ghéray, qui, de son côté, reconnut la suzeraineté de la Porte. Cet état de dépendance n'étant pas

s'arrogea bientôt le droit de mettre des impôts sur leur commerce, d'entretenir des forts dans leur pays, et de créer ou déposer leurs khans à volonté. La Krimée subsista sous ce despotisme cruel jusqu'en 1774. Par le traité de paix de Koutschouk-Kaïnardgi, conclu à cette époque, Catherine II fit reconnoître l'indépendance du khan, et obtint quelques places fortes, sur les frontières, pour servir de sauve-garde contre les incursions déprédatrices des Tatars.

En 1783, toute la péninsule est passée, comme on le sait, sous les loix de la Russie. Elle forme aujourd'hui, avec le Nogaï oriental ou le steppe de Krimée, un gouvernement appelé province de Tauride.

---

agréable aux Tatars, Mengly, peu après son arrivée en Krimée, fut obligé de demander aux Turcs des troupes auxiliaires. Il réduisit, avec ce secours, les Tatars à l'obéissance en 1475, et anéantit même, dans la presqu'île, l'autorité des Génois. Mais Mengly ayant augmenté ses forces par ses conquêtes et celles de plusieurs colonies tatares, résolut de secouer la suprématie de la Porte. Les Turcs envoyèrent alors des garnisons dans les principales villes, et réduisirent le khan dans une dépendance qui devint, par la suite, une sujétion entière, particulièrement depuis l'année 1584.

La Krimée n'avoit qu'un petit nombre d'habitans tatars, sous le gouvernement de Mengly-Ghéray. A l'occasion de la guerre qu'il eut à soutenir contre les autres branches de la même race, établies sur le Volga, il ramena en Krimée plusieurs milliers de Nogaïs qu'il força de s'y établir. La grande population de cette péninsule, composée de Tatars, d'Arméniens, de Grecs, de Turcs, de Juifs, &c., avoit déjà beaucoup diminué pendant les troubles qui arrivèrent sous le dernier khan. Les Arméniens et les Grecs qui se soumirent pour la plupart volontairement à l'empire de Russie, en 1770, se retirèrent dans l'ancien gouvernement d'Azof, ou dans ce qui fait aujourd'hui celui d'Ekatarinoslaf; et les Tatars s'enfuirent en si grand nombre en Avchasie et chez les Ottomans, que des témoins oculaires dignes de foi, croyent ne pouvoir porter à plus de 50,000 hommes la population de la Krimée en 1782.

Nous passons aux *Tatars sibériens* qui forment en Russie la seconde race des Tatars proprement dits. La Sibérie contient une si grande multitude de colonies tatares, que plusieurs de ces colonies paroissent y

être naturalisées depuis très-long temps; il règne enfin tant d'obscurité et de contradiction dans les traditions qui les concernent, que nous ne pouvons pas découvrir d'histoire générale et suivie de ces tribus. Nous examinerons donc sous ce titre les destinées de l'Etat Mongol-tatar en Sibérie; ce sera le plan de nos recherches sur ce peuple; nous tâcherons d'y joindre ensuite les fragmens historiques qui peuvent servir à répandre de la lumière sur la connoissance de plusieurs de ces Nations en particulier.

L'Etat Mongol-tatar en Sibérie, ou le khanat de Touran fut, comme on l'a vu, fondé vers le milieu du treizième siècle, par Schéibany, frère ou parent de Batou. Il prit naissance dans la région des montagnes d'Aral et sur le fleuve Iaïk. Ce khan reçut en héritage de Batou, ces possessions. Il les étendit bientôt par ses conquêtes en Sibérie, au point de former un territoire considérable. La première résidence des princes tatars-sibériens, sur la rivière de Toura, à la place où est située aujourd'hui la ville de Tioumen, fut appelée Tschinghidin, en l'honneur de Tschinghis-Khan : cette

ville fut rasée dans la suite, et les khans s'établirent, peut-être dans la crainte d'être attaqués par les Tatars de Khazan, sur la rive orientale de l'Irtich, où ils bâtirent la ville d'*Isker*, qui prit ensuite le nom de *Sibir*, à peu de distance de Tobolsk. Le dernier khan de Touran, avant la conquête de la Sibérie, Koutschoum, étoit de la race de Tschinghis, de la branche du Kaptschak; il avoit passé de la Kasatskhia-Orda en Sibérie, et avoit soumis cet Etat par droit de conquête, ou du libre consentement des habitans. Ce prince fut le premier qui établit en Sibérie la religion mahométane; quoiqu'elle se soit introduite beaucoup plutôt parmi les Tatars, il fallut cependant employer toute la persuasion de l'enthousiasme, et même la force des armes pour rendre son adoption plus générale. L'arrivée des Russes interrompit ces conversions avant qu'elles pussent être complètes, et les provinces les plus éloignées du khanat, étoient encore plongées dans le paganisme.

L'étendue de l'empire dont Koutschoum étoit souverain, ne peut être définie d'une manière exacte; mais il est certain que les Tatars de l'Irtich, du Tobol et du Steppe

de Baraba, les Ostiacks et les Vogouls leurs voisins, faisoient partie de ses sujets. Suivant quelques traditions, les Tatars de la Toura et de l'Iset, formoient un Etat particulier indépendant de Koutschoum, dont le khan résidoit à Tioumen. Ayant déjà parlé plusieurs fois de la découverte et de la conquête de la Sibérie par les Russes, nous passerons de suite aux différentes branches qui composent aujourd'hui les Tatars sibériens.

La généralité de ces colonies ne remonte pas jusqu'à l'époque de l'agrandissement du territoire des Mongols-Tatars dans le treizième siècle. Cependant plusieurs de ces tribus paroissent avoir possédé long-temps avant cette époque quelques cantons de la Sibérie. D'après leurs traditions verbales, elles se regardent comme les habitans originaires de ce pays; mais l'histoire garde un profond silence à ce sujet. La généralité des tribus tatares se sont tellement mélangées avec les autres nations de la Sibérie, qu'il est presqu'impossible de découvrir leur origine. Nous avons donc été forcés de suivre la distribution politique adoptée par la chancellerie Russe, qui distingue les Tatars

sibériens en différentes branches, suivant les cantons qu'ils habitent. Comme elles diffèrent beaucoup aujourd'hui des autres, tant au physique qu'au moral, nous aurons soin de nommer les plus remarquables.

Les Touralintzi sont une des premières colonies qui se construisirent des habitations permanentes, lorsque les Tatars subjuguèrent la Sibérie dans le treizième siècle. Cette circonstance leur a fait donner le nom de Touralintzi, gens qui s'établissent à demeure fixe. *Toura,* signifie ville en langue tatare. Ils ont toujours habité depuis leur arrivée, les deux côtés de la rivière qui, d'après eux, porte le nom de Toura, entre la Tavda et l'Iset, dans les districts d'Ekatarinbourg et de Tobolsk, c'est-à-dire les gouvernemens de Perm et de Tobolsk. La ville de *Tschingui-Toura,* aujourd'hui *Tioumen,* a été leur première demeure fixe; mais lorsque Yermak fit la conquête de ces contrées, le khan Iépansa résidoit plus haut sur la Toura, dans une ville qui, après leur rétablissement par les Russes, prit le nom de Tourins qu'elle porte encore aujourd'hui. Les Tatars l'appellent aussi Iépantschina.

Les *Tatars de Tobolsk* tirent leur surnom de la rivière de Tobol, sur laquelle ils résident. Ils descendent des habitans d'Isker ou Sibir, leur ancienne capitale, qu'ils abandonnèrent lorsqu'elle eut été réduite en cendres, après la conquête d'Yermak. Les Russes bâtirent ensuite Tobolsk. On ne doit pas les confondre avec les habitans Tatars de Tobolsk, qui sont une colonie boukharienne. Leur nombre monte à plus de 4,000 mâles.

Les Tatars de Tomsk habitent les deux rives de la rivière de Tom, au-dessus et au-dessous de la ville de Tomsk; mais la ville même est peuplée par une colonie de Boukhars. D'après la révision de 1760 ils n'étoient taxés que sur le pied de 430 mâles. Les Tatars de Krasnoyarsk et de Kousnetzk sont les restes d'anciennes branches, qui ont par-tout une grande ressemblance entr'elles, ainsi qu'avec les tribus mongoles; ce qui est aisé à expliquer, par la liaison étroite qui subsistoit entre ces races pendant leur oppression sous le joug des Soongars. Les Tatars de l'Obi sont composés de 16 volots : douze ont des habitations permanentes sur l'Obi, et les autres nomadisent. En 1766 le nombre des mâles étoit chez

les premiers de 1115, et chez les derniers de 500. Les Tatars de *Tschoulimsk* résidoient autrefois entre l'Obi et l'Iénisséi; mais constamment pressés par les Soongars et les Kirghis, ils n'habitoient pas toujours le même canton. Depuis qu'ils jouissent du repos sous la protection de l'empire de Russie, ils habitent le long de la rivière de Tschoulim, et sont aujourd'hui au nombre de 5 à 6,000 archers.

Les *Barabintzi* occupent le pays situé entre l'Obi et l'Irtich, appelé Baraba ou le Steppe de Barabin; et, autant que remonte leur tradition, ils en sont les vrais propriétaires. Lors de la conquête de la Sibérie, ils dépendoient de Koutschoum-Khan, et devinrent sujets de la Russie en 1595. Depuis cette époque ils ont souvent été pillés par les Soongars et les Kirghis, qui firent chez eux des incursions, et les forcèrent même à leur payer le tribut annuel; mais depuis la fixation de la ligne frontière de la Sibérie, ils ont joui d'une tranquillité parfaite. Ils sont à-peu-près au nombre de 5,000 archers. Les *Katschintzi*, sur la rive gauche de l'Iénisséi, sont taxés sur le pied d'environ 1,000 archers. Ils possédoient leur territoire bien

antérieurement à l'époque où remonte l'histoire de ce pays.

Les *Tatars* de *Kistim* et de *Toulibert*, sur la rive gauche du Tom, forment deux volosts, et approchent des Téléouts. Les *Biriouss*, comme les Katschintzi, se rapprochent davantage des Tatars proprement dits, et consistent environ en 170 archers. Les *Abintzi*, dans la région supérieure du Tom, composent quelques centaines d'archers, et ressemblent également aux Téléouts. Les *Sayans* se donnent le nom de *Söyön*, d'après les montagnes de Sayan, dans lesquelles ils nomadisent sur la rive gauche de l'Iénisséi. Ils paient la taxe pour 150 archers. Les Beltirs errent avec les Sayans et les Biriouss sur l'Abakan; on peut les estimer à 150 archers ou environ. Les *Tatars de Verchotomsk* forment une race particulière, qui compte environ 200 archers. Ils nomadisent vers les sources du Tom, et ressemblent aux Abintzi. Il existe encore plusieurs tribus insignifiantes, telles que les *Tatars Mélessiens*, *Araliens*, *d'Oudinsk*, *d'Iarinsk*, &c. Les premières peuplades sont en général beaucoup plus nombreuses que nous n'avons estimé ici leur population; mais à raison des

vastes déserts qu'elles habitent et de leur genre de vie errante, leur dénombrement est accompagné de grandes difficultés. Toutes les régions que nous avons mentionnées sont situées dans les gouvernemens de Tobolsk et de Kolivan, et dans la partie orientale de celui de Perm, au-delà des montagnes de l'Oural, qui, par conséquent, doivent être regardés comme la résidence particulière des Tatars Sibériens.

II. Nous sommes enfin parvenus à la seconde branche principale des Tatars, les Mankats ou Nogaïs. Nous n'avons point d'histoire authentique et suivie de ce peuple nombreux. Suivant les écrivains grecs et arabes, il doit son origine à un chef mongol, nommé Nogaï, qui, vers la fin du 13ᵉ siècle, fut envoyé avec un gros corps de troupes, par un khan du Kaptschak, pour conquérir les régions situées au-delà du Pont-Euxin. Ce chef subjugua les nations depuis le Don jusqu'au Danube; mais il secoua ensuite le joug des Khans du Kapschak, et devint le fondateur d'un Empire, qui s'écroula peu après sous ses successeurs. Malgré l'anéantissement de cet Etat, le nom de son fondateur continua d'être porté par la nation qu'il

avoit gouvernée. Il est très-probable que les Nogaïs se répandirent depuis le Volga jusqu'à l'Oural, et de-là encore jusqu'à l'Irtich (1), et qu'ils furent chassés de ces régions par les Kalmouks à l'époque de la souveraineté des Russes. Ils habitent maintenant les steppes au nord des montagnes du Caucase et du Pont-Euxin jusqu'à l'autre côté du Danube. Ils consistent en plusieurs tribus, plus ou moins considérables, qui changent quelquefois le lieu de leurs résidences et même de noms. Les Nogaïs, sujets de la Russie, habitent en partie dans ce qu'on appeloit anciennement le Nogaï oriental, ou le steppe de Krimée, en partie dans le Kouban, et en partie dispersés autour du Volga et dans d'autres régions de l'Empire.

Le Nogaï oriental forme la plus grande moitié septentrionale de la province de Tauride, appelé par les Russes le Steppe de Krimée; il est environ deux fois aussi grand que la péninsule de Krimée, et étoit

(1) Il existe encore, dans le territoire de la ville d'Oufa, un chemin appelé la route de Nogaï; et sur l'Irtich, il y a un désert qni porte le nom de Steppe Nogaïen.

anciennement beaucoup plus considérable encore. Par la paix de Belgrade en 1739, il en échut plus de la moitié à la couronne de Russie; cette partie dépend aujourd'hui du gouvernement d'Ekatarinoslaf. Le reste qui avoit également fait partie des Etats des khans de Krimée, passa aussi à la Russie, lors de sa prise de possession de la Krimée en 1783. Celui-ci forme aujourd'hui les cercles de Mélitopol et de Dnéprovsk, dans la province de Tauride.

Le Nogaï oriental a presque toujours eu les mêmes destinées, et a été habité par les mêmes peuples que la Krimée. Les Kimmériens, les Skythes, les Sarmates, les Alans, les Goths, les Hounns, les Oungres, les Bulgares, les Petschénéghi, les Komans, et enfin les Tatars, ont successivement habité cette contrée. Les Tatars, appelés Nogaïs, sont ceux qui s'y établirent les derniers, et ils forment encore une partie considérable de sa population. — Jusqu'en 1770, les tribus de Yédischkoul, Dchemboulouk, et Kourgoes y résidèrent. La horde de Dchemboulouk habitoit anciennement sur la Dehem (la rivière d'Yemba), dans le Steppe des Kirghis, où elle fut subjuguée par un

Khan des Torgots. Au commencement du siècle, des Nogaïs libres erroient encore dans cette région. Le fameux khan des Kalmouks, Ayouk, les rejeta dans l'ouest au-delà du Volga et de l'Oural. Pierre-le-Grand les réunit alors à leurs autres races sur les bords des fleuves Kouma et Kouban, à l'exception de la horde des Nogaïs-Koundourof, qu'il déclara sujets des Kalmouks, et qu'il leur renvoya. Pendant les troubles qui s'élevèrent parmi les Kalmouks à la mort de leur khan Ayouk, les Nogaïs de leur voisinage souffrirent tellement, que les hordes de Dchemboulouk et d'Yédisan, au nombre de plus de 10,000 familles, jugèrent à propos de se retirer dans le Kouban (1715), et se mirent sous la protection de la Porte. La plus grande partie se transporta ensuite dans le Nogaï oriental, où ils furent suivis peu d'années après, par le reste des hordes. Pendant la guerre de 1770, entre la Russie et la Porte, les deux hordes retournèrent dans le Kouban, sous la souveraineté de la Russie; et cet exemple fut bientôt suivi par les Yédischkoul et par la horde d'Akermen ou de Belgorod. Par la paix de Koutschouk-Kaïnardgi, ils furent tous

cédés au khan de Krimée, et lors de la prise de possession de ses Etats, ils retournèrent à l'empire de Russie en 1785.

La seconde et aujourd'hui la seule habitation considérable des Nogaïs, est le Kouban. Les différentes vicissitudes de cette contrée, sont également remarquables. Une nation ou plutôt un mélange de peuples confondu sous le nom de Sarmates, habitoit les côtes de la mer d'Azof, depuis le Don jusqu'à l'embouchure septentrionale du Kouban, à l'époque où l'on peut recourir à l'histoire avec quelque certitude. Les autres embouchures du Kouban et les environs du Pont-Euxin formoient la résidence d'autres nations de race kimmérienne ou thrace. Ces côtes étoient annuellement visitées par les Phéniciens et les Kaviens; elles le furent même dans la suite par les Grecs. Dans les cinquante premières années du 16e siècle avant l'ère chrétienne, les Ioniens et les Œoliens s'établirent aux embouchures du Don et du Kouban, et y bâtirent des villes commerçantes qui devinrent, en peu de temps, riches et florissantes. Les villes construites sur le Kouban tombèrent en même temps que Pantikapæum, sous la do-

mination des Archœanaktides ; quarante-deux ans après, Spartacus devint leur maître; et elles restèrent sous le joug de ses successeurs, les rois du Bosphore, jusqu'au temps du grand Mithridate.

Lorsque les Sarmates eurent, en plus grande partie, passé en Europe, cinq ans avant Alexandre, les Yazamates habitèrent toutes ces contrées. D'autres nations leur succédèrent. Elles faisoient partie de ces essaims de peuples appelés Alans, dont on voit encore des restes dans les Tscherkesses, les Tschetschengues et les Avchases. — Environ cent douze ans avant la naissance de Jésus-Christ, les villes grecques tombèrent sous la puissance du grand Mithridate. Quelques-uns de ses successeurs devinrent si puissans, qu'ils réduisirent, sous leur obéissance, toutes les tribus inférieures sur les côtes de la mer d'Azof jusqu'au Don. Lors de l'incursion des Hounns en 375, un grand nombre d'Alans furent chassés en Europe; ceux qui restèrent sur les lieux virent resserrer leurs possessions ; et l'empire de Bosphore fut détruit. Quatre-vingt-dix ans après, les Oungres et les Bulgares vinrent occuper la place des Hounns ; ils

conquirent la Krimée et tout le pays situé entre le Don et le Dnèstr. En 679, les Khazars subjuguèrent toutes les nations de la côte, depuis la route de Kaffa jusqu'au Don, et étendirent leurs conquêtes en Europe. Leur empire dura 336 ans, et fut, pendant long-temps, l'Etat le plus puissant et le plus florissant de ces régions orientales. Par les incursions des Petschénéghi et la fuite des Oungres en 882, les Khazars perdirent toutes leurs possessions européennes ; ils ne conservèrent que le pays situé entre le Kouban et le Don, et le territoire au sud et à l'est de ce dernier fleuve. Cette contrée leur fut enlevée en 965 par les Russes combinés avec les Grecs Byzantins, qui se rendirent maîtres des côtes de la mer d'Azof en 1016, détruisirent l'Etat khazar, et érigèrent, sur l'île de Taman, une principauté distincte dont les Khazars et les Ziches (en russe, Iazi) furent pendant long-temps tributaires (1).

(1) C'est la fameuse principauté de Tmoutarakan, mentionnée par les historiens russes, depuis l'année 950 jusqu'en 1127, sur la situation de laquelle on a formé un si grand nombre de conjectures différentes. Cette

Il paroît que vers la fin du 11e siècle, la Russie perdit la principauté de Taman, pendant les dissensions intestines qui la déchirèrent. Les Komans ou Polovtzi s'emparèrent de la partie nord-est du Kouban; les Ziches et autres peuples Tscherkessiens se saisirent des parties méridionale et occidentale. Enfin en 1221 les Mongols firent leur première incursion. Les Komans furent massacrés, expulsés, ou subjugués par les perturbateurs du genre humain. Les Ziches combattirent bravement pour leur liberté. Ils furent forcés de se soumettre, en 1277, par Mangou-Timour-Khan et le fameux Nogaï; mais leur soumission fut toujours douteuse et conditionnelle. Ils restèrent, dans le fait, indépendans dans leurs contrées boisées et montagneuses. Les Ottomans conquirent à la vérité, en 1484, les villes et les

---

matière est parfaitement éclaircie par une inscription sur marbre, découverte il y a quelques années; elle prouve que cette principauté étoit sur l'île de Taman, et sa capitale sur l'emplacement de l'ancienne Phanagorie. Voyez *les Recherches historiques du Conseiller privé Moussin-Pouschkin sur la situation de l'ancienne principauté russe de Tmoutarakan*, dans les *matériaux* de *Storch*, pag. 1—50.

forts de Taman, Temriouk et d'Atschouk (Atschouzef); mais ils n'eurent aucun pouvoir de souveraineté sur les Tscherkesses. Jusqu'à la guerre de 1770 contre la Russie, un pacha de Sandschak fut le vice-roi des Turcs dans ces villes, où ils partageoient les impôts par moitié avec le khan de Krimée. A la paix de 1774, le Grand-Seigneur abandonna ses possessions dans cette partie; mais contre la teneur du traité, il conserva Taman et Temriouk en état de siége. Le khan de Krimée, avec l'aide des Russes, en chassa les garnisons ottomanes. Par le traité de paix de 1783, la Russie obtint, outre la Krimée et le Nogaï oriental, la partie septentrionale du Kouban jusqu'au promontoire du Caucase. Cette chaîne de montagnes a donné son nom au Kouban et au gouvernement dont il fait partie.

Au commencement de l'époque des Ottomans, le khan de Krimée n'avoit pas encore sa souveraineté du Kouban; le khan d'Astrakhan en exigeoit l'hommage comme seigneur Suzerain; mais, à proprement parler, il étoit gouverné par de petits princes Tscherkesses indépendans. Muhammed-Ghéraï fut le premier khan de Krimée qui

entreprit d'y établir son autorité. Ses successeurs poursuivirent la guerre contre les Tscherkesses, et s'emparèrent successivement du territoire. Ils y transportèrent de nombreux essaims de Nogaïs d'Astrakan, que la guerre y avoit attirés, ou qui abandonnèrent volontairement le Volga, surtout à l'époque et après la destruction du khanat d'Astrakan, et se mirent sous la protection du khan de Krimée.

Les *Nogaïs du Kouban*, appelés Petits-Nogaïs, Nogaïs-Noirs, Kara-Nogaï, sont distribués en différentes hordes ou tribus. Les Karsaï-Aouls et les Naurou-Aouls sont les plus remarquables : ils composent environ 10,000 familles. Ce pays est encore habité depuis long-temps par une partie des hordes Yédischkoul et Dchemboulouk, et par une tribu du nom de Kiptschak. En 1770, les hordes de Boudchak (Akkermen), Yédisan-Yédischkoul et Dchemboulouk, quittèrent, comme on l'a vu, l'autre côté du Don pour venir s'y établir. Elles y étoient encore en 1783, lorsque les Russes prirent possession du Kouban. La force de ces quatre tribus est estimée à 70,000 archers. Un auteur, qui a fait des recherches sur les lieux,

estimoit, il y a quelques années, la population de tous les Nogaïs orientaux et du Kouban à plus de 500,000 familles: mais ce nombre est probablement exagéré.

Il existe encore, dans différentes parties de l'empire de Russie, d'autres colonies de Nogaïs. De ce nombre sont les *Tatars d'Astrakhan*, qui forment actuellement la principale tribu des Nogaïs, dont nous avons déjà parlé. Les *Nogaïs de Koundourof* forment une horde considérable, nomadisant sur un bras du Volga, nommé *Akhtouba*. Ils sont composés d'environ 1000 yourts. Nous avons dit à l'article des Œloets ou Kalmouks, qu'un grand nombre de Nogaïs qui se disposoit à se répandre au-delà du fleuve Oural, fut assujetti par Ayouk, khan des Torgots. Le successeur d'Ayouk, Dondouk-Ombo, réduisit également plusieurs milliers de tentes de Tatars de Koundourof sous la domination de la horde du Volga. Lorsqu'en 1770, les Torgots s'enfuirent en Soongarie, les Koundourofs recouvrèrent leur liberté, en se réfugiant dans les îles du Volga, sous le fort de Krasnoyarsk.

Il y a encore plusieurs autres corps de Nogaïs dispersés parmi les autres Tatars de

l'Empire ; le nombre total des Nogaïs soumis à la Russie est par conséquent très-considérable.

III. Les *Metschériaïks*, ancienne famille tatare distincte, étoient déjà connus sous ce nom par Nestor. Dans le quatorzième siècle, ils avoient leur résidence dans le gouvernement moderne de Nijnéi-Novogorod; ils s'établirent ensuite dans le pays des Baschkirs, et furent obligés de payer une rente pour le terrein qu'ils occupoient. A raison de leur fidélité pendant plusieurs révoltes des Baschkirs, ils furent déchargés de cette taxe; ils habitent aujourd'hui parmi les Baschkirs et les Tatars dans le district d'Orenbourg, gouvernement d'Oufa, où ils composent environ 2000 familles.

IV. Les Baschkirs qui s'appellent Baschkourts, tirent leur origine, partie des Nogaïs et des Bolgares; ils sont probablement des Nogaïs adoptés autrefois par les Bolgares, du moins leur pays fait partie de l'ancienne Bolgarie; ils erroient autrefois sous la conduite de leurs princes, dans la Sibérie méridionale. Pour éviter les persécutions des Khans de Sibérie, ils s'établirent dans leurs possessions actuelles, se répandirent aux

environs du Volga et de l'Oural, et furent sujets du khanat de Kazan. Lors de la destruction de cet Etat, par Ivan Vasiliévitch II, ils se soumirent volontairement sous les loix de la Russie; ils se sont révoltés souvent dans la suite. Leurs insurrections et leurs révoltes ont occasionné une diminution considérable dans leur population et dans leur prospérité. En 1770, ils étoient composés de 27,000 familles qui résidoient dans les gouvernemens de Perm et d'Oufa.

V. *Les Kirghis* ou Kirghis-Kaïzaki se donnent le nom de *Sara-Kaizaks*, Kozaks Steppes, et celui de Kirghis, probablement du fondateur de leur horde. Suivant leurs traditions, ils sont originaires Nogaïs. *Abou'lgasi* prétend qu'ils descendent des Mongols primitifs, qu'ils habitoient d'abord les environs de la rivière Ikran, qui avoisine la muraille chinoise, et que lors de l'émigration et de la transplantation générale des races mongoles, ils tournèrent leurs pas vers l'ouest. Mais l'ancienne histoire de ce peuple est d'autant plus couverte d'obscurité et de doutes, que jusqu'à l'époque de la conquête de la Sibérie par les Russes, il

n'étoit point connu en Europe. Lors de cette conquête, les Kirghis nomadisoient sur l'Yénisséi supérieur, aux environs de l'Youss, de l'Abakan, &c. et en 1606, ils devinrent sujets de l'empire de Russie, en même temps que les Barbintsi. Depuis cette époque, leur pusillanimité, leurs perfidies, leurs fréquentes révoltes, et l'assujettissement des autres nations tatares, leur ont donné la réputation d'un peuple extrêmement turbulent et dangereux. Les révolutions qu'ils ont éprouvées dans leur état politique, les ont engagés à se transporter de l'Yénisséi sur l'Obi, et successivement plus au loin vers le sud et l'occident. Ils habitent aujourd'ui l'énorme désert situé entre l'Oural et l'Irtich, nommé par les Russes le Steppe des Kirghis. Ce Steppe confronte à l'ouest, à la mer Caspienne et au gouvernement du Caucase; au nord, aux contrées situées entre l'Oufa et le Tobol; et à l'est, au gouvernement de Kolhivan.

Depuis que les Kirghis sont connus des autres nations, ils ont toujours été divisés en trois hordes. La grande, la petite, et la horde du milieu. La première, à raison de son intrépidité et de la protection que lui

offrent les montagnes inaccessibles de l'Inde, est encore indépendante, malgré les grands efforts de leurs voisins les Soongars pour les subjuguer. La petite horde et celle du milieu reconnoissent depuis 1731, la souveraineté de la Russie; mais ce sont toujours des pirates et des alliés infidèles. On a construit une ligne de petits forts sur leurs frontières, pour les contenir et empêcher leurs déprédations. Chacune de ces deux hordes est estimée contenir 30,000 kabitkies ou familles; mais elles sont probablement beaucoup plus fortes.

VI. On croit que les Téléouts, Télengouts, tirent leur nom du lac de Télengoul, dans les montagnes d'Altaï. Les Russes les appellent les Kalmouks blancs, parce qu'ils habitoient autrefois parmi les Soongars. *Abou'lgasi* les comprend parmi les races mongoles; mais comme leur langage est évidemment un tatar corrompu, il est plus vraisemblable qu'ils tirent leur origine de cette Nation. En 1609, ils rendirent hommage à l'empire de Russie pour la première fois. Ils ne devinrent réellement sujets de la Russie que vers le milieu du dernier siècle, époque où plusieurs de leurs tribus

transportèrent leur résidence plus haut sur le Tom. La plus grande partie des Téléouts resta avec les Kalmouks. Les premiers habitent le district de Tomskoï, gouvernement de Tobolsk, et le cercle de Kouznetskoï, gouvernement de Kolhivan. Leur nombre qui est peu considérable, ne monte qu'à environ 500 mâles.

VII. *Les Iakouts* qui se nomment *Sokha*, doivent avoir formé anciennement un même peuple avec les Tatars, si nous en jugeons d'après leur langage et leur structure corporelle. Leurs anciennes habitations s'étendoient depuis les montagnes de Sayan jusqu'à l'Angara et la Léna. Persécutés par les Bouriats et les Mongols, ils abandonnèrent cette résidence, et descendant les rives de la Léna, ils vinrent s'établir sous le climat rude et désagréable qu'ils habitent aujourd'hui dans le gouvernement d'Irkoutsk, sur les deux rives de ce fleuve, jusques à la mer Glaciale. Ils furent conquis par les Russes en 1620; au milieu de ce siècle, ils montoient à plus de 40,000 archers; mais ils sont considérablement augmentés depuis cette époque.

VIII. Outre les Nations tatares dont nous

venons de parler, il existe encore en différentes parties de l'empire de Russie, des colonies considérables de tribus tatares. La tolérance indéfinie en matière de religion, la protection puissante, et la politique prudente du gouvernement russe, ont fait depuis long-temps de cet empire le refuge des hommes qui aiment à changer de patrie, de tous les mécontens et opprimés des nations voisines. Les Tatars, comme tous les peuples orientaux, plus adonnés que les Européens à la vie errante, fréquemment exposés aux mauvais traitemens et aux caprices de leurs tyrans, et aux incursions de leurs voisins, trouvent en Russie tous les avantages de la société civile dans un degré beaucoup plus étendu; ils y rencontrent aussi de nombreux établissemens de leurs races collatérales, domiciliés dans cet empire, avec lesquels ils ont des rapports intimes de langage, de mœurs et de religion. Tous ces motifs réunis sont si attrayans pour les nations tatares voisines, que le nombre de celles qui émigrent annuellement en Russie, peut être considéré comme une source considérable de population. Outre les individus qui se placent parmi les différentes tribus

tatares de l'Empire, s'incorporent et se confondent avec elle, il y a particulièrement en Sibérie, et dans les gouvernemens d'Oufa, de Kazan et du Caucase, des colonies entières plus ou moins considérables de ces fugitifs qui, comme les Terptiaïréïs, chassés parmi les races finoises, forment en quelque sorte de nouvelles races. Ainsi, par exemple, le fort Nagaïbac, sur l'Ik (rivière qui se jette dans la Kama), et beaucoup de places frontières de la Sibérie, d'Orenbourg et d'Astrakhan, contiennent de ces corps mixtes de Tatars. Des tribus considérables des peuples Nogaïs, se dispersèrent même avant leur entière sujétion, parmi les Tatars de Kazan, d'Oufa et d'Orenbourg; mais surtout parmi les Baschkirs. A Astrakhan, Kizliar, Mozdok, et en général aux environs de Térek, il y a de nombreux corps des nations du Caucase; particulièrement celles qui ne sont pas sous la protection de la Russie. Nous en parlerons dans la suite.

Nous allons jeter un coup-d'œil sur les tribus tatares encore indépendantes qui ont des colonies considérables dans l'empire de Russie. On distingue principalement parmi celles-là, les Boukhars, les Khivaïs les

Taschkentiens, les Turkostans, les Araliens, les Troukhmènes et les Karakalpaks.

La petite Boukharie est située à l'est de la mer Caspienne et du lac Aral; elle est entourée par la Perse, l'Inde septentrionale, et plusieurs petits Etats tatars. Boukhara, sa capitale, est éloignée d'Orenbourg d'environ trente jours de marche (environ 1500 verstes), par la route directe. Les Boukhars prétendent descendre, sans aucun mélange, des Ouzi et des modernes Tourkomans, qui se fixèrent dans ce pays à l'époque de leurs expéditions militaires dans l'occident. La forme de leur gouvernement est monarchique; mais le khan est électif dans la famille régnante: son pouvoir est limité, et il peut être déposé; ce qui arrive rarement.

L'empire de Russie possède en Sibérie des colonies considérables de Boukhars qui y sont établies depuis un temps immémorial. Les fauxbourgs ou slobodes tatars de Tobolsk, de Tara et de Tomsk, sont entièrement habités par des Boukhars, qui peuplent aussi, en grande partie, ceux de Tourinsk et de Tioumen. Il y en a beaucoup dans le voisinage des villes. Ils vivent dans des villages particuliers, ou parmi les Ta-

tars. La Baschkirie contient deux volosts ou districts boukhars. Une multitude de moindres établissemens de Boukhars sont épars dans le gouvernement d'Oufa, près d'Astrakhan, et en d'autres endroits.

Toutes ces colonies réunies s'élèvent beaucoup au-dessus de 20,000 mâles. Les établissemens civils doivent, en plus grande partie, leur naissance aux caravanes du commerce. Elles continuent encore à les augmenter, par les marchands qu'elles laissent dans leur passage. Les Boukhars des villages, et ceux qui sont dispersés parmi les Tatars, sont presque tous des fugitifs qui se sont échappés de la servitude des Kirghis.

Les Khivaïs ou Khivins, qui sont aussi appelés Kharasis, habitoient, il y a quelque temps, les parties basses du fleuve Oural. Leur résidence actuelle est à l'est du lac Aral, et confronte à la Perse, à la Petite-Boukharie et à d'autres Etats tatars. La distance de leur capitale, Khiva, à Orenbourg, est estimée de douze à quinze jours de marche (6 ou 700 verstes) seulement. Leur constitution politique est semblable à celle des Boukhars. — Tourkostan, ou Tourkestan, a cessé depuis long-temps d'être l'Etat

le plus florissant et le plus puissant de ces régions. Il est aujourd'hui composé de la seule ville de moyenne grandeur qui porte ce nom. Elle étoit dernièrement assujettie aux Kirghis de la horde du milieu. *Taschkent*, Etat un peu plus considérable, a son khan particulier, qui, comme celui des Khivaïs, est élu dans la famille des princes des Kirghis. Il reconnoît quelquefois la suzeraineté des Kirghis, et d'autres fois celle des Soongars. Ces deux nations ne se distinguent des Boukhars et des Khivins que par leur plus grande pauvreté. Les colonies de ces trois tribus, dans l'empire de Russie, sont attachées aux Boukhars ou aux autres Tatars. Leur nombre est petit; et elles ont été formées par des marchands ou par des captifs échappés de chez les Kirghis.

Les Araliens habitent les côtes et les îles du lac Aral. Ils sont de la race des Ousbeks; ils choisissent leurs khans indépendans, dans la famille des princes des Kirghis, et montent à environ 5,000 archers. Ils n'habitent point dans les villes; leurs villages cependant sont permanens, et ils ressemblent, à tous égards, aux Khivins. Ils n'ont aucune facilité pour le commerce; par conséquent,

ils ne viennent en Russie que lorsque quelques-uns d'entr'eux sont assez heureux pour échapper à l'esclavage des Kirghis. Ils s'établissent dans la première colonie tatare qu'ils rencontrent. La souche-mère des Troukmènes, ou des anciens Tourkomans, que les Russes appellent Tatars *Térékémeni*, nomadisent encore sur les côtes orientales de la mer Caspienne, où leur territoire s'étend jusqu'à la Perse et au lac Aral.

Les Troukmènes possèdent, sur la rive occidentale de la mer Caspienne, la partie des montagnes de cette mer jusqu'à la province de Kakhétie en Géorgie. La généralité des districts ont des princes qui leur sont communs; d'autres forment des Etats particuliers, et quelques-uns reconnoissent une souveraineté étrangère. Dans les cinquante premières années de ce siècle, une partie de ces hordes fut soumise à Ayouk, khan des Torgots. Un grand nombre de familles troukmènes se réfugièrent parmi les Tatars d'Orenbourg, d'Oufa et d'Astrakhan. En 1770, époque de la fuite des Kalmouks, les restes de ce peuple, qui jusqu'alors avoient été sous la domination des Kalmouks, recouvrèrent leur liberté. Ils no-

madisent aujourd'hui comme sujets libres de l'empire de Russie, aux environs de l'embouchure de la Kouma. Leur nombre s'augmente continuellement de Troukmènes qui s'échappent des Kirghis. On en trouve aussi, mais en petite quantité, parmi les Tatars d'Orenbourg et d'Oufa.

Les *Karakalpaks*, enfin, qui se donnent le nom de *Kara-Kiptschaks*, habitent les environs du Sir-Daria, fleuve qui se jette dans le lac Aral. Ils se divisent, suivant leurs positions, en haute et basse hordes. Avant l'origine du khanat de Kazan, ils se transplantèrent sur le Volga, où, étant pressés par les Nogaïs, ils retournèrent, comme les Khivins, vers l'est dans leur résidence actuelle. Ils firent le contraire des autres nations qui se portèrent généralement vers l'ouest. En 1742, la basse horde, alors composée de 30,000 Kibitkies, implora la protection de la Russie; mais les Kirghis, dont ils cherchoient à se défendre, en tira une vengeance si sanglante, que la plus grande partie de cette horde fut exterminée, et le reste fut obligé de se réunir à la horde supérieure. Comme ils ont rarement le courage d'éviter, par la fuite, la captivité

des Kirghis, leur nombre est petit en Russie.

La grande ressemblance qui existe entre les Boukhars, les Khivins, les Tourkostans et les Taschkentiens, donne lieu de supposer, avec quelque probabilité, que ces nations ont toutes une même origine; et elles prétendent être des branches détachées des Tourkostans. Les Araliens et les Troukmènes en diffèrent à beaucoup d'égards, et les Karakalpaks encore davantage. Ces trois dernières paroissent avoir toujours été des hordes distinctes.

IX. Les tribus du *Mont-Caucase* terminent enfin cette énumération des nations tatares. Les montagnes du Caucase, à raison de leur force, de leur forme fréquemment inaccessible, et de la fertilité de leur sol, ont, non-seulement préservé des émigrations, occasionnées par les expéditions militaires des Mongols et des Tatars, un grand nombre de leurs anciens habitans expulsés et fugitifs, il s'y est même fixé tant de colonies des vainqueurs, qu'aucune autre partie du globe terrestre, d'égale dimension, ne présente une semblable variété de nations. Les Tatars victorieux dominoient égale-

ment par le nombre, le reste des autres tribus vaincues ; et les ayant habituées par degrés à leur genre de vie, leurs mœurs et leur religion, ils confondirent aussi ces nations, et corrompirent leurs langages. La difficulté de découvrir leurs origines respectives, fait qu'à l'exception des Géorgiens, les Russes les comprennent ordinairement toutes sous la dénomination de *Gorskii Tatari, Tatars-Montagnards.*

Plusieurs de ces tribus sont, à proprement parler, sujettes de la Russie; d'autres sont simplement vassales ; d'autres, enfin, sont protégées par la Perse ou la Porte, ou conservent encore leur indépendance. Comme ces diverses relations changent occasionnellement, suivant les circonstances, celles qui ne peuvent pas être proprement classées parmi les habitans de la Russie, ne doivent cependant pas être entièrement passées sous silence. Nous parlerons principalement des nations qui habitent le côté septentrional des montagnes du Caucase.

Outre les Nogaïs et les Troukmènes, que nous avons déjà déclarés vrais Tatars, trois tribus, particulièrement nombreuses, et d'une proche affinité entr'elles, forment la

souche de la plupart des nations du Caucase : les *Tscherkesses*, les *Avkhazi* et les *Zichi*. Sous le nom de Tscherkesses, on comprend fréquemment les deux autres peuples que nous venons de nommer, et plusieurs petites tribus du Caucase, telles que les Tschetschengues, les Kistes, &c. Le peuple qui porte véritablement ce nom, habite la partie du Caucase, qu'on appelle la grande et la petite Kabarda, les îles du bas Kouban, et la rive méridionale de ce fleuve. Ils s'appellent *Adigué, Adigui* ou *Adélé,* c'est-à-dire, insulaires. Les Russes les appellent *Tscherkessi,* les Russes et les Géorgiens *Tscherkessiani*, et le reste de l'Europe Circassiens.

Cette nation est composée du reste des peuples mixtes, ordinairement compris sous le nom d'Alans, et qui, comme nous l'avons vu (1), s'établirent peu après les Yazamats, sur le côté septentrional du Caucase. Les Tscherkesses et leurs autres races collatérales, telles, par exemple, que les Zichi et les Avkhazi, prirent successivement possession des régions méridionales voisines du Kouban. Pendant l'empire des Khazars, les

(1) *Voyez* l'Histoire des Nogaïs du Kouban.

empereurs de Byzance paroissent avoir exercé, ou du moins prétendu à une espèce de suprématie sur cette nation, parce que la résidence des Zichi étoit comptée parmi leurs provinces. Lorsque les Russes érigèrent une principauté sur l'île et dans la ville de Taman, Tmoutarakan, les Zichi étoient leurs tributaires. Mais après que les Komans ou Polovtzi eurent conquis la partie nord-est du Kouban, ils mirent les tribus tscherkesses en possession des parties méridionale et occidentale, et ils s'étendirent ensuite de plus en plus vers le nord. Les Zichi soutinrent bravement leur liberté dans le Kouban contre les attaques des Mongols ou Tatars; mais ils furent enfin obligés, en 1277, de céder aux armes victorieuses de Mangou-Timour et de Nogaï. Cependant la sujétion des Zichi et des autres Tscherkesses ne fut pas complète. Ils restèrent indépendans dans les régions supérieures des montagnes. Ils possédoient même encore à cette époque toute la côte orientale de la mer d'Azof jusqu'au Don. Ils se rendirent maîtres de la ville de Kertsch en Krimée, firent de fréquentes incursions dans cette péninsule et dans d'autres contrées européennes; ils for-

mèrent la base des tribus alors naissantes du Caucase, et fondèrent en Egypte une dynastie fameuse. A la fin du quatorzième siècle, les Zichi souffrirent beaucoup des victoires du grand Timour, qui détruisit leurs habitations, et particulièrement la ville de Kouban. Ils soutinrent ces désastres, et défendirent ensuite vigoureusement et avec succès leur liberté. Ces derniers, après avoir conquis les villes et forteresses de Taman, Temriouk et Atschouk, ne purent jamais subjuguer les Tscherkesses. Dans le milieu du seizième siècle, le tzar Ivan Vassiliévitch II réduisit les Tscherkesses sous sa domination, mais pour peu de temps. Les Tscherkesses du Kouban se maintinrent dans l'indépendance, tant sur le Don que sur le Kouban. Ils y formèrent, conjointement avec les Russes, l'état des Kosaks du Don, et conservèrent la possession de toutes les îles du bas Kouban, toute la rive méridionale, et les contrées voisines du Pont-Euxin. Ces peuples méridionaux, quoique gouvernés par des beys de leur nation, furent enfin forcés, dans le dix-septième siècle, de reconnoître la suzeraineté du khan de Krimée. Le tribut qu'ils payoient au

Khan, consistoit principalement en beaux jeunes gens, et de belles filles vierges, pour peupler son harrem. Au commencement du siècle présent, les Tscherkesses se soulevèrent contre ce tribut humiliant, et se mirent sous la protection de la Porte, dont ils devinrent cependant ni sujets ni tributaires. Suivant *Peyssonel*, vingt-neuf tribus Tscherkesses dépendoient, vers le milieu de ce siècle, du khan de Krimée, qui pouvoit aisément mettre 100,000 hommes en campagne. La plus petite partie seulement de ces tribus lui étoit soumise; celles du sud-est vivoient dans une indépendance presque entière, ou reconnoissoient avec réserve la souveraineté de la Krimée. A la paix de 1774, quelques autres districts des Tscherkesses furent cédés au Khan; mais lors de la prise de possession du Kouban, en 1783, les tribus de ce peuple, sujettes du khan de Krimée, échurent à l'empire de Russie. On ne peut guère parler avec certitude de l'état actuel et de la population des Tscherkesses Russes, parce qu'on n'a point encore fait de dénombrement dans ces parties. Toutes les tribus du Kouban sont, à proprement parler, des sujets russes, habi-

tant les îles du bas Kouban, toute la rive méridionale de ce fleuve jusqu'à sa source, et les contrées riveraines du Pont-Euxin jusqu'à l'Avkhazie. Ces contrées forment actuellement le cercle de Phanagoria, gouvernement de Tauride, et le territoire des Kozaks de l'Euxin. Les Tscherkesses de la grande et de la petite Kabarda sont comptés seulement parmi les vassaux de la Russie. Les souverains de cet Empire, depuis la conquête du haut Kabarda par Ivan Vassiliévicth II, s'intitulent seigneurs des peuples du Kabarda, des Tscherkesses et des princes des montagnes. Ce n'est point un vain titre, quoique cette conquête se soit perdue dans la suite; les princes de la grande et de la petite Kabarda ont cependant prêté plusieurs fois le serment de fidélité à la Russie de 1740 à 1750.

Les Avkhazi, qui sont aussi appelés Abazes ou Abasges, habitent la rive méridionale du Kouban et les côtes orientales du Pont-Euxin. L'Avkhazie propre ou Abaza, est sous la suprématie ottomane, gouvernée par un prince qui réside à Anokopia. Les Avkhazi occidentaux reconnoissoient la suzeraineté du khan de Krimée. Ils dépendent aujour-

d'hui du Kouban russe. Ils habitent en plus grande partie les environs de la rivière du Laba.

Les *Zichi* ou *Tsckéki*, que les Russes appellent *Iazi*, sont les principaux habitans de l'île de Taman. Ils payoient autrefois un petit tribut au khan de Krimée. Ils sont gouvernés par leurs beys. L'île d'Atschouk ou d'Atstouief, est également habitée par les Zichi. Ces deux tribus, qui ne sont, à proprement parler, qu'une branche collatérale des Tscherkesses, appartiennent à la Russie, comme habitans du Kouban, depuis l'année 1783.

Les tribus suivantes ne sont encore que vassales de la Russie. Les *Koumiks* ou *Koumouks*, habitent la plaine arrosée par les rivières de Sounchа et du Tések; les fameux bains chauds de Kisliar sont situés dans leur territoire. Les *Tchéchentzi*, *Tschetschengues* ou *Mikschesses*, appelées aussi *Ataghes*, habitent la partie orientale de la grande Kabarda; cette nation peut en temps de guerre mettre 5,000 hommes de cavalerie sur pied. Les *Kistentzi* ou *Kistes*, dans la petite Kabarda, ont à-peu-près la même force que les précédens. Les *Ossetinzi* ou

Oséti, *Ossi*, probablement sortis des anciens Ouziou-Polovtzi, au centre des montagnes du Caucase. Ils forment plusieurs petites tribus, gouvernées par des Mirzas, ou réunies sous un prince commun, qui est vassal de l'empire de Russie. Les tribus les plus remarquables du Caucase, qui ont peu ou n'ont point de liaison avec la Russie, sont les suivantes: les *Lesghintzi* ou *Lesghi*, qui habitent la province de Lesghistan dans le Caucase oriental, entre la Kakhétie et le Daghestan. Ils sont divisés en vingt-sept tribus, et sont totalement indépendans. Les *Tavlintzi* ou *Taoulintzi*, sur le sommet des montagnes, composent plusieurs petites tribus, et sont sous la protection de la Perse. Les *Ambarlini*, qui habitent dans les vallées formées par les montagnes du Ghilan, changent souvent de souverain, et sont aujourd'hui sous la dépendance de la Perse.

Enfin les *Géorgiens* ou *Grousiniens* réclament ici notre attention, non comme Tatars, puisqu'ils se sont abstenus de tout mélange avec cette nation; mais comme le corps le plus nombreux et le plus puissant des montagnards du Caucase. Ils sont aujour-

d'hui en plus grande partie sous l'autorité protectrice de la Russie.

Le pays qui porte le nom de Géorgie ou Grousinie, est divisé en deux Etats chrétiens considérables. L'un forme le royaume d'*Immérétie* et les principautés du *Mingrélie* et de *Gouriel*, gouvernées par un même prince qui porte le titre de tzar. Chacun de ces pays avoit autrefois son chef particulier, qui reconnoissoit la suprématie du grand sultan ; mais le tzar Salomon les réunit sous son autorité, et les délivra de la suzeraineté ottomane. — Le second Etat de la Géorgie est composé des principautés de *Kartuélie* (*Kartalinie*) et de *Kakhétie*, qui ont été pendant long-temps gouvernées par des princes chrétiens soumis à l'empire de Perse ; mais depuis l'ébranlement du trône des Sophis, ils se sont rendus indépendans. Chacune de ces provinces formoit autrefois un Etat séparé ; mais elles sont aujourd'hui réunies sous la souveraineté du prince Héraclius, de la dynastie kakhétienne. Cet Etat est borné au nord par le Kabarda ; à l'est, par le Daghestan et le Schirvan ; au sud, par l'Arménie persane, et à l'ouest, par l'Immérétie. La capitale est *Tiflis*. Le tzar

Héraclius, célèbre par sa bravoure et ses autres grandes qualités, et par le rôle important qu'il joua pendant les troubles qui agitèrent la Perse après la mort de Thamas Kouli-Khan, se soumit en 1783 à l'empire de Russie. Il sacrifia volontairement l'indépendance qu'il paroissoit s'être assurée par ses exploits, mais dont les avantages furent amplement compensés par la protection que lui procura cette soumission.

SECTION V.

Mandchours.

Les peuples Mandchours ne comprennent que deux nations, les *Mandchours* ou *Mandchou*, et le *Toungous*. Les traditions, le langage et la structure corporelle de ces deux nations prouvent qu'elles ont la même origine. Ces peuples possèdent de vastes contrées et des déserts dans la Sibérie orientale et dans la Mongolie septentrionale; les Mandchou sont même encore très-puissans, puisqu'une branche de la famille de leurs princes est en possession héréditaire du trône de la Chine. Ces peuples ne pouvant pas être considérés comme habitans de la Russie, nous ne parlerons ici que des événemens qui concernent, à quelques égards, leurs relations avec l'empire de Russie.

Avant l'arrivée des Russes en Sibérie, les Mandchou étoient maîtres de toute la Daourie ou Sibérie orientale, depuis le Baïkal jusqu'aux montagnes de la Mongolie et des régions voisines de l'Amour et de ses rivières collatérales. Ils étoient à cette époque, divisés en plusieurs tribus : les

Da-ours habitoient les environs de la Sélenga et du haut Amour ; les *Doutschars* résidoient entre l'Argoun et la Schilka ; les *Atschars*, au centre des contrées arrosées par l'Amour, et les *Ghiliaks*, à l'embouchure de l'Amour, sur les côtes de la mer orientale. Les Mandchou-Da-ours n'attendirent pas l'arrivée des Russes sur leur territoire ; ils se retirèrent sur l'Amour et dans l'empire de la Chine. Lors de la première expédition des Russes vers le milieu du dix-septième siècle, les Da-ours et les Doutschars étoient sujets de l'empereur de la Chine qui, étant lui-même de la race des Mandchou, favorisa leur fuite et leur accorda sa protection. Les *Ghiliaks* et les *Atschars* qui étoient indépendants, se soumirent volontairement à la suzeraineté des Russes. Leur exemple fut suivi par une multitude considérable des deux autres tribus ; mais, par ordre du gouvernement chinois, la plus grande partie de ceux-ci furent transportés de l'Amour, dont les Russes s'étoient rendus maîtres, plus avant dans la Chine. Lors de la paix conclue dans la suite à Nertschinsk, tout le cours de l'Amour et tous les Mandchours apparte-

nans à la Russie, furent cédés à la Chine. La chaîne de montagnes, le Stannovoï-Khrébet, qui part de la Daourie vers le nord-est entre la Léna et l'Amour, forme aujourd'hui les limites des deux empires. Les Mandchours n'habitent pas les montagnes frontières, ce sont les Toungous. Ces derniers sont en partie tributaires de la Chine et de la Russie. Un certain nombre est entièrement indépendant.

Les Mandchou, lorsqu'ils habitoient la Russie moderne, étoient un peuple civilisé. Suivant leurs traditions écrites et verbales, ils avoient une constitution partie nomade et partie civile, adaptée à leur situation, à leur genre de vie, et à leur différens besoins. Ils vivoient paisiblement entr'eux et leurs voisins, s'adonnoient à l'agriculture, au pâturage, et même à l'exploitation des mines. Aux environs du Bargousin, et de quelques autres rivières, on voit encore des traces de leurs jardins, de leurs vergers, et de leurs champs, disposés avec art et arrosés par des ruisseaux artificiels. Les ouvrages des mines sur les rives de l'Argoun, encore fameuses sous le nom de mines de Nertschinsk, et toute la Daourie,

offrent des preuves nombreuses des travaux des anciens Da-ours dans l'art d'exploiter les mines. La ressemblance des traits, des mœurs et des usages, et sur-tout la conformité des langages prouvent que les Toungous et les Mandchou ne formoient primitivement qu'un même peuple. On voit, à la vérité, dans le pays des Mandchou, des ruines et des antiquités qui ne se trouvent point parmi les Toungous; mais les uns et les autres conviennent qu'elles ne sont pas l'ouvrage de leurs ancêtres. Nous devons en conclure qu'il résidoit antérieurement dans ces contrées, une nation qui en a été chassée par eux ou s'est retirée volontairement. Il est improbable que ces monumens ayent été construits par les Nioudsches, sous la dynastie des Kin.

Les Toungous, qui s'appellent *Œvœcs*, doivent probablement ce nom au fondateur de leur race; ou bien, suivant la manière de la plupart des tribus sibériennes, au mot qui, dans leur langue, signifie *hommes*. Ils ne sont appelés Toungous que par les Ostiaks de l'Yénisséi et les Tatars (1). Les

(1) Cette dénomination dérive peut-être de *To-*

vastes déserts dans lesquels ils nomadisent aujourd'hui, s'étendent, de l'ouest à l'est, depuis l'Yénisséi, en traversant la Léna, jusqu'à l'Amour et à la mer Orientale. Du sud au nord, ils occupent du 53e au 65e degré de latitude nord; par conséquent, ils n'approchent point des frontières de la Soongarie, ni des côtes de la mer Glaciale. Les Toungous, peuple très-accommodant, ont admis, dans leur territoire, les Ostiaks, les Samoyèdes, et particulièrement les Iakouts. Les contrées que nous venons de mentionner, sont, en plus grande partie, situées dans le gouvernement d'Irkoutzk; un petit nombre de Toungous sont regardés comme étant du gouvernement de Tobolsk.

Les Ostiaks de l'Yénisséi ont fait connoître ce peuple aux Russes. Plusieurs tribus toungouses reconnurent, en 1607, la suprématie des Bouriats qui avoient été chassés depuis peu de la Mongolie. Lors-

---

nyous, titre de leurs princes; ce nom a été adopté par les Russes, et ensuite par les autres nations européennes. Les Toungous sont appelés par les Mandchou, *Solomi* (Protecteurs), ou *Orontschon* (le peuple aux rennes).

qu'ils furent attaqués par les Russes, ils déployèrent beaucoup plus de courage que les autres peuples de la Sibérie. Ils n'ont été soumis que postérieurement au milieu du dix-septième siècle. Mais leur soumission est imparfaite. Au dénombrement de 1766, ils consistoient en 12,000 mâles. D'autres tribus distinctes de Toungous, qui composent environ 1,700 familles, nomadisent parmi les nations sibériennes. Quoique ce soit une des nations les plus nombreuses de la Sibérie, on ne peut avoir un dénombrement exact du très-petit nombre des tribus qui la composent, à raison de leur vie errante. Les Toungous, qui nomadisent vers les côtes de la mer Orientale, sont connus sous le nom de *Lamouts.* Quatre cents de ces derniers étoient seulement inscrits pour le payement du tribut en 1766.

SECTION VI.

Nations d'origine incertaine.

Plusieurs nations, dont l'origine est entièrement incertaine, habitent aussi dans l'empire de Russie. Elles paroissent n'avoir aucune relation avec les souches primitives des nations que nous avons nommées, ni avec leurs branches. D'après leur ressemblance particulière, et leur position géographique, les nations d'origine incertaine peuvent être réduites à deux classes; l'une comprend les Samoyèdes, et l'autre les nations de la Sibérie orientale.

I. L'histoire et l'origine des *Samoyèdes* n'est pas beaucoup plus connue parmi ce peuple même que par les Russes et le reste de l'Europe. Nomadisant dans des déserts sauvages et glacés, ignorant l'art d'écrire et la chronologie, ils transmettent à la postérité la mémoire de leurs transactions et de leurs héros, par des chansons. Ce genre de tradition ne peut nous instruire de leur ancienne histoire, parce que ces chansons qui ont quelques vérités pour bases, sont ornées

de beaucoup de fables. Lorsque les Russes victorieux atteignirent ce peuple dans le cours de leurs conquêtes, ils le trouvèrent déjà émigré probablement vers le sud de la résidence de ses ancêtres, dont il avoit été dépouillé par les Tatars, à une époque fort antérieure. Il n'étoit nulle part dans la condition qui lui étoit propre. Une grande partie s'étoit séparée dans la fuite, des autres tribus de même race. Loin de classer, d'une manière exacte, ces nations et ces tribus, leurs noms même sont confondus, défigurés, ou arbitrairement inventés; et même depuis leur assujettissement, rien n'a pu éclaircir ces perplexités accidentelles. Les déserts glacés et inconnus des nations samoyèdes n'ont jamais été visités par aucun voyageur curieux. Les collecteurs des tributs et autres agens du fisc, qui pourroient donner quelques instructions, s'occupent plus de leur emploi, et des bénéfices de leur trafic, que de recueillir des notes historiques. On voit rarement des Samoyèdes hors de leur territoire. En dépit de tous ces obstacles, l'harmonie frappante des langages, et une grande ressemblance dans la manière de vivre et la structure corporelle, démontrent

la prochaine affinité des tribus et des nations que nous classons maintenant, avec raison, sous la dénomination de Samoyèdes.

Les *Samoyèdes* proprement dits, habitent aujourd'hui le voisinage de la mer Glaciale, depuis le 65e degré de latitude nord, jusqu'aux rivages de cette mer. On ne les trouve pas, à la vérité, dans la Nouvelle-Zemle; mais ils peuplent les côtes qui se prolongent dans l'est, jusqu'au 75e degré de latitude. Les habitations des *Samoyèdes* sont éparses et isolées, depuis la mer Blanche jusqu'au-delà de l'Yénisséi et presque jusqu'à la Léna, et par conséquent en Europe et en Sibérie. Ces régions sont les plus froides, les plus rigoureuses, les plus désolées de l'univers. Les Samoyèdes s'appellent dans leur langue, ***Nénetsch***, Personnes, ou ***Chosovo***, Hommes; l'origine de leur nom ordinaire est incertaine.

Ceux du côté occidental de l'Oural, ou les *Samoyèdes Européens*, étoient tributaires de la Russie, dès l'année 1525, par conséquent long-temps avant la réduction de ceux de la Sibérie. Ils parcourent les régions situées entre le Mézen et la Petschora et les environs; par conséquent, dans les gouverne-

mens d'Arkhangel et de Vologda, où ils vivent indépendans et séparés des autres nations. — Les *Samoyèdes-Sibériens,* du côté oriental des montagnes de l'Oural, sont dans le gouvernement de Tobolsk, sur les côtes du détroit de Vaigatz, aux environs de l'embouchure de l'Obi, entre l'Obi et l'Yénisséi, et dans les parties voisines de la Léna inférieure. Ils sont collectivement plus nombreux que les Ostiaks. Mais ils sont dispersés et solitaires dans la vaste et prodigieuse étendue de territoire qu'ils occupent conjointement avec eux.

Parmi les nations qui ont, en apparence, différens degrés d'affinité avec les Samoyèdes, on compte deux espèces d'*Ostiaks.* Nous avons déjà parlé, à l'article des Finois, de l'origine et de la signification de ce nom: nous avons vu aussi que trois tribus sont comprises sous cette dénomination, savoir, les Ostiaks de l'Obi, de Narim et de l'Yénisséi. La première de ces tribus se classe évidemment parmi les nations finoises: nous rangeons les deux dernières parmi les Samoyèdes, mais pas avec la même conviction. Les *Ostiaks de Narim,* qui sont aussi appelés *Morazi,* sont dans les environs des

parties supérieures du Sourgout, dans les contrées arrosées par l'Obi jusqu'au Narim, et aux embouchures des rivières de Ket et de Tom. — Les Ostiaks de l'Yénisséi ressemblent aux deux autres nations par leur nom et par leur genre de vie; ils parlent un langage si différent de celui des Ostiaks, et même de toutes les autres langues sibériennes, qu'on pourroit plutôt prendre cette nation pour une race particulière; mais on n'a pas découvert jusqu'ici la plus légère indication de leur origine (1). Ceux-ci habitent l'Yénisséi inférieur, près des Samoyèdes et parmi eux. Lorsque les Russes, dans le dernier siècle, eurent étendu leurs conquêtes jusqu'ici, ces Ostiaks se soumirent; ils aidèrent aux Russes à vaincre les nations voisines. Ils ne sont pas nombreux, en proportion du terrein qu'ils occupent.

---

(1) Parmi les Tatars de Krasnoyarsk, les As ou Ossans, les *Khotovitzi* ou *Schatka* et les *Arintzi*, parlent le même langage, mais avec des dialectes différens. Ils ne sont donc pas Tatars, malgré leurs relations avec les Tatars, et le même genre de vie, puisqu'ils ont un autre langage. Ce sont probablement des restes métis des Ostiaks de l'Yénisséi.

A raison de la ressemblance dans les traits, la manière de vivre, et le langage, les petites tribus suivantes sont, avec raison, classées parmi les Samoyèdes. Les *Koïbals*, sur l'Yénisséi; les *Soyots*, et les *Moutors*, toutes les deux dans les montagnes Sayanes; les *Kamatschintzi* ou *Kaïmaschi*, autour des sources de la Kama et de la Mana; les *Yourales* ou *Youraki*, entre l'Obi et l'Yénisséi; les *Karagassi*, dans le cercle d'Oudinskoï, et quelques autres débris insignifians.

II. Les nations que nous comprenons sous le titre général de *Nations de la Sibérie orientale*, sont les Youkagkirs, les Kamptschadals, les Koriaks, les Tschouktschi, et les habitans de l'Archipel situé entre l'Amérique et la Sibérie, les Kourils et les Aléonti. Parmi ces différens peuples, les Youkaghirs ont une certaine ressemblance avec les Iakouts; les Tschouktschi, avec les insulaires du nord; les Kamptschadals, avec quelques-uns des Kourils; les Koriaks forment la liaison entre les Tschouktschi et les Kamptschadals. Cependant les différences qui existent entre ces nations sont encore plus multipliées que leurs points de ressem-

blance. Par conséquent, jusqu'à ce que nous ayons des détails historiques plus exacts (ils manquent entièrement ici, et il y a peu d'espoir d'en obtenir jamais), on ne peut leur donner une origine commune. Nous ne pouvons donc les classer ici que suivant leur position géographique, et non d'après leur affinité supposée.

La partie nord-est de la terre ferme de la Sibérie fut seulement connue des Russes vers la fin du dix-septième siècle. La conquête en fut faite lentement, à raison des obstacles innombrables qu'ils eurent à surmonter. Jusqu'en 1690, on ne connoissoit le Kamptschatka que par des rapports vagues. La prise de possession de ce pays fut faite en 1696. Les îles Kouriles furent découvertes en 1710. Les expéditions maritimes, sous le commandement du capitaine *Behring*, commencèrent en 1727, et durèrent jusqu'en 1741; les côtes nord-est de la Sibérie, la mer qui sépare la Sibérie de l'Amérique, et même ce continent, furent ainsi en partie découverts, et en partie explorés, et définis d'une manière exacte.

Ces contrées et ces îles furent ensuite visitées par des chasseurs *(Promischlenniki)*,

et des marchands russes, et devinrent successivement tributaires. Quoique le Tschoukschinoss, ou le promontoire des Tschoukschi, et la région voisine de l'Anadir, n'aient été conquis qu'en 1758, ils étoient connus avant le Kamtschatka. Comme il est extrêmement difficile de retenir dans l'obéissance les sauvages habitans de ces horribles déserts, ils ont été abandonnés, de temps en temps, à leur indépendance.

Les obstacles et les difficultés provenant de la grande distance, des déserts inconnus et de la grossièreté intraitable des habitans, ont rendu jusqu'ici la connoissance particulière de ces nations presque impossible à obtenir. Nous ne possédons que quelques détails tronqués et sans suite, recueillis en passant par des marins où par des chasseurs et des marchands ignorans et illettrés. On ne peut obtenir de ces peuples d'éclaircissemens sur leur origine et les événemens qui leur sont arrivés, puisqu'ils ignorent l'art d'écrire, et n'ont même aucune tradition.

Les Youkaghirs occupent la partie la plus reculée vers le nord du territoire des Iakouts. Ils aboutissent sur la mer Glaciale, depuis l'Yama jusqu'à la Kolima. Ils furent

connus des conquérans russes en même temps que les Iakouts; mais à raison de leurs déserts impraticables, ils ne purent être complètement subjugués qu'en 1639. Jamais ils n'avoient vu de chevaux; cependant on en trouva chez les Iakouts. Il paroît donc qu'ils occupoient depuis long-temps leurs districts marécageux, montagneux et glacés. Lors de l'avant-dernière révision, ce peuple ne payoit de taxes que pour environ 1,000 têtes; mais il leur étoit si facile de se soustraire au paiement dans leurs déserts, que leur population peut être estimée à un nombre beaucoup plus considérable.

Les chaînes de montagnes de rochers stériles et sauvages, qui forment la péninsule de Kamtschatka, ont, en toute probabilité, toujours eu leurs habitans particuliers, nommément les *Koriaks* dans la partie septentrionale voisine du continent, et les *Kamtschadals* dans le sud de la péninsule. Ces derniers s'appellent, dans leur langage, *Itelmam*, c'est-à-dire habitans. Le pays doit son nom à la rivière de Kamtschatka, qui fut, à ce qu'il paroît, ainsi appelée d'après un brave guerrier nommé *Konsata.* L'origine, les destinées et l'histoire des Kamts-

chadals sont entièrement inconnues. Leurs traits, leur langage et leur manière de vivre, peuvent les faire regarder comme une nation particulière, ayant de l'affinité avec quelques insulaires voisins. Leur nombre, suivant l'énumération de 1760, monte à environ 3,000 mâles; mais on peut l'estimer en réalité trois ou quatre fois plus considérable.

Les *Koriaks* tirent probablement leur nom du mot *kora*, qui, dans leur langue, signifie un renne. Ils habitent aux environs de la partie septentrionale du golfe de Penchinskoï, et dans le nord du Kamtschatka, près et parmi les Kamtschadals, les Toungous, les Lamonts et les Tschouktschi. Le silence profond de l'histoire qui parle de leurs voisins méridionaux, et encore plus leur grande ressemblance avec plusieurs tribus d'insulaires de la mer orientale, et même avec les Américains les plus proches du détroit, donnent lieu de supposer que les Koriaks et les Tschouktschi sont les possesseurs primitifs de ces côtes. Il est vraisemblable qu'ils y sont venus du continent de l'Amérique, ou qu'ils ont été divisés par l'infraction probable de la mer et la séparation des deux

continens. Les Koriaks sont à-peu-près égaux en nombre aux Kamtschadals.

Les *Tschouktschi* occupent la pointe nord-est de la Sibérie vers la mer Glaciale et l'Océan oriental, appelé le cap de Tschouktschi. Ils ont tant de ressemblance avec les Koriaks, qu'on pourroit être tenté de considérer les deux nations comme des branches d'une même race : ils peuvent être estimés à 4,000 archers.

Les *Kourils* sont les habitans des îles de ce nom dans la mer orientale. Ils ne portent pas tous la même dénomination; ils diffèrent également beaucoup par le langage et le genre de vie; quelques-uns ressemblent davantage aux Japonois, et d'autres aux Kamtschadals. En 1766 tous les habitans de ces îles tributaires de la Russie, furent enregistrés sur le pied de 262 têtes.

Les *Aléouts* enfin habitent la chaîne d'îles qui portent leur nom. Elles s'étendent, au nord-est, du Kamtschatka à l'Amérique. Les Aléouts sont assez nombreux, relativement aux dimensions de leurs îles. Ils sont maintenant pour la plupart sujets au tribut.

SECTION VII.

Bandes dispersées de Nations Européennes et Asiatiques.

Cette section comprend les *différens corps de nations européennes et asiatiques dispersés dans les différentes parties de l'Empire.* Leur nombre réuni est, à la vérité, très-considérable ; mais chaque nation, prise à part, n'est pas assez nombreuse pour obtenir ici une place séparée. La majorité est composée des colonies émigrées de nations plus considérables ; elles se sont volontairement établies dans les provinces de l'empire de Russie, de plusieurs manières et à différentes époques. Nous les passerons ici sous silence.

De toutes les nations européennes qui se rangent dans cette section, les *Allemands* forment la plus nombreuse. Dans les gouvernemens de Riga, de Réval et de Courland, ils composent la partie la plus considérable, mais non pas la plus nombreuse des habitans. La noblesse de ces gouvernemens descend, pour la plupart, des chevaliers

Teutoniques, qui, au commencement du treizième siècle, conquirent ces provinces, y introduisirent le christianisme, rendirent esclaves les habitans. Les bourgeois même, et le peuple libre, ou les habitans des villes, sont des Allemands, qui s'y sont établis successivement. Leur nombre, quoique très-considérable, est beaucoup moins nombreux que celui des habitans primitifs, les Lettes et les Esthoniens. Cependant la langue allemande peut être considérée comme la dominante de ces gouvernemens. Suivant un calcul, fondé sur la dernière révision, les Allemands, résidans dans le gouvernement de Riga, montent à 30,000, et dans celui de Réval à 15,000; ils sont probablement encore plus nombreux en Courland. Ils sont par milliers dans les villes de Moskou et de Saint-Pétersbourg. La dernière en contient plus de 17,000. Dans le gouvernement de son nom et dans celui de Vibourg, ils forment une partie assez considérable de la noblesse et des citoyens. Plusieurs milliers de familles allemandes vinrent aussi, en 1763, s'établir comme payans ou cultivateurs, dans les campagnes des gouvernemens de Saint-Pétersbourg, Saratof, Voronèje et Tscher-

nigof. Leur nombre est beaucoup augmenté depuis 1783, par les nouveaux établissemens formés dans le gouvernement d'Ekatarinoslaf et dans la province de Tauride. Leur nombre total, y compris ceux qui vivent isolés dans les différentes parties de l'Empire, excède probablement 100,000.

Les autres nations européennes ne fournissent que des colonies détachées, établies principalement dans les grandes villes. Dans les gouvernemens de Vibourg et de Réval, et sur quelques îles de la Baltique, une partie des habitans sont *Suédois*, mais en nombre peu considérable. Les îles de Vorms et de Rugen, sont en partie peuplées par des *Danois*. Ceux-ci et les autres nations européennes sont plus nombreux dans les villes de Moskou et de Saint-Pétersbourg, et dans plusieurs autres grandes villes de l'Empire. Dans la plupart des ports de mer, on trouve des Anglais qui s'y fixent rarement; ils retournent dans leur patrie aussi-tôt que leurs affaires le leur permettent.

Les Français, en nombre considérable, sont dispersés dans tout l'Empire. Le plan dernièrement formé pour établir une colo-

nie d'émigrés dans les gouvernemens méridionaux, n'a pas encore été exécuté. Outre les *Italiens* que nous rencontrons dans les villes capitales, il existe aussi dans la province de Tauride quelques restes de ce peuple. Leurs ancêtres s'y étoient établis à l'époque où les Génois étoient maîtres de la péninsule.

Les *Grecs* sont dans la petite Russie, à Néjin, dans le gouvernement de Sschenigaf, dans celui d'Ekatarinoslaf, et en Tauride, où ils forment des colonies assez fortes. Leur nombre étoit autrefois très-considérable en Krimée; mais en 1778, les habitans de la Krimée qui étoient de la religion grecque, adressèrent à l'impératrice un placet signé des métropolitains de Gothia et de Keffa, demandant à être admis comme sujets dans l'empire de Russie. Cette grace leur fut accordée en 1779. L'impératrice défraya les dépenses de leur transport, et leur assigna un territoire considérable sur les bords de la Solonoya et de la mer d'Azof. Les marchands et les artisans de la colonie furent envoyés dans les villes nouvellement construite d'Ekatarinoslaf et de Marioupol. Les Grecs retournèrent pour la plupart en Kri-

mée, lorsque les Russes en eurent pris possession.

On trouve un petit nombre d'Albaniens, de Moldaves, de Valakhes et d'Arnaouts, dans le gouvernement d'Ekatarinoslaf.

Les *Turcs ottomans*, qui, par les hasards de la guerre, ou par la prise de quelques villes et provinces particulières, sont devenus sujets de l'empire de Russie, se sont généralement dispersés ; ils ne forment aucune colonie ; cependant on en trouve un petit nombre de réunis à Orenbourg, dans l'ancien Steppe d'Otschakof, et en d'autres endroits. Il y a beaucoup de Persans dans les districts d'Astrakhan et d'Orenbourg. Une colonie de Persans et d'Arabes habite les bords de la Kama.

Les *Arméniens* sont particulièrement nombreux dans les villes d'Orenbourg, Kizliar, Mozdock, Saint-Pétersbourg et Moskou ; mais sur-tout dans les gouvernemens du Caucase et d'Ekatarinoslaf, où ils forment une colonie composée de plusieurs milliers d'individus. La ville de Nachitschévan sur le Don, en est presqu'entièrement peuplée. Après les Tatars, ils étoient autrefois les plus nombreux habi-

tans de la Krimée; mais une grande partie a émigré en Russie en 1779, avec les Grecs. Astrakhan et Kizliar renferment aussi des établissemens d'*Indiens.* Ils s'y sont rendus de l'Indostan et de la province de Moultan.

Enfin, deux nations errantes que l'on trouve par-tout, et qui n'ont de patrie nulle part, les Juifs et les Bohémiens (1), ont aussi des colonies considérables en Russie. Les Juifs sont très-nombreux dans toutes les provinces polonaises qui appartiennent aujourd'hui à l'empire de Russie. On les voit aussi en corps assez considérables sur les frontières des gouvernemens voisins; mais il y en a très-peu dans le reste de la Russie, et aucun dans beaucoup de gouvernemens. La Tauride forme une exception; quantité y sont établis comme anciens habitans de cette contrée. Lorsque les Khasars en étoient maîtres, plusieurs de leurs souverains professoient la religion de

(1) En anglais *Gypsies*, qui veut dire Egyptiens, Bohémiens, et qui désignent particulièrement ces troupes de vagabonds qui parcourent les campagnes, en disant la bonne aventure, et que nous connoissons sous le nom de Bohémiens. (*Note du Traducteur.*)

Moyse. — *Les Bohémiens* sont particulièrement dans les provinces de la grande et de la petite Russie, qu'ils parcourent en compagnies nombreuses.

D'après ce précis, où j'omets quelques autres foibles tribus, il paroît que les habitans de l'empire de Russie forment au moins *quatre-vingts nations distinctes*, dont l'origine, les mœurs et le langage sont absolument différens. Les branches collatérales des Russes, des Kalmouks, des Tatars, et les tribus affiliées des Ostiaks de l'Yénisséi n'ont point été comprises dans cette énumération.

La vue d'une si extraordinaire multitude de nations et de tribus réunies en un même corps politique, est assurément un curieux phénomène, dont on chercheroit en vain un autre exemple dans l'histoire de l'univers. Cette masse confuse de peuples divers, présente un spectacle très-intéressant pour tout observateur réfléchi. Son état physique, civil et moral, forme un grand tableau et instructif, dans lequel on apperçoit toutes les modifications dont une multitude infinie de causes et d'effets le rend susceptible. C'est un commentaire sur l'histoire du genre hu-

main, où le développement gradué de la civilisation se produit avec toute la vérité et l'énergie possible. De toutes les nuances qui appartiennent à l'homme, depuis le plus grossier et le plus brute jusqu'au plus policé et le plus raffiné, il n'en est presque aucune qui ne se trouve ici. Nous y voyons des nations de *chasseurs* et de *pêcheurs*, errantes dans les forêts, sans habitations fixes, bravant tous les dangers, et indifférentes pour les douceurs de la vie, ayant à peine aucune notion de la propriété, se nourrissant de chair crue et de fruits tels que la nature les produit; et ne connoissant de vêtemens que les peaux des animaux contre lesquels elles disputent, ou par le moyen desquels elles conservent leur existence. — Près d'elles, nous trouvons des peuples de *pasteurs*, qui ne tirent leurs vêtemens, leur nourriture et même une sorte d'aisance, que de leurs troupeaux, vivant avec eux sous des tentes mobiles qu'ils transportent perpétuellement d'une contrée à une autre; ils passent leurs jours dans une simplicité de mœurs patriarchale, et ignorant pour la plupart l'art d'écrire et l'usage de la monnoie. Nous appercevons ensuite des

nations agricoles, mais avec plus ou moins d'étendue; les unes se bornent à un genre simple de culture, tandis que d'autres les embrassent tous avec autant de succès que d'industrie. Nous observons les progrès de cet art dans des régions où la terre vierge ouvre pour la première fois, depuis des milliers d'années, son sein fécond à la main novice de l'habitant; où nous voyons des maisons et des villages remplacer de pauvres cabanes, et avec non moins de surprise des villages se changer en cités, et leurs maisons en palais: là, le génie créateur élève des manufactures, et le laborieux commerce rassemble les productions des quatre parties du globe.

Comme toutes les gradations de la vie subsistent parmi les habitans de l'empire de Russie, on y rencontre aussi des exemples de toutes les modifications de la *constitution civile.* Les Tschouktschi et les insulaires de la mer orientale nous offrent à peine une idée des liaisons sociales. Parmi d'autres nations de la Sibérie orientale, ainsi que chez les Lapons, nous appercevons dans le *gouvernement de famille,* des pères et des anciens, la première et la grossière ébauche

de la monarchie; mais le nombre de celles de ces nations qui, partagées en peuplades et en hordes, se soudivisent encore par races, est sans comparaison le plus considérable. La démocratie pure est établie chez la plupart des tribus kozakes; tandis que les Kalmouks et les Kirghis ont une monarchie républicaine mixte. Les formes altérées de ces divers gouvernemens ne sont pas moins nombreuses jusqu'a ce qu'elles viennent aboutir enfin au despotisme absolu. Quelques nations ont une *noblesse héréditaire* aux aînés, tandis que d'autres n'ont qu'une *noblesse personnelle*, fondée sur le respect dû à la vieillesse, sur l'influence des richesses, ou sur l'éclat des talens personnels. — De toutes les modifications de la constitution civile, aucune n'est peut-être aussi singulière que la démocratie militaire des Kozaks, dont la guerre est tout-à-la-fois le principe et le terme. Nous y ajouterons aussi, comme en ayant été nous-mêmes témoins, l'exclusion odieuse qu'ils donnent aux femmes dans le partage de la communauté civile et domestique.

Un aspect aussi frappant et aussi varié que les précédens, est celui des *idées religieuses*,

et de la diversité des *cultes* qu'ont adoptés ces nations pour servir et honorer l'Etre Suprême. Nous trouvons dans l'empire de Russie, non-seulement toutes les sectes chrétiennes connues, mais les Juifs, les Mahométans, les partisans du *lamisme* et du *schamanisme* y sont aussi très-nombreux. Depuis le plus monstrueux *polythéisme* jusqu'au manque absolu de la première notion d'une intelligence suprême, il est une innombrable multitude de défilés où peut s'égarer l'esprit humain; et la connoissance des opinions religieuses des tribus sauvages ou demi-sauvages de la Russie, nous offre de quoi fournir abondamment à l'histoire de toutes les erreurs de ce genre.

Quelque grande que soit la différence entre le genre de vie, les constitutions civiles, et les religions des habitans de l'empire de Russie, il n'y a pas moins de variété et de bigarrure dans leur *physique,* leurs *mœurs,* leurs *coutumes,* leurs *habillemens,* leurs *habitations* et dans les *armes* et *ustensiles* dont ils se servent. Quel contraste offre une physionomie plate, large, sans barbe, et une peau jaune, que le sibérien oriental dessine et peint encore avec la forme euro-

péenne, et le teint des peuples de race russe ! Quelle distance entre les caves que se creusent et qu'habitent les Samoyèdes, et les palais de la capitale; entre des ouvrages cousus avec des arrêtes et des nerfs de poisson, et le tissu de la tapisserie ; entre des frondes et des flèches, et les armes à feu aujourd'hui d'usage dans nos guerres d'Europe ! Si la vue d'une si frappante et si grande diversité dans tout ce qui regarde ici l'homme et manifeste son activité, est pour nous un objet instructif et agréable, une considération nouvelle ajoutera beaucoup à notre étonnement; c'est qu'une si prodigieuse masse de peuples puisse être retenue dans la soumission la plus illimitée à la volonté d'un seul, et qu'en même temps toutes leurs sortes de gouvernemens, quelque multipliées qu'elles soient, se maintiennent sous la forme générale d'un seul empire.

On trouvera la clef de ce singulier phénomène dans la tolérance politique et religieuse qui caractérise l'esprit de la monarchie russe. Dans aucun autre Etat du monde, il n'existe une unité et une uniformité plus complète d'administration, et nulle part, cependant, une aussi grande variété phy-

sique et morale. La tolérance s'étend à tout ce qui ne blesse ni l'essence ni les vues du gouvernement. La toute - puissance de la volonté absolue ne se montre que lorsqu'il est nécessaire de diriger vers un même but les efforts de tous. Ainsi cet Empire présente à l'espèce humaine une sphère dans laquelle tous les individus peuvent se placer, jusqu'à ce que, par l'effet graduel de la civilisation, les différentes tribus qui couvrent ses vastes domaines ne forment plus entr'elles qu'une grande et heureuse nation; époque qu'attend le philosophe, et que Catherine la législatrice a accélérée de plus d'un siècle.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE SECOND.

FIN DE LA TABLE.





